

Hermann Iline

L'Apologie de la Résignation



L'Apologie de la Résignation

Il n'y a de force d'âme que dans la résignation - Cioran

Avant-Propos

Tu mènes deux vies : dans la réalité ou dans le rêve, dans la réflexion ou dans le frisson. C'est la première qui est l'objet de la présente étude.

Que tu sois prince ou concierge, ton choix, dans un défi réel, n'est qu'une variation du thème hamlétique – s'opposer ou se résigner. Ton intérêt immédiat - l'intelligence de l'esprit - te fait pencher pour le premier terme ; ta noblesse - l'intelligence du cœur ou la noblesse de l'âme - pour le second. Le premier choix s'appuie sur une force évidente et mène, le plus souvent, vers la réussite sociale ; le second découvre de subtiles faiblesses, acceptant la défaite, dont tu serais fier, même dans la solitude.

Dans la vie, nos poses, postures, positions découlent, de nos capacités innées, provenant, d'un côté – de notre espèce/genre, et de l'autre – de nos singularités personnelles. L'espèce (animale) nous rend combatifs (*struggle for life – lutte pour la survie*) et le genre (humain) nous rend juges, voulus objectifs (*révoltes éthiques, esthétiques, politiques*). Enfin, nos particularismes singuliers testent notre liberté, ce juge illogique, mystérieux, qui voit s'affronter notre être social et notre devenir personnel. La liberté peut nous mener aussi bien vers un conformisme que vers une profession de libre arbitre (l'arbitraire est adversaire de la liberté), mais les seuls symptômes indubitables de notre liberté sont nos sacrifices de ce qui marche (pour notre intérêt immédiat) et la fidélité à ce qui ne fait que

danser (pour entretenir nos rêves). Ces déviations, ces écarts de la voie, tracée par l'espèce, sont de nobles faiblesses, qui s'opposent à la force, qui est si souvent basse. Dans ces prises de conscience se lit la voix de la Création – le sens inné du Bien, qui, contrairement à ceux du Beau ou du Vrai, ne se confirme par aucune logique de l'espèce/genre. J'appelle ce triomphe de notre liberté, et donc de notre faiblesse – la *résignation* (soumission à un être plus haut que notre pure raison).

La résignation est un acte de solitaire, acte dans lequel l'esprit calculateur se soumet au cœur en larmes et à l'âme du rêve renaissant – à la consolation et à l'espérance. Cette superstition indéfendable s'oppose aussi bien à une foi réglementaire moutonnière qu'à un algorithme robotique, tous les deux – ennemis de la liberté.

Aujourd'hui, trône l'homme grégaire qui a réussi ; cet homme se moque de la faiblesse du solitaire. Celui-ci manque de voix encourageantes ; je lui offre une rhapsodie, à interpréter par ses propres cordes, vocales ou sentimentales.

Je convoque beaucoup de citations, dont le rôle est double : un rôle de fond - traduire mes notes admiratives ou hostiles, et un rôle de forme – constituer un cadre concret (des points d'attache dans l'espace/temps ou dans l'intelligence générale) à la présentation de mes tableaux, volontairement abstraits. La fréquence de citations russes et allemandes s'explique par mon enfance – par mes origines et par mes premiers contacts avec l'Europe.

Hermann Iline, la Provence, novembre 2025

Généralités

Être révolté, c'est vouloir être autre qu'on n'est ; on y réussit presque toujours, pour devenir, en bout de piste, machine ou troupeau, c'est-à-dire rien. Être résigné, c'est désirer ne pas se séparer de soi, qui est le seul tout tolérable.

Toutes les révoltes, sous toutes les formes et contre toutes les monstruosités, furent tentées, sans avoir apporté le moindre titre de gloire aux rebelles confus et déchus. Je n'imagine plus de panache qu'au-dessus de la plus résolue des résignations. La rébellion contre le prurit de la vocifération et de la doléance.

Au début, on salue le révolutionnaire qui achève une hyène, un loup, un corbeau ; mais ensuite vient le tour des pigeons ou des taupes : *Vite, tordez le cou au canari, avant que le communisme n'en soit attendri* - Maiakovsky - *Скорее головы канарейкам сверните* - чтобы коммунизм канарейками не был побит ! Quand il s'agit de tordre des coups (du canari, du loup, du requin, de l'insecte, de la vermine), c'est le porc qui risque de prendre la tête de la croisade. C'est ce qui se passa. Mais si on cherche à redresser son propre cou, on se transforme en hyène. C'est ce qui se passa dans un autre pays. Incliner son cou ? - est-ce la solution ? Renoncer au chant du cygne ?

Devant l'échec de tous les maximalismes, l'intellectuel tente de se réfugier dans des *positions minimales*. Il aurait dû plutôt soit ne pas

prendre position du tout, soit trouver de la beauté dans des ruines, soit de la vétusté - dans ce qui rutile. Mais les dispositifs du rebelle sont si voyants, et invisible - la pose du résigné.

Ce qu'on peut comprendre sans enthousiasme ni dégoût ne vaut généralement pas grand-chose. Ce monde sans admiration, bien compris et sans révolte, est le monde d'aujourd'hui. Dans la devise spinoziste (*Nil mirari, nil indignari, sed intelligere !*) se cache peut-être une ironie, qui rend cette diatribe bien ridicule. Plus que les moyens, c'est le but, *acquiescentia animi*, une bonne conscience, qui m'y donne de l'urticaire.

Chestov : Смирение - только приём борьбы за своё право - *La résignation n'est qu'une ruse de combat pour ses droits*. La rébellion n'est souvent qu'une pacifique franchise, une fois notre devoir disqualifié pour non-combativité. Tant de rebelles autour, mais je ne vois plus de rébellion.

L'excès de pessimisme donne des ailes à ma révolte, l'excès d'optimisme m'enflle de résignation, celle de prendre un stylo pour me dégonfler. Les deux ne sont que deux figures du nihilisme, aux saisons différentes. La révolte est comique et la résignation - tragique : *La vie est indigne de notre attachement* : *l'esprit tragique conduit à la résignation* - **Schopenhauer** - *Das Leben ist unserer Anhänglichkeit nicht werth : der tragische Geist leitet zur Resignation hin* - mais toi, qui ne connus jamais le vrai Dionysos, tu ne comprenais pas, que la résignation devant la vie pouvait signifier révolte du rêve, ce que comprit Nietzsche.

Cioran : *D'où vient que la révolte, même pure, a quelque chose de faux, alors que la résignation, fût-elle issue de la veulerie, donne toujours l'impression du vrai ? Parce que l'ironie, grande unificatrice des vérités, est plus près de la nature (*volentem - nolentem*) que la poésie, qui est la sortie de rangs. La révolte, c'est la chute dans le sérieux ; la résignation – l'élévation par l'ironie.*

Le plus souvent, le pluminatif devenu combatif cesse d'être créatif jusqu'à devenir vomitif. Il faut être Maïakovsky, pour que la plume supporte la comparaison avec la baïonnette Le prince de Marcillac troqua avantageusement l'épée contre la plume. La plume de **Sartre**, quoi qu'il en dise lui-même, ne ressemble guère à l'épée (*s'il parle, il tire* – la langue, peut-être, mais ni l'épée ni la flèche) ; les deux mains de Heine (*Ich bin das Schwert*) ou de Stendhal, tenant, chacune, la plume ou l'épée, heureusement, se désolidarisent. Les révolutionnaires intègres veulent manier les deux : *Sans fusil, mauvaise plume ; sans plume, mauvais fusil* - **R.Debray**.

La négation, dans l'art, ne vaut que dans la mesure, où elle ne se réduit pas à la chose niée. Les négateurs sans beaucoup d'intérêt : **Hugo**, Dickens, Dostoïevsky. Les vrais : Leopardi, Tolstoï, **Cioran**.

Si le Christ, de la vision populaire, revenait sur terre, ce ne serait ni en lépreux (**Flaubert**) ni en gêneur du Grand Inquisiteur (**Dostoïevsky**), mais en robuste syndicaliste, descendant d'avion, braillant devant les caméras, dénonçant le repu, le matin, et attaquant le homard, le soir.

De belles âmes oratoires soufflent la flamme de la révolte. De grises âmes aléatoires montent sur les brèches. Après le déblaiement de barricades, profitent de l'accalmie - de basses âmes jubilatoires.

En fait de PNB et de libertés, aucune noble révolte ne fit jamais rien avancer ; le moteur du progrès fut toujours le paisible salaud, profiteur de l'ordre établi.

Tout ce que le rebelle institutionnalisé dénonce chez les hommes a toujours existé, c'est la qualité des dénonciateurs, en revanche, qui a beaucoup changé : la jeunesse sans bonne révolte, l'élite sans bon regard, le bon Dieu sans bonnes foudres.

L'avant-goût de la liberté le plus enivrant naît dans la révolution ou dans l'aristocratie. Et la gueule de bois, qu'on en retire, est la plus écœurante. Ce n'est pas la liberté, mais, au contraire, des contraintes qu'on aurait dû y ériger. *Je retrouve les mêmes contraintes de la liberté, dans les mondes aristocratique ou révolutionnaire* - [Berdiaev](#) - В мире аристократическом или революционном я натыкаюсь на те же ограничения свободы.

Staline chérit la révolution, Hitler mise sur le militarisme : selon Staline, il n'y aura jamais de révolution en Allemagne, puisque pour la faire il faudrait piétiner quelques gazons ; selon Hitler, il n'y aura jamais de bonne armée en Angleterre, puisque ses divisions blindées manquent de polygones, dont l'aménagement demanderait l'expropriation de quelques manoirs de la gentry.

Les clivages culturels opposent les hommes avec beaucoup plus de virulence que les différences matérielles. Les écarts verticaux de culture exacerbèrent les révoltes française et russe ; l'horizontale culture de masse américaine désarme la lutte de classes et le sentiment de race, pour réduire la vie à la négociation de places.

La Bourse, la concurrence, la course aux profits seraient d'excellents outils, pour amener le progrès économique et pour décider qui doit produire des ordinateurs, chemises ou polices d'assurance, s'ils ne décidaient pas, en même temps, de la différence du contenu de nos assiettes. Les rebelles niais cherchent des poux à l'outil, au lieu de les dénicher et écraser dans ce qui les met en marche et s'en sert - des cervelles orgueilleuses ou des âmes soumises.

Il faut réhabiliter le mot *révolte*, si profané par son emploi massif, vil et payant. Il faudrait l'associer à l'éternel et gratuit *retour*, ou bien au sacrifice de mes propres intérêts, qui en ferait témoin de ma liberté révolutionnaire : *L'authentique souveraineté est révolte* - G.Bataille.

Tous les Anglo-Saxons sont de prosaïques calculateurs, même les poètes anglo-saxons : *Qu'aucun tyran ne récolte ce que tu sèmes ; qu'aucun imposteur ne touche à ton trésor ; qu'aucun fainéant ne profite de ce que tu tisses ; que l'arme que tu fourbis ne serve qu'à ta défense* - P.B.Shelley - *Sow seed, - but let no tyrant reap ; find wealth, - let no imposter heap ; weave robes, - let not the idle wear ; forge arms, - in your defence to bear* - ce pieux tableau convient aussi bien au

révolutionnaire sanguinaire qu'au paisible boutiquier - béatification de l'égoïsme.

Le rebelle n'est pas celui qui propose un nouvel ordre - l'appel à l'acte initiateur vient le plus souvent d'un troupeau momentanément protestataire - mais celui qui refuse de respecter les ternes ordres ou désordres.

Le contraire du robot présentiste, aux yeux toujours écarquillés sur le souci de ce jour, est le révolutionnaire, au regard tourné vers l'inexistant - le regard, bouleversé et compatissant, sur le passé, le regard, fraternel et caressant, sur le futur. *Une révolution est une lutte entre le passé et le futur* - F.Castro - *Una revolución es una lucha entre el pasado y el futuro* - ce n'est pas une lutte mais une complémentarité, pour constituer l'axe révolutionnaire.

Aujourd'hui, les révoltes les plus bruyantes ne valent même pas une chronique de faits divers. À défaut de génie, c'est la révolte qui dicte le vers - Juvénal - *Si natura negat, facit indignatio versum*. Le goût, c'est de savoir quelle révolte vaut un vers. Le poète né est irascible, sans attendre des défis (*genus irritabile vatum* - Horace). Mais à défaut de génie, c'est à dire de regard, il ne reste que le bêlement d'incompris.

Le péché du pauvre - l'envie et la révolte - s'absout dans l'égalité des goûts. Le péché du riche - le brigandage et la malice - s'estompe dans la liberté d'entreprendre. Et la tentation - vivre en fraternité - n'effleure plus ni les uns ni les autres. *Satan, aujourd'hui, est plus*

percutant que jadis : il tente par la richesse et non plus par la pauvreté - A.Pope - Satan is wiser now than before, and tempts by making rich instead of poor. Deux troupeaux, les riches et les pauvres, partagent, aujourd'hui, les mêmes valeurs, même s'ils n'ont pas les mêmes moyens. Impossible aujourd'hui de classer les goûts en fonction de la richesse ; le seul déclassé, aujourd'hui, c'est l'exilé des forums.

Jadis, les opprimés, c'était la masse ; aujourd'hui, c'est la race, celle des solitaires. Le noble révolutionnaire, en abolissant les différences, libérait les masses ; aujourd'hui, c'est lui la race opprimée par l'indifférence.

Rien de nouveau, de nos jours, dans la domination de l'économique sur le politique. Ce qui est vraiment nouveau, c'est la disparition de la honte chez le possédant. L'inégalité est si nettement justifiée, protégée et codifiée, qu'aucun remords ne trouble plus la bonne conscience du fort ; et le faible s'imagine sur les gradins, devant une arène où il admire les gladiateurs d'industrie croiser leurs business-plans. Disparaît l'âme, celle des révoltés et celle des révoltants. L'époque n'a plus besoin de héros ; tout élan héroïque est immédiatement ridiculisé ou étouffé par le Code Pénal et l'ironie des journalistes.

Sous un régime tyrannique, un homme libre, même s'il est un solitaire résolu, entre, inévitablement, en conflit avec la société ; ce qui apportera à cet homme de la souffrance, de la noblesse ou de la grandeur. Sous un régime démocratique, ce genre de conflit engendre, chez le rebelle, du conformisme, de la mesquinerie ou de

l'abrutissement. L'homme n'est vraiment libre que lorsqu'il n'accepte que des défis nobles. La liberté politique acquise, toute révolte y est un signe de petitesse.

L'histoire des révolutionnaires de la cause commune suit l'idée qui les excite ; l'enthousiasme, fatallement, faiblit, et le désenchantement les rend mélancoliques et solitaires. Les idées, contrairement à Dieu, ne sont pas mortes, elles changent de foyers de leurs élans. Jadis, elles portaient sur des fantômes ([Platon](#)), ensuite elles visèrent les objets ([Aristote](#)), l'homme introspectif ([Kant](#)), l'homme de la production ([Marx](#)). Seul Sisyphe pouvait trouver de la noblesse dans ce dernier emploi de notre perspicacité ou de nos rêves ; les autres descendaient dans le passé, pour ressusciter, nostalgiiquement, les anciennes idoles, mais qui ne s'avéraient être que des momies. Toute idée dégénère en algorithme.

Les pauvres et leurs faux défenseurs réclament plus de pognon à la fin de mois, tandis qu'il existe des moyens beaucoup plus simples, pour atténuer les inégalités : *Le moyen le plus direct pour réduire la pauvreté du peuple est de réduire la richesse excessive des riches* - Marc-Aurèle.

E.Renan : *Quelle sottise que de s'insurger contre le vase de la vie en en apercevant le fond ! Garder le vase plein est pire - aucune sonorité n'en ressortirait. Il vaut mieux s'en enivrer, même si l'on devait, pour cela, aller jusqu'à sa lie, et se servir du vase vide comme d'un instrument de musique. Il faut faire de la vie, alternativement, un dragon à terrasser, un ange à combattre, un Sphinx à déchiffrer - j'en*

garderai du rouge, du bleu ou de la bigarrure, tantôt aux yeux, tantôt au corps, tantôt à l'âme.

Les larmes, que la chute du mur de Berlin provoqua chez les âmes sensibles, ne seraient pas dictées par la seule joie d'accueillir la liberté, mais aussi, et même davantage, par la tristesse de voir le plus noble idéal humaniste, la fraternité des humbles, s'écrouler. Les hommes sans larmes, en furent les premiers profiteurs.

Des professeurs repus, après leurs dîners en ville, lancent leurs révoltes prométhéennes, au nom de l'homme qui souffre, atrocement, des budgets et des impôts injustes. Ils dénoncent la perfidie des modes de scrutin, les promesses du bonheur non-tenues, les erreurs fatidiques dans le calcul du prix de l'essence. Dans leur amère solitude, ils s'offusquent de ce monde absurde, refusant un financement plus décent de leurs postes à durée indéterminée.

Hugo : *La dernière raison des rois : le boulet. La dernière raison des peuples : le pavé.* L'avant-dernier pas est toujours plus instructif que le dernier. Comparez le plumage dressé et la sourde révolte - aux boulets et pavés.

R.Debray : *On aura rarement vu tant de révoltés courir avec autant d'entrain à l'orthodoxie du jour.* Les insurgés sont partout dès qu'on sacrifie les barricades à la liberté de circulation et voe ses rêves au pouvoir d'achat (mai 1968). *La barricade ferme la rue et ouvre la voie ... vers la même étable.* Prenez vos rêves pour des réalités ... en leur souscrivant une assurance-vie. La généalogie de cette révolte : les

philosophies du soupçon, l'absurdité de l'existence, l'homme du ressentiment, le *marginal majoritaire*.

Les écrivains intellos geignent : la littérature serait à l'agonie, elle n'intéresserait plus personne. Mais le nombre de ceux qui aiment vraiment une bonne littérature est le même depuis quatre siècles. Ce qui changea, c'est la concurrence avec les autres métiers ; jadis, seuls des aristocrates, des généraux ou des ballerines pouvaient leur contester l'audience, tandis que, aujourd'hui, s'y joignirent des amuseurs publics, des footballeurs ou de hauts fonctionnaires. C'est la jalouse de pitre, et non pas le chagrin d'artiste qui dicte les jérémiades actuelles.

C'est dans la peau d'un rebelle, ne ressemblant à personne, que se reconnaît l'homme du troupeau d'aujourd'hui. L'aventure et le danger à portée d'une bourse ou d'un écran. Et que la vision d'Ortega y Gasset est surannée : *La masse, c'est celui qui se sent bien dans sa peau, quand il remarque, qu'il est comme les autres - Masa es todo aquel que no se angustia, se siente a saber al sentirse idéntico a los demás*. Il ne le remarque plus... Les autres sont ma contrainte ; dans la vision de l'homme – *unicus inter pares* – bride l'orgueil de tes buts soi-disant *uniques*, fuis la banalité des moyens, toujours mitoyens, *inter*, respecte l'ampleur contraignante de *pares*.

Toutes les valeurs sont lues aujourd'hui sur un même écran, où l'on ne distingue plus : le talent - de son absence, l'intelligence - de la mémoire, le rebelle - de l'esclave. Projété sur le réel, tout complexe se voit privé de son imaginaire.

Depuis deux siècles, on nous annonce le dépérissement de la culture européenne, qui viendrait d'un nihilisme rebelle. Or, c'est un holisme gréginaire qui s'en charge, avec beaucoup plus d'efficacité. *Chute de tout à cause de tous ! Chute de tous à cause de tout !* - Pessõa. Aucune contre-réforme, aucune contre-révolution en vue ; l'abêtissement, c'est à dire la robotisation (succédant à la moutonnaille, cette *parfaite et définitive fourmilière* vouée par Valéry à la permanence), semble être irréversible. Et comme conséquence logique - l'extinction du regard, puisque c'est la culture qui le forme (Nietzsche).

Les femmes se trouvent aux sources des grands *oui* et *non* des hommes. Le *non* à l'œuvre des hommes, le *non* de la raison pratique, le *non* de l'homme du ressentiment, bref, le *non* d'Athéna, - si je m'en laisse guider, je finirai dans la platitude du pugilat humain ; le *oui* absolu, au monde divin, m'ouvre à la profondeur apollinienne du consentement ou à la hauteur dionysienne du sentiment, au *oui* de Cybèle, qui initia les dieux aux mystères, le *oui* porté par des nymphes et des Bacchantes. Les maîtres de Socrate s'appelaient Aspasie et Diotime.

Les uns, les plus sensibles, commencent par un *oui* ; les autres, les sceptiques et les aigris, - par un *non*. Mais les deux cèdent du terrain à la race dominante, celle dont le motif, le jeu et l'aboutissement se réduisent aux transactions, où les *oui* et les *non* portent le message des griffes et des cervelles et non pas des yeux ni des oreilles.

L'écriture est en train de perdre sa dernière magie, au profit du traitement de textes, qui devint le métier commun des écrivains, des comptables et des ingénieurs. Fini le temps, où *l'oie, l'abeille et le veau gouvernaient le monde* - proverbe latin - *Anser, apie, vitellus, populus et regna gubernant*. Entre-temps, le veau d'or assure la satrapie, les abeilles se dévouant à l'essaim et les oies refusant des plumes aux rebelles.

Tout compte fait, les soucis des sages – la consolation et le langage – préoccupent même les ploucs, mais chez qui on ne voit que piteuses caresses, querelles mesquines - Z.Hippius - *их ласки жалки, скоры серы* - miséricordes collectives normatives, révoltes verbales mécaniques.

Le rebelle se place du même côté que les hommes ; le faux ironiste leur tend le miroir et y voit le bas à la place du haut, le recevoir à la place du donner, la défaite à la place du triomphe. Mais le vrai ironiste est saltimbanque sur des passerelles escamotées, telle corde raide, entre ces extrémités, où s'arrête tout vertige.

Quand on ne voit dans la révolte que le reflet de la chose niée, vite on trouve celle-là dérisoire et surannée. Le conformisme a toujours l'échappatoire de l'ironie. La meilleure révolte est dans la mise de barrières ou dans la prise de hauteur.

Le souci des hommes de paraître originaux et rebelles est si commun, qu'ils en devinrent parfaitement interchangeables et

inoffensifs. *L'homme s'épanouit : toujours plus intelligent, douillet, médiocre, indifférent* - Nietzsche - *Es geht ins Klügere, Behaglichere, Mittelmäßigere, Gleichgültigere* - *der Mensch wird immer „besser“*. Il sait où loge son soi et ignore la demeure de son âme. Je me sens de plus en plus seul à penser comme tout le monde et à sentir comme un ahuri !

La modeste métaphore de *point zéro* (de la réflexion, de l'écriture, de la volonté) couvre totalement tous ces avortons de concept: le *non* (des non-rebelles), la *négativité* (des non-cogniticiens), la *négation* (des non-logiciens), le *néant* (des non-poètes), le *vide* (des non-mathématiciens).

Plus réduite est la *multitude*, contre laquelle je tempête, plus fière sera ma pose de colérique. Commencer par fulminer contre une élite, et bientôt mon arc n'aura plus besoin de flèches. Pointer une cible brillante plutôt que canonner un monstre excessivement mat. Comme Valéry pestant contre Pascal, ou Cioran - contre Valéry (ou Nietzsche - mal avalant son ressentiment face à Socrate, au Christ ou à Wagner).

Sans un idéal bafoué ni monstres à vilipender, la fougue du rebelle n'a que trois issues : l'ampleur du fait divers, la profondeur de l'accumulation technico-scientifique, la hauteur inconfortable de l'*abdication*.

Le bilan des trois millénaires : sur tous les champs de bataille - empirique, idéologique, sentimental, littéraire - la noblesse est

vaincue. D'où la démilitarisation et le service alternatif des généraux, des capitaines d'industrie, des lieutenants d'administration, des majors ès lettres, des *commandantes* de la rébellion. L'Histoire est une nécropole d'aristocraties.

Il n'y a plus de foule dans la rue : l'homme moderne la porte en lui, aussi bien pendant ses prières que dans ses révoltes. L'idéologie n'a aucun impact sur l'homme seul ; l'homme, plongé dans la foule, est perdu pour la religion.

Hölderlin : *Wo aber Gefahr ist, wächst das Rettende auch - Dans le péril croît ce qui sauve. Là où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé* - St-Paul. C'est une illusion d'optique du rebelle. Le salut par négation, par défi du péril, est aussi douteux que la damnation pour affirmation, pour option aléatoire. On devrait se sauver par un *oui* insensé et se damner pour un *non* calculé.

O.Spengler : *Jener urrussische Urhaß der Apokalypse gegen die antike Kultur - La haine apocalyptique originelle des Russes originels contre la culture antique.* Toute l'Antiquité est dans des horizons certains et immuables. Le Russe préfère un mirage portant les traces de son doute et de son inquiétude. Celle-ci est apocalyptique, celui-là rebelle et tous les deux destructeurs. En Europe, ils sont constructifs.

L'ennui semble être un point commun entre les révolutions française et russe. *14 Juil. 1789 - Rien.* - les plumes et les caméras enthousiastes inventeront ce que ne virent les yeux ni perçut l'esprit. *Nov. 1917 : parmi cette horreur sans nom, au fond de cette absurdité -*

l'ennui. Tout va au diable et - il n'y a pas de vie. Il n'y a pas de ce qui insuffle la vie : d'un élément de lutte - Hippius - Нояб.1917. Среди этих омерзительных ужасов, на дне этого бессмыслия - скука. Всё летит к чёрту и - нет жизни. Нем того, что делает жизнь : элемента борьбы. Les descendants introduiront les lutteurs, les arènes et les récompenses.

La Révolution française annihilait les priviléges, la Révolution russe annihilait les privilégiés ; la Révolution française prônait la Raison et la Loi, la Révolution russe prônait les passions et l'arbitraire ; la Révolution française portait la guerre hors de ses frontières, la Révolution russe déclenchaît la guerre civile ; la Révolution française ridiculisait la superstition magique, la Révolution russe lui substituait une superstition idéologique ; la Révolution française compromettait le pouvoir des tyrans, la Révolution russe produisait les pires des tyrans.

La Russie ochlocratique et cleptocratique, en déclarant la guerre à la démocratie, se dirige, irrévocablement, vers un écroulement de plus. Tiouttchev avait raison : *Il n'y a plus en Europe que deux puissances réelles – la Révolution et la Russie. La vie de l'une est la mort de l'autre - В Европе существуют только две действительные силы - революция и Россия ; существование одной из них равносильно смерти другой - où, en éliminant un anachronisme, il faut remplacer révolution par démocratie.*

R.Debray : *Souffrances sans sillages, signatures à l'encre blanche, rages sans griffes.* C'est la désolation du mufle et le rêve d'une belle âme. Ne pas avoir d'adversaires - privilège de la hauteur, mais : *Plus de hauteur, plus de malheur. Une belle âme est une conscience*

malheureuse - Hegel - Je höher die Natur ist, desto mehr Unglück empfindet sie. Eine schöne Seele ist ein unglückliches Bewußtsein.

La souffrance abaisse la noblesse, car elle réveille la révolte. Les grenouilles du bénitier pensent le contraire : *Toute noblesse est de souffrir et de résister* - Claudel.

Tout *oui* définitif est anti-artistique. La négation aristocratique est une falsification de mon propre *oui* et non de celui des autres. Ce n'est pas un rejet, mais une réévaluation, réinterprétation, relecture, métamorphose de tout plan en bande de Moebius. Le contraire du *oui* n'est pas la mutinerie du *non* mais la révolte du langage. Le rejet en tant que projet est minable, comme l'est le sujet en tant que rejet ; la révolte et le révolté, honneur des rues, déshonneur des ruines.

Rien de noble ne se confirme par la révolte ou l'action ; la résignation et le sacrifice en sont beaucoup plus proches - les trois frères Karamazov en sont une jolie illustration. Le sacrifice entretient une illusion personnelle, et l'action maintient une illusion collective ; l'action peut être noble avant son déclenchement, jamais - après, ce que ne comprend pas Aristote : *On devient juste, en agissant d'une manière juste, et courageux - en agissant courageusement.*

Ce qui est intraduisible en musique devrait être exclu de l'écriture : le ressentiment, le souci quotidien de ce siècle, la soif de reconnaissance. Et l'exploit suprême – aller tout droit à l'âme, en contournant l'esprit, complice mais humble. Faire ressentir, que la seule action authentique du cœur, c'est le chant.

Prendre fait et cause du faible, au nom des valeurs du fort, - telle est l'attitude confortable des intellectuels d'aujourd'hui à indignation facile. Je suis pour le noble, à résignation difficile, et qui est toujours un faible et qui méprise la morale du fort.

Ces minables rebelles d'aujourd'hui - transgression des règles des autres, agression du temporel, progression vers le rationnel. Cette belle résignation - créer des règles, qui n'ont de sens que dans ta solitude, où se rêve le hasard.

La voix grégaire : une révolte collective pour favoriser l'individu actuel ; la voix aristocratique : la résignation individuelle pour se retrouver dans un collectif inactuel.

L'étrange parallèle entre l'Allemagne et la Russie : une multitude de voix, jeunes et rebelles, jaillirent au lendemain des cataclysmes de la Grande Guerre, un silence de mort suivit l'écroulement du nazisme et du stalinisme. La vitalité de la résignation n'existe plus ; l'horreur ou la honte de la conscience morale se transforment en une paisible, orgueilleuse et stérile conscience mentale.

Ce n'est pas la révolte, facile et collective, contre le secondaire qui est au centre du nihilisme, mais l'acquiescement, difficile et personnel, à l'universel.

L'observation, qui ne s'est jamais démentie : ceux qui hurlent le plus fort : *Comment peut-on accepter ce monde !* sont les pires des

conformistes, repus dans leur paix d'âme démocratique. La noblesse d'un acquiescement dédaigneux ne loge plus que dans des souterrains affamés.

Dans une tyrannie, l'esclave d'âme inspire la pitié et réveille des sentiments fraternels ; sous la démocratie, il inspire l'ironie et le mépris. Donc, l'homme vraiment libre se trouve, socialement, dans un état plus apaisé sous des despotes que sous un régime libéral. Pour l'homme libre, l'indignation est l'un des sentiments les plus vulgaires ; heureusement, le goujat en vit et, étant l'espèce la plus dynamique, il favorise le progrès social (et la dégénérescence individuelle).

Tout progrès social est dû à la révolte mesquine ; tout progrès personnel est dû à la noble résignation.

Ce n'est pas l'indignation, mais la honte ou le mépris, qui devraient motiver le révolutionnaire. Mépriser la force cynique, avoir honte des priviléges de naissance, d'intelligence, d'assiduité, de connaissances, des priviléges matériels. Mais une belle et pure révolution, tout en adhérant à la démocratie des esprits, devrait prôner l'aristocratie des âmes.

Les certitudes sont le lot des commentateurs et des critiques. Chez tout vrai auteur, même réputé tenir mordicus aux systèmes, on trouve du ton dubitatif et humble. Les systèmes inébranlables, qu'on daube, sont le plus souvent des fantômes, nés dans la grise imagination des zoïles. Tout homme ayant assez de hauteur d'âme finit par avoir un système profond, mais il sait, que même *le plus grand des*

systèmes n'est qu'un fragment - F.Schlegel - auch das größte System ist doch nur Fragment.

Les rebelles de tous bords voient dans la cité une nuit menaçante, dans laquelle ils veulent introduire une pensée solaire ; moi, je ne vois dans ce monde qu'une lumière indifférente, mais indispensable, pour projeter mes ombres lunatiques.

L'espérance (que le rêve renaisse) et l'acquiescement (à la vie mystérieuse) sont les prémisses d'un nihilisme, intime et optimiste. Chez les révoltés, grégaires et absurdistes, *le nihilisme est la volonté de désespérer et nier* - [Camus](#).

On vaut, expressément, par son côté dogmatique, par ses Oui particuliers et difficiles ; on pèse, inconsciemment, par son côté sophistique, par ses Non, communs et faciles. Mais la valeur se prouve par la négation, par la contrainte, par les poids niés. C'est par la désignation d'une bonne querelle qu'on affirme son soi. L'inquiétude contre la paix, le rêve déraisonnable contre la réalité gorgée de raison, la solitude trouvée contre la fraternité recherchée, la noblesse inutile contre la loi pratique, la haute harmonie contre la profonde absurdité, l'intensité des ombres contre l'indifférence de la lumière, la résignation pour la forme contre la révolte du fond.

Les quatre facettes sociales de l'être humain se manifestent en fonction de son attitude face à la gloire : celui qui en est comblé perd sa personnalité et se met à s'identifier avec l'humanité tout entière, c'est la facette *les hommes* qui s'en anime ; celui qui y échoue,

éprouve soit la fureur soit la résignation, ce qui renforce, respectivement, les facettes *surhomme ou sous-homme* ; enfin, celui qui y est indifférent, vit surtout de la facette banale – *homme*.

Tout homme, du bouseux au mielleux, éprouve un mystérieux besoin de laisser derrière lui une trace vivante : un enfant, un arbre, un blason, un livre. Tout compte fait, il s'y agit toujours de mon arbre généalogique, dressé pour éterniser mes commencements. Révolte organique contre résignation mécanique.

Chateaubriand : *Il est des temps, où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux.* Quand tu tomberas sur ton propre nom sur ces listes d'attente, tu retrouveras de l'humilité. Le mépris ne devrait pas porter de noms : *Le mépris doit être le plus mystérieux de nos sentiments* - Rivarol - il doit s'adresser à une forêt anonyme. Tout arbre, c'est à dire un homme, alimenté de sa propre sève, mérite une unification compatissante ou fraternelle.

L'homme grégaire se reconnaît par le poids accordé aux acquiescements ou aux refus, face aux requêtes du monde. Faute de questions intéressantes, l'homme libre se les invente soi-même.

Le dernier homme, ce n'est pas nécessairement le ressentiment en soi, ni même son objet, ni le *non* orgueilleux et bête jeté à la figure du monde, mais le manque d'intensité de son regard capable d'égaliser les *non* et *oui*, dans un acquiescement, à la fois fier et humble, une *naïve et essentielle soumission montanienne*. Surhomme :

l'effort au service de la résignation, l'intensité comme dénominateur commun de toute fraction de la vie - l'homme du désir sachant museler l'homme du besoin. Contrairement à l'ultra-humain ou au trans-humain, perçus en perspective temporelle, le surhumain s'évade du temps, puisque le vrai humain est intemporel.

Tsvétaeva : *Высоты, как равенства, нет. Только как главенство - La hauteur, en tant qu'égalité, n'existe pas. Elle n'est que primauté.* Elle est oubli des équivalences, refus des symétries, césure des transitivités, absence d'ordre, projection sur la réflexivité. Création de mesures de l'incommensurable. Désintérêt pour le comparatif orgueilleux, refuge dans l'humble superlatif. En hauteur, il n'y a pas d'égalité de constantes, mais des unifications d'arbres.

Jankelevitch : *Il faut être conformiste dans les petites choses et insurgé dans les grandes.* Les grandes muant facilement en petites, toute insurrection est condamnée à tomber dans le conformisme. On se met hors du commun par le choix de type de résignation. Notre meilleur soi, le soi inconnu, ne vit que dans l'humble superlatif immatériel et fuit l'orgueilleux comparatif matériel, ce faux négateur de la conformité. Les moutons disent : *La confiance en soi est l'aversion du conformisme* - Emerson - *Self-reliance is the aversion of conformity.* Ne pas prendre position est plus rare que s'insurger.

Dans ce monde, créé par Dieu, il y a assez de fatalités horribles, pour justifier une révolte ou comprendre une résignation ; mais le regard le plus profond sur Dieu doit aboutir à la plus haute admiration de Son œuvre.

Il ne suffit pas de reconnaître que *la pensée vaut par l'intensité, par le degré d'ardeur et de noblesse* - H.Hesse - *beim Denken kommt es auf die Intensität, auf den Grad der Wärme und Reinheit an* - car dans l'hystérie indignée, bouillante et orgueilleuse des intellectuels d'aujourd'hui je n'entend qu'un conformisme, monotone et facile, de dénigrement commun. L'intensité ne vaut que par l'originalité, donc par le degré de solitude, révoltée ou résignée.

La révolte grégaire ou la résignation solitaire : la première assure le gras bien-être collectif, la seconde munit d'altimètre ascétique, électif.

Est *surhomme* celui, dont l'acquiescement à la vie n'est altéré par aucune souffrance et dont le sentiment n'est entaché d'aucun ressentiment.

Jadis, être intellectuel voulait dire morigéner et récriminer. De nos jours, on reconnaît un *bon* intellectuel par son aveu, que jamais les choses extérieures n'allaien aussi bien. Et sa bile, par une macération morbide d'un ressentiment factice, coule désormais vers l'intérieur. Être raté, c'est ne pas savoir endiguer sa rate dolente.

Il n'y a rien qui vibre, dans la résignation antique ; et sa dignité est trop drapée soit dans une raison sans déchirure, soit dans les trous de son manteau. On sent une construction bâtie par et sur la négation : contre la panique, l'hystérie, la lamentation. Une bonne résignation doit accompagner une bonne espérance. L'art : créer une acoustique,

où le gémissement atteindrait la hauteur et l'intensité d'outre-tombe, d'une majesté intime et lointaine. Pas de mausolées ni arcs de triomphes, ces lieux de silence et de refus, mais des châteaux en Espagne, ces lieux d'échos, de survivances et de rencontres.

Goethe : *Armut selbst macht stolz, die unverdiente* - *Même la misère rend fier, quand elle n'est pas méritée.* Dès qu'on pèse les mérites, on est dans l'aigre ressentiment ou dans l'insipide bonne conscience. La fierté est toujours dans l'acquiescement, même si le sel ou la bile s'y mêlent. *L'acquiescement transforme malheur en bonheur* - **H.Hesse** - *Unglück wird zu Glück, indem man es bejaht.* Il serait utile de se souvenir de la grande leçon nietzschéenne sur la libération du ressentiment (*Erlösung von der Rache*) de l'homme qui souffre.

La résignation, de tout temps, animait les sages, freinait le progrès et favorisait les tyrans ; la contradiction soulevait la plèbe, promouvait la liberté et rapprochait la justice. Qui, alors, est le vrai sage ? *On a souvent honoré du titre de sage ceux qui n'ont eu d'autre mérite que de contredire leurs contemporains* - d'Alembert - le monde grouille de rebelles et de contradicteurs, porteurs de ressentiments.

Les livres, écrits pour combattre l'ennui et la vacuité de la vie, sont ennuyeux. Il faut écrire pour se solidariser avec les pulsions et la plénitude du rêve. Bruit du combat des yeux, musique de l'acquiescement du regard.

F.Schlegel : *Die echte Ironie ist Ironie der Liebe* - *La véritable ironie est l'ironie de l'amour.* Le contraire de l'amour, ici, est le calcul,

rejoignant, sans souci, une visée sans honte et un geste sans doute. L'amour, c'est l'impasse ou la rupture. Et le comprendre et s'y résigner s'appelle ironie.

L'unité, qu'elle soit dans celui qui représente ou dans le représenté, dans le climat ou dans le paysage, ne naît que par un *effet de bord* d'une lutte de l'artiste contre le hasard et d'une résignation du penseur de céder à l'intuition. L'unité n'est donc ni un but ni une contrainte, mais un accident du parcours.

Dans l'art, le bon nihilisme aide à former des commencements indépendants, mais les *non* du parcours sont toujours anti-artistiques et mesquins. Ces *non* promettent le progrès, le combat, la victoire, mais ils abaissent le regard. Le *oui* universel, que l'art adresse à la vie, c'est l'unification, ou la conversion, tout arbre de requêtes devenant le même ; le temps perd de son importance et passe le flambeau à l'éternité ; le retour nietzschéen, c'est la conversion, accomplie par le *oui*.

Plus on est bête, plus résolument on veut combattre le mal évident. Plus on est intelligent, plus humblement on se résigne à porter et à vénérer le Bien inconcevable, sans chercher à le faire, recherche illusoire et stérile.

O.Paz : *Luchar contra el mal es luchar contra nosotros mismos* - *Lutter contre le mal, c'est lutter contre soi-même*. Le *soi* (un petit quart d'un *moi*), qui ne cède pas sans lutte, est un *eux* haineux. Toute levée d'oriflammes, toute acceptation de lutte, mon ami, t'initie au mal. On ne

rejoint le camp du Bien qu'en hissant un fier drapeau blanc de la résignation au pis-aller du *moi*.

Tout débat ou combat politique, autour des sujets mesquins, profane ton esprit et abaisse ton âme. La bassesse est contagieuse : tout contact avec elle, même pour l'abattre, introduira des germes de platitude dans ton soi, qu'il soit humble ou hautain. On ne garde sa pureté qu'en ne combattant que des anges.

Ces va et vient, ces rapprochements et éloignements, ces reniements et acquiescements, ces fraternités et adversités, qui se déroulent entre ce que mon soi inconnu veut et ce que mon soi connu peut. Le talent permet d'en créer des axes continus, sur lesquels s'exerce l'éternel retour, grâce à la même intensité, artistique et vitale. Et c'est ce que Valéry reproche à Nietzsche : *Sa folie est de confondre ce qu'il est avec ce qui peut s'écrire*.

La boutade du nez de Cléopâtre est plus instructive que toutes les fariboles sur le *Zeitgeist* de l'histoire. L'histoire de la philosophie est dans l'humilité, la philosophie de l'histoire est dans l'audace. Les hommes croient le contraire.

Humaniste est celui qui réconcilie la raison et la foi, l'esprit et l'âme, la dignité et l'humilité, la lutte et la consolation ; anti-humaniste est celui qui les fusionne.

Ta personne se forme en trois étapes : constituer une conception du monde (ses mystères, problèmes et solutions) ; y sélectionner les

objets les plus dignes de ton admiration ; vouer à cet essentiel du monde un noble acquiescement. Il n'y a pas de place ici à une lutte entre le personnel et le collectif. Toute lutte contre le collectif, pour défendre ton personnel, te rendra servile. Dans ta liberté il doit y avoir plus de vénération que de négation.

Depuis deux siècles, l'artiste était le seul à oser défier les masses (nationales, sociales, politiques), en se désolidarisant des thèmes de leurs débats et en les méprisant ; aujourd'hui, tout artiste se sent obligé de donner son avis sur les déficits, le pouvoir d'achat, les faits divers, les taxes. De l'acquiescement hautain il est passé au bas conformisme.

Cioran : *L'ironie est le masque qu'emprunte la pitié de soi-même.* Les orgueilleux portent leur pitié aux autres, sans masque, tous crocs dehors. Le contraire de l'ironie est le visage découvert. Rappelle-toi, que le pathos du *oui nietzschéen* ne s'arrêtait qu'aux deux anicroches : la pitié et l'ironie, le tragique et le comique. Formant, souvent, une balançoire : *Il se vante, je l'abaisse ; il s'abaisse, je le vante* - **Pascal**. Je me proclame grand - et, tout de suite, ma misère m'inonde ; je reconnais ma misère - et une grandeur insoupçonnée monte à mes yeux baissés.

La belle révolte : se libérer de l'astreignant. La belle résignation : s'imposer le contraignant.

Des avantages de la hauteur : non seulement le Oui à la merveille du monde y résonne plus majestueusement, mais les Non

mesquins n'y ont pas de place. Dans la hauteur il n'y a pas d'adversaires proches – que des frères lointains. *Il faut affronter l'ennemi - horizontalement* - R.Char.

La plupart de défis, que la vie nous lance, sont mesquins ; les bras, ces symboles de nos résignations ou de nos héroïsmes, devraient, plus souvent, se baisser, songeurs, que se dresser, vengeurs.

Oui, Dieu créa aussi la profondeur et l'étendue, pour y cultiver des belliqueux et des victorieux, mais c'est dans la hauteur qu'il laissa des capitulards et des anges. C'est ce que peut-être entrevit Job : *Dieu est Celui qui fait la paix dans les hauteurs*. Les calculs profonds des vainqueurs les stigmatisent ; pour les vaincus des hautes luttes, pour les anges, *l'espoir est l'alibi de la résignation* – R.Enthoven.

Le troupeau a raison sur presque tout, ce qui coupe l'herbe sous toute velléité de révolte et amène à la limpide résignation de rester dehors.

Le même jour, le 22 juin, des coalitions européennes, montées par Napoléon et Hitler, envahissent la Russie. D'autres curieux parallèles : le général russe, qui les battit, porte le même nom - Hiver, dont les méfaits furent aggravés par l'indélicatesse du comte Rostoptchine ou celle du NKVD ; les dragons et les as de la Luftwaffe sabrent ou descendent un nombre incalculable de ces lourdauds de moujiks, qui, à la fin, par milliers et milliers, déferlent sur les boulevards parisiens et dans le ciel berlinois, où le sabre et l'avion

font terriblement défaut aux Européens ahuris. Mais ce n'est ni le dragon ni l'avion russes qui y triomphent, fièrement, mais l'humble patriotisme d'un peuple.

Nietzsche : *Der russische Fatalismus trat darin bei mir hervor, daß ich unerträgliche Lagen, Jahre lang zäh festhielt, - es war besser, als sie veränderbar zu fühlen, - als sich gegen sie aufzulehnen. Sich selbst wie ein Fatum nehmen - Le fatalisme russe se révéla chez moi, en me faisant accrocher, des années durant, aux situations intenables ; ce fut mieux que d'en envisager l'évolution, que de m'appuyer la-dessus. Non, me prendre comme un destin. La lutte, c'est l'équilibre ; et c'est son ennui qui pousse le Russe vers la précarité des bords d'abîme : abîme d'humilité, d'esclavage ou de fatalisme.*

Sénèque : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt - Les destinées conduisent le consentant et traînent le résistant.* Chateaubriand est dans la résistance : *Comme les médiocres donnent la main à la fortune, on croit qu'il la mènent*, tandis que Byron penche pour le consentement : *C'est lorsqu'on croit mener le jeu, qu'on est le plus mené - When we think we lead we most are led.* Le premier, sûr de la rectitude de son chemin, peut ne plus avoir besoin d'yeux. Le second, englué dans la lutte, peut oublier de quel côté se trouve son étoile. Il faut peut-être ne pas trop surveiller les pieds et vouer son regard aux trajectoires invisibles.

Le plus grand bienfait, que le monde libre m'apporta, est la facilité de préserver, en toute passivité, ma solitude. Tout combat nous rapproche de la servilité ; seuls les moutons, ploucs ou élites, ont

besoin de défendre leur solitude de repus La solitude ne se gagne que par une résignation, humble et fière.

La solitude, c'est ne pas avoir d'interlocuteur idéal, qui ne peut être qu'une feuille blanche, qui reçoit ou te dicte ton premier mot. Tout logos est *dia-logos*. L'écrivain, qui trouve en soi-même une écoute et une compagnie, est donc celui qui sait briser la solitude.

Hölderlin : *Wer leicht sich mit der Welt entzweit, versöhnt sich auch leichter mit ihr* - Qui s'écarte facilement du monde, facilement se réconcilie avec lui. Bien connaître mes différences rend l'unification plus vivante et riche. Mais si l'écart me pousse jusqu'à ma tour d'ivoire ou mes ruines, je suis perdu pour l'unification et sauvé pour la paix : personne ne viendra m'assiéger. Et mon soi connu, belliqueux au milieu de ses soucis terrestres, cherchera toute sa vie à se réconcilier avec mon soi inconnu, détourné du monde des forts et absorbé par la résignation des étoiles, en accord avec tout l'univers.

Toute lutte finit par dévitaliser un peu davantage notre esprit ; la résignation **schopenhauerienne** et la vitalité nietzschéenne ne s'opposent guère et, souvent, l'une aboutit à l'autre, pour donner naissance à une tragédie.

La vraie consolation n'élimine pas la souffrance, fatale, incurable ; elle rend tenable sa cohabitation avec un élan, même vers des étoiles éteintes. Juxtapose à la fatalité la résistance à la fatalité ; tu connaîtras d'étranges hauteurs - **R.Char** – résistance, réconciliée avec résignation, s'appellera consolation.

L'espoir d'un idéaliste, ce n'est pas une attente, c'est une résignation à la beauté. Le désespoir d'un matérialiste, c'en est une révolte ratée.

La tragédie pure suppose une solitude ; c'est pourquoi la tragédie de la révolte (exigeant la présence d'autrui) est moins noble que la tragédie de la résignation (résolue devant le soi seul).

Il est bien naïf de voir dans la révolte - la source d'un grand style ([Camus](#)). L'oubli actif ou l'acquiescement passif sont plus prometteurs. L'apostasie (éloignement) favorise l'advenue d'un style fort, la conversion (proximité) ne révèle que la faiblesse.

Être pathétique et avoir honte du pathos, être fort et chanter la faiblesse, être pour un acquiescement monumental et vouer au monde un refus viscéral - quand on arrive à surmonter, éthiquement, ces oppositions, on arrivera à profiter, esthétiquement, de leurs tensions réciproques.

[Camus](#) : *La révolte est mère des formes, elle nous tient debout dans l'histoire.* Elle est, elle-même, fille du fond, qui est souffrance. Mais trop souvent elle néglige les contraintes, qui sont hauteur, et qui nous apprennent la noblesse de l'acquiescement et de la position couchée, devant une histoire muette.

La confrérie des intellos européens ne suscite pas plus d'inquiétude que le syndicat d'épicier (le charlatanesque Nolain,

auréolé de quatre excommunications, le rocambolesque Th.More, béatifié et par le Vatican et par le Kremlin, sont jalouxés pour leurs nimbes, qu'on refuse au *conformisme* montanien). Il faut admettre que ce sont bien les meilleurs qui régentent la Cité - un très fâcheux constat pour un fustigeur de métier ou de tempérament. Ceux qui vivent du ressentiment de nains sont rarement capables d'un acquiescement de géants.

Dans tous les hommes, Nietzsche voit des ruminants : les bons (ceux qui réussissent à digérer, les dionysiaques) et les mauvais (ceux qui y échouent, les hommes du ressentiment). Il ne comprend pas que le filtrage - ne pas mettre à la bouche ce qui répugne au bon goût - est le meilleur remède contre l'indigestion. Dionysos est le philosophe de l'éternel retour, c'est à dire de l'intensité en tant que dénominateur commun de nos expériences ; or, sur le minable - aucune intensité acquiescente n'est possible.

La divinisation ou la diabolisation de balivernes est la voie la plus sûre, aujourd'hui, vers la platitude. Et c'est l'acquiescement ironique aux deux, l'intensité axiale pathétique qui conduit soit à une indifférence profonde, soit à un haut regard.

Les incompris de jadis voyaient dans la société une conspiration universelle contre l'esprit. De conspiration imaginaire, la société passa, sans rien changer au fond, à l'entente réelle et générale. Les esprits rebelles battent, à leur insu, les cadences consensuelles. Seuls les esprits, tenant à n'être qu'incompréhensibles et portés par l'acquiescement majestueux au monde, continuent d'y vivre en marge.

Dionysos fêté élégamment rejoint Apollon ; la primauté de la vie enveloppée de belles métaphores est indiscernable de l'idéalisme ; la volonté de puissance auréolée d'humiliantes défaites égalise le ressentiment et l'acquiescement ; l'Antéchrist, à l'âme haute, tend la main au Christ, à la tête basse, - quel nihiliste parfait est Nietzsche ! Et lui-même, dans des moments de lucidité, ne reconnaissait-il pas, que le nihilisme était un *mode de pensée divin* (*eine göttliche Denkweise*) ? *La métaphysique de Nietzsche est le nihilisme même* - **Heidegger** - *Nietzsche's Metaphysik ist eigentlicher Nihilismus.*

C'est en renonçant à toute course qu'on ressent le mieux le courant amoureux. Vivre, c'est toucher à ce qui est évanescent. On ne touche à l'éternel que par un regard immobile. Aimer, c'est donc désapprendre à vivre. *Aime et fais ce que tu veux* - **St-Augustin** - *Ama et fac quod vis* - autant dire, ne fais rien et sois l'acquiescement du monde. Renonce à la chose, pour le nom de la chose. Lulle : *qui n'aime pas, ne vit pas* - met une négation de trop, dans n'importe quel ordre.

Le surhomme et la guerre **nietzschiens** appartiennent au monde intérieur d'un individu et n'apparaissent jamais sur la scène publique. Sa guerre n'oppose ni races ni classes, mais le sentiment acquiescent au ressentiment envieux, une Thémis céleste à une Némésis terrestre.

Vivre selon Vertu, Nature, Vérité ? Les vies grand teint surgissent du contre ou du malgré. Mais, par la magie de l'éternel retour, tout contre finit par un grand oui. Du grand acquiescement final naît le style ; le non initial n'en définit que le rythme.

Les immobilistes s'opposent aux hommes de progrès ; ceux-ci prônent la réconciliation (*die Aufhebung hégélienne*) aboutissant à un gain de hauteur (*die Erhebung*) ; ceux-là se contentent de garder une hauteur incommensurable et inaltérable, après avoir acquiescé au monde entier.

Nietzsche prône la guerre – ni de races ni de classes ni de masses – mais la guerre de *faces*, à l'intérieur de l'homme seul et acquiescent, dont la face à défendre, ou plutôt à sauver, s'appelle surhomme, la seule face divine et immortelle. Les trois autres faces – l'homme, les hommes, le sous-homme – constituent mon soi connu mortel, muni d'auto-défenses suffisantes.

Nietzsche : Schild der Notwendigkeit, das kein Nein befleckt - Bouclier de la nécessité, non entaché par aucun Non. Le *Non*, c'est la préférence que je donne à la flèche, annihilante des cibles aléatoires, par rapport à la flèche, nécessaire et renaissante, sur l'arc d'Apollon. Les flèches apolliniennes les plus pénétrantes ne sont jamais décochées. Le *Oui*, c'est la préférence que j'offre à la beauté du regard, au détriment de la révolte des yeux.

D'autres cherchent la paix - en cultivant la révolte et l'angoisse. J'élève ma tour d'ivoire pacifique, au milieu de mes ruines résignées. La paix en est la forme, pour mieux préserver un fond lacinant. Les profondeurs sont vouées à la mesure imperturbée des ondes, et la hauteur - à l'écoute incertaine de la musique. Boehme a tort : *Qui ne désire que son repos, ne connaît pas ses propres profondeurs - Wer sich*

nur um seine Stille kümmert, kennt seine eigene Tiefe nicht - il ne connaîtra surtout pas la hauteur divine.

L'angoisse, sans disparaître, se met à parler espérance ; le doute, sans perdre l'acuité de son problème, se mue en apaisant mystère, - c'est ainsi que je verrais la grâce. La grâce, c'est la caresse des fins et des commencements, des resignations et des révoltes. Caresse, le contraire de possession ou de maîtrise. Caresse, dans laquelle Socrate ne voyait qu'un compagnon du sensible et de l'intelligible, tandis que les hédonistes (*Philèbe*), plus sensibles peut-être que lui, tout en étant moins intelligibles, en faisaient un principe.

Ce qui, en moi, a besoin d'être armé est la face la plus basse ; la face noble ne demande que d'être désarmée, pour ne pas être tenté par un ressentiment particulier et pour me vouer à l'acquiescement universel. Aimer l'arc et la corde, mépriser les flèches.

Le regard, c'est ce qui met en contact harmonieux mon âme tâtonnante et le monde, deux fantômes, s'ignorant à une distance vertigineuse. L'œil erre, la chose fuit, mais quand l'accommodation réussit, naît le regard. Comme chez les pacifiques Kant (la philosophie serait un *champ de bataille - der Kampfplatz*) et Hegel (qui serait *l'issue du combat et le combat lui-même - das Kampfende und der Kampf selbst*), les combattants étant leur esprit et l'éénigme du monde. Quand on est intelligent, on aboutit à une paix universelle, à un acquiescement au monde, qui s'avère être équivalent à ton âme. On exprime le mieux son âme, en se tournant vers les étoiles ou en se mesurant à l'univers entier.

Un test infaillible de la platitude de ton idée – trouver tout de suite un acquiescement lucide d'autrui. On n'arrive jamais à se mettre d'accord sur une idée intéressante. Les hommes ne sont d'accord que sur les vérités éternelles, c'est à dire sur des balivernes. Mais il faut se méfier du désaccord de façade sur la vérité d'aujourd'hui.

Au vaste ennui d'énoncer et à la profonde bêtise de dénoncer j'oppose la haute paix de renoncer.

Si je suis intempestif, ce n'est pas parce que je vienne à contretemps ou que j'aille à contre-courant, mais parce que je me dégage du présent commun, pour parler au nom d'un passé personnel, dans lequel devraient se retrouver tous ceux, qui s'extirpent des étables, casernes ou bibliothèques, bourdonnant de révoltes et indignations, et acceptent d'habiter leur caverne ou leurs ruines, porteuses des acquiescements intemporels.

Je dois reconnaître, que, aujourd'hui, la voix exaltée est plus commune que la voix stoïque ; je dois purifier mes ivresses, en les débarrassant de toute indignation, dénonciation, revendication ; mais je dois affirmer mes sobriétés à une hauteur, que ne guette aucune platitude. Rien de plus plat, aujourd'hui, que les révoltes qui fusent ; rien n'est plus près de l'étoile que l'acquiescement au ciel, au fond des ruines.

La hauteur joue le rôle décisif dans l'acquiescement, que j'adresse au monde, acquiescement hautain. Toutes les déchirures et

conciliations sont égalisées et surpassées par une judicieuse mise en hauteur.

Je connus de l'intérieur la hideur soviétique. Paria, vagabond, seul comme un chien parmi des troupeaux d'esclaves. Je suis en Europe : la compétition, rien d'excessif, ni pitié ni honte, ni larme chaude ni cœur d'ami. Là-bas, une malédiction jetée par le goujat ; ici, une déréliction infligée par le robot. *Que le Tsar de toutes les Russies voie la platitude misérable de ma vie avec des yeux pleins de pitié - Shakespeare - That the Emperor of Russia did but see the flatness of my misery with eyes of pity* - même sans être étouffé par la platitude, j'accueille humblement une pitié, surtout en compagnie d'une ironie. *Les plus hautes formes de la compréhension sont le rire et la pitié humaine - R.Feynman - The highest forms of understanding are laughter and human compassion.*

La Russie m'est étrangère par ses mensonges nés dans un mièvre dolorisme. L'Occident m'est étranger par ses vérités accessibles aux machines. L'Occident m'est cher par ses mensonges rebelles. La Russie m'est chère par son humilité devant une vérité toute nue et pudique en même temps.

Impossible d'associer à la noblesse un rite. Si je devais l'identifier à un sentiment, j'élirais la honte, à une attitude spirituelle - l'ironie, à un mouvement social - la solidarité, à un contenu artistique - le rêve. Mais le succès de cette union sonnerait le glas de mes visées dynastiques. On ne se perpétue que par la défaite, défaite dans le seul combat noble, dans la résignation.

Moi, comme tout le monde, je suis tenté par mon démon, mais je dois le transfigurer en ange, comme le démon socratique devenant l'ange **platonicien**. La résignation dans le profond, la lutte dans le haut – des racines et des ailes.

Mon acquiescement enthousiaste s'adresse à la sublime œuvre divine et nullement - aux institutions humaines. Mais ce Oui extatique condamne à la solitude, tandis que toutes les révoltes sociales rameutent aujourd'hui des tas d'aigris, d'incompris, de laissés pour compte. *Toute révolte ne précipite-t-elle pas l'homme dans un isolement sans issue ?* - **Marx** - *Brechen nicht alle Aufstände in der heillosen Isolierung des Menschen aus ?* - où il faut remplacer toute par une bonne.

De haute lutte, ils atteignent à la basse sérénité ; je m'agrippe à mon haut vertige, dû à mes basses résignations.

Le combat d'idées se règle au pugilat ; le combat de mots dégénère en affrontement des idées ; le combat des états d'âme s'enlise en querelles de mots. Désarme-toi ! - la bonne devise du capitulard que je devins. Leopardi ne se doutait pas à quel point il avait raison : *Un peuple de philosophes serait le plus couard du monde* - *Un popolo di filosofi sarebbe il piú codardo del mondo*.

Le plus clair de mon temps se passe dans la demeure, bâtie et animée par les autres ; les heures obscures et rares, c'est à dire les meilleures, je les vis dans mes ruines, dont les portes et fenêtres sont

condamnées par mes contraintes, et mes moyens m'y ouvrent le ciel, où scintille mon but, mon étoile. Tant de nigauds, n'acceptant pas le monde et refusant d'y bâtir leur maison, continuent d'habiter leurs cellules communautaires. Ce n'est pas par rejet du monde que je me réfugie dans ma résidence secondaire ; dans les deux lieux règne mon acquiescement : au monde de l'esprit divin et à celui de mon âme. Et qu'il est beau, ce rêve du monde, parmi ses propres *ruines*, éprouvées par l'âge, mais toujours majestueuses - Homère.

Toute lutte devint trop sensée et, par-là, dégradante. Comment me résigner à n'en être qu'un instrument, moi, qui cherche à en être le fabricant ? Même une résignation trop militante menace l'*homo instrumentalis*.

Trois sortes d'harmonie que je dois viser : l'harmonie du monde (sa vénération), l'harmonie de mon rapport avec le monde (l'acquiescement ou le refus), mon harmonie intérieure (ma noblesse). De cette méta-harmonie naîtra la musique de mon verbe.

Sentimentalement, la philosophie révolutionnaire du *devenir* m'est plus proche que le conservatisme de la vision de l'être. Mais le devenir de la première est si frustrant et morne, que je me rabats sur le joyeux et inépuisable être du second. Toutefois, dans les deux cas, il y a une saine part de résignation, dont manque le *faire*. Je suis capitulard, avec **Socrate** : *Croire le Logos présent ; céder au Logos qui arrive* - que le devenir soit porté par son commencement, que le bateau de Thésée garde son être, que la chose soit portée par le mot, le fond - par la forme.

Ce terrible choix : la pose, faute de spontanéité, d'un séditieux ou la sincérité, faute d'imagination, d'un humble. Là où le goujat pâlit de peur ou le réfractaire rougit de honte, j'ai, au bout de mon visage, un entrelacs inextricable, qui n'est arc-en-ciel que sous un angle impossible.

Dans mes ruines, j'affermis mon acquiescement à la merveille de la vie ; comme eux, dans leurs bureaux, étayant leurs révoltes contre la discordance du monde. Je vois un paradis en ce monde, mais les hommes n'y sont plus ; pour y être, il faut être né en hauteur ; la bassesse se fondit avec la profondeur, où se vautrent les hommes.

Je prône *la contrainte, l'acquiescement, le rêve* ; je lève la tête, je vois l'intellectuel lambda – il est *libre, rebelle, au contact avec la réalité* – je comprends que j'y suis un intrus, un ennemi ou un fantôme.

Deux rebelles, ayant fini sur une croix, Spartacus et **Jésus**, sont à l'origine de deux mythes opposés : celui de l'éternel *Retour* de l'homme libre et de la *Résurrection* de l'esclave. Que Zarathoustra et Manès du dire-oui, de l'acquiescement et de l'immobilité me sont plus proches !

Là où mon regard est absent, toutes mes négations sont fades ; et c'est la première de mes contraintes – ne m'impliquer que dans le divin, dans l'intensité de mon acquiescement. *Que ma seule négation soit de regarder ailleurs !* - **Nietzsche** - *Wegsehen sei meine einzige Verneinung !* La négation n'a de sens qu'en tant que position, tandis

que la résignation ne vaut qu'en tant que pose. La résignation a donc plus de ressources en expressivité, comme la négation - de sources d'ennui. Mais, en restant dans l'immédiat, *l'acquiescement éclaire le visage, le refus lui donne la beauté* - R.Char.

L'un des slogans les plus populaires, chez les rebelles du 68, fut : *Qu'on en finisse avec les citations !*. Une raison de plus pour me réfugier dans l'acquiescement métaphorique, aujourd'hui marginal.

Me lamenter de mes débâcles, face aux hommes, c'est du ressentiment mesquin ; les infirmités de la vie, dignes de figurer dans mes *lamenti*, doivent provenir de mes échecs inexorable, face à l'ange, celui de la chute ou celui de la mort. Pour s'attacher au grandiose, il faut aimer la vie ; les suicidaires sont parmi les plus mesquins : *Entraînés par la volupté du suicide, je cède à la fascination des bagatelles* - H.-F.Amiel.

Mes états d'âme : en Scythie, l'apathie devant la fétide résignation d'esclaves ; en France, l'indifférence devant l'insipide révolte de maîtres. Je cultive la résignation du haut maître sachant, que toute révolte nourrit en lui - un esclave profond.

Les mots, dont je me sers ici, n'effleurèrent pas, hélas, mon enfance. Mais mes idées, non plus, ne lui doivent rien. Pourtant, ses appels retentissent sans arrêt à mes oreilles. Ma fidélité à mon enfance se traduit par ma révérence au seul ton, qui serait en unisson avec ces appels, - celui des contes de fées nostalgiques. Sinon, je m'intéresserais aux luttes, aux vérités, aux libertés, à tous ces sujets

ampoulés et utiles et qui ne m'inspirent, Dieu soit loué, que de l'ennui ou de l'indifférence. La solitude forge des poètes ; ceux, qui la choisissent, deviennent révolutionnaires, ceux qui la subissent – moines.

Me révolter contre mes contemporains et me révolter contre Nabuchodonosor, c'est la même chose. Plaindre Troie comme je plains Hiroshima. Quand je comprends cela, mon regard gagne en encablures et ma solitude en millénaires.

Ironiser sur les couacs d'un rebelle est trop facile, essaye un peu d'ironiser sur la logique triomphante de la cité ! Ses orbites se rient de mes comètes, où je tente de faire régner l'apesanteur. Elle dénonce, sémillante, les trajectoires bancales, intenables, de mes astres et de mes constellations, qui prétendaient se passer de la masse gravitationnelle et se désagrègent.

Je préfère l'humanité ennuyeuse à l'humanité belliqueuse. Qu'ils se réunissent, poussés par l'ennui, dans les stades, manifestations de rue ou théâtres, au lieu d'accumuler le fiel dans une solitude, boudeuse et réelle, dont ne sont dignes que les élus des rêves.

Tout le monde est debout, et je suis par terre. Ma volonté est dans la chute ou dans le vol, d'autres moyens de locomotion conduisant tout droit vers la platitude. *Il suffit de vouloir, pour tomber, mais te relever - tu le dois - Joyce - Phall if you but will, rise you must.* Ils fêtent leur libre rébellion d'esclave, je pleure ma résignation d'homme libre. Leur pouvoir est encrassant, mon devoir – écrasant.

Le pessimiste est l'homme sans la verticalité, ce qui réduit ses horizons et rend tout l'au-delà menaçant, incertain. L'optimiste est l'homme, familier de la verticalité et se détachant de l'horizontalité ; il n'est que spectateur des naufrages d'en-bas ; maître de la profondeur des yeux, il pratique la hauteur du regard.

Sartre : *Le monde est l'iniquité : si tu l'acceptes, tu es complice, si tu le changes, tu es bourreau.* Je ne vois que des bourreaux, qui l'acceptent, et des complices, qui cherchent à le changer. Le rebelle n'a plus ni complices ni hache.

De tous temps, le rebelle avait plus de noblesse et d'intelligence que le conservateur ; quand je vois le minable mutin d'aujourd'hui s'enflammer pour l'alter-mondialisme ou la baisse de taxes, j'accorde aux puissants la palme de vertu et même de justice.

Les barricades ne séparent que les quartiers, les états, les âges, les cerveaux. Quand je voudrai communiquer avec la Cité de Dieu et intercepter le regard intemporel, j'apprécierai les barricades devenues ruines, où je serai toujours dedans et dehors, l'assiégé et l'assiégeant, l'assoiffé et l'enivré.

Autour de moi, dans chaque tête, un homme révolté. Je les mets côte à côte - ils forment un troupeau compact et homogène. On n'atteint à la solitude détonante que par une résignation presque servile.

La Lutte

Les choses sont le but, l'adversaire ou la contrainte. La dernière attitude est seule noble ; la première - le lot de la majorité ; la deuxième fut prônée même par Pyrrhon : *C'est par des actes qu'il faut, jusqu'au bout, lutter contre les choses, ou, à défaut des actes, par la parole.*

Ce qui est grand dans le combat de [Nietzsche](#), c'est qu'on ne voit jamais ni ses ennemis ni ses alliés ni l'origine du conflit ni les trophées escomptés ni la direction de ses flèches. On sent une corde bandée, on oublie les carquois. L'intensité.

L'action ne devrait nuire en rien à nos meilleures idées ou à nos meilleures rêves, qui sont nos seuls pourvoyeurs de meilleures consolations. Quant aux idées ou rêves terrestres, on peut dire, que *L'action est l'ennemie de la pensée et l'amie des flatteuses illusions* – J.Conrad - *Action is consolatory. It is the enemy of thought and the friend of illusions.* Avec l'ennemi - deux attitudes possibles : le corps-à-corps ou la reddition tempérée par l'indifférence. Ta pensée en sortira avec les bleus des illusions malmenées ou avec le rouge des illusions honteuses.

Tant de pierres d'achoppement, accumulées devant toute action ; le travail de Sisyphe résume l'inaction, qui en résulte : trier les pierres

- d'achoppement ou de touche, angulaires ou premières - et en décorer mes ruines.

L'espoir - la flèche, qui ne quitte pas l'arc bandé ; le désespoir - la découverte qu'aucune cible touchée n'ennoblissait l'effort des cordes. *Rien de plus apaisant qu'un canon chargé* – H.Heine - *Es gibt nichts stilleres als eine geladene Kanone*. Devant mon adversaire surarmé, l'action triomphante, l'arc est mon arme de dissuasion, censé ne jamais servir.

La sainte inquiétude : l'incompréhension de ce que je suis, de mes cordes et de mes flèches. L'inquiétude banale : née du souci de ce qui est à moi, de mes cibles. Les bons titres d'être ou de propriété sont délivrés par un sacrifice désarmant ou par une fidélité désarmée.

Trouver sans chercher, posséder sans toucher, dominer sans combattre - à l'opposé de la banalité : combattre pour dominer, toucher pour posséder, chercher pour trouver. La caresse et le don, opposée à l'action et à la persévérence.

On est obligé de marquer son territoire : au rayon d'action de volatile il faut ajouter la zone d'attaque de reptile. Faire comprendre, qu'une approche trop critique attirerait une morsure subite ou un étouffement moqueur.

Le mot est un entrebâillement minuscule dans les murailles des actes non-tentés, dont je m'entoure. La lumière n'y pénètre guère ; j'y

colle les yeux, je vois, par-delà crâneaux et meurtrières, - tout l'Univers en armes, à la recherche d'un panache rassembleur. Le meilleur chantier, pour éléver des châteaux forts des mots, ce sont des ruines des actes, dont les sous-sols regorgent de mémoire verbale. *La langue garde les trophées de son passé et les armes de ses futures conquêtes* – S.Coleridge - *Language contains the trophies of its past and the weapons of its future conquests.*

Le renoncement honorable à la lutte n'est pas dicté par la peur de perdre, ni même par sa certitude, mais par l'impossibilité de rencontrer un ange ou un démon et par la profusion de moutons et de robots, sur toutes les arènes. Avant de tirer l'épée, pense à la fin d'Ajax : une méprise avec le troupeau surévalué, la honte, la folie, le suicide. Mais ce n'est peut-être qu'à cause du fait qu'il fut le seul héros de l'Iliade à ne pas avoir été assisté par les dieux vengeurs : *Si Dieu veut te perdre, il te rendra d'abord fou* - proverbe latin - *Quem deus vult perdere, dementat prius* - cherche donc la bienveillance des dieux ou la complicité des anges.

On ne peut s'attacher pour de bon à l'immobilité, que si l'on a compris, que remonter le courant est aussi sans issue glorieuse que de s'en laisser entraîner.

Les plus belles paroles ou notes sur l'héroïsme et le combat furent composées par des capitulards : *Résignation ! Quel misérable refuge, et pourtant il est le seul qui me reste* - Beethoven - *Resignation ! Welches elende Zufluchtsmittel, und mir bleibt es doch das einzige*

übrige. Hélas, tous les autres refuges se transforment fatallement en caserne, étable ou salle-machines.

Il vaut mieux ne pas savoir sa place plutôt qu'être contraint à ne pas la céder. **Socrate** ne s'appelait-il pas atopique !

Les vainqueurs de tous les camps sont des crapules, c'est ce qu'on doit se dire, si l'on choisit le camp des nobles. Il serait tentant d'épouser la cause des vaincus, de tous les camps, - si seulement on réussissait à éteindre leurs rêves de revanche.

Avoir ordonné sa vie au calcul, au rite, à l'idée n'est jamais un succès ni une défaite. C'est une réduction du champ des batailles possibles. Par goût électif ou lâcheté grégaire.

Le métier de représentant en soleils ayant fait faillite, de plus en plus on s'étripe pour les places sous le soleil. Mais *la place sous le soleil : celui-ci se couche aussitôt que celle-là est gagnée* - K.Kraus - *der Platz an der Sonne - sie untergeht, sobald er errungen ist.*

L'action et le verbe : adversaires, ils embellissent la liberté et le silence ; alliés, ils abrutissent les hommes, serviles et sourds.

Les grands hommes d'action n'existèrent jamais ; la grandeur n'est que dans les circonstances. Ceux qui s'y prêtèrent ne s'appuyaient guère sur les idées, mais sur le courant aléatoire et favorable à leur profil. Se plaindre de l'absence de grands hommes : *Ces hommes*

d'autrefois furent très grands, avec leurs yeux, fixés sur une Idée, sur un universel abstrait et éternel - J.Benda – est idiot. Félicitons-nous que les yeux de tous les candidats à cette méchante grandeur soient fixés aujourd'hui sur l'Idée d'un universel mercantile et non pas belliqueux. Et laissons l'homme de rêve vivre de son regard, particulier, viscéral et charnel.

Jadis, pour agir, l'esprit avait besoin de force et de volonté banales, et pour rêver, l'âme s'abandonnait à la noble faiblesse. *La volonté, cette ennemie intérieure de l'âme* - St-Augustin - *Voluntas, velut hostis interior.* Aujourd'hui, les âmes sont mortes, et les esprits ne se vouent qu'à l'exécution d'algorithmes.

Les difficultés extérieures, que tu surmontes, te permettent de ne pas t'écrouler et de te maintenir - dans la platitude ; les contraintes intérieures, qui excluent de tes horizons ce qui est indigne de ton regard, te donnent une chance de garder la hauteur.

Les épopees homériques de déroulent autour de l'agon (compétition) et de la victoire, si chers au jeune Nietzsche, faux guerrier ; mais plus on s'approche de la solitude, plus on s'éloigne de l'olympique compétition publique, qui finit par prendre l'allure d'un combat hésiodique, où tu ne combats qu'un ange, un démon ou un sous-homme, tous imaginaires, - tu es près du Nietzsche mûr.

Aristote : *La pensée est analytique ; la vie et l'action sont synthétiques.* L'analytique devint le seul contenu de tout ce qui, jadis,

ne fut qu'organique. Cette néfaste orientation rendit la vie et l'action, en Occident, presque exclusivement analytiques, et la pensée indolore s'écarta de la vie palpitante, déchirante ou mutilante, pour se fondre avec l'action militante, mécanique. Et la synthèse robotique ne sauvera pas une vie, séparée du rêve : le pathétique est au-dessus et de l'analytique et du synthétique.

Kafka : *Ich entdecke in mir nichts als Kleinlichkeit, Entschlußunfähigkeit, Neid und Haß gegen die Kämpfenden, denen ich mit Leidenschaft alles Böse wünsche - Il n'y a en moi que mesquinerie, indécision, envie et haine contre les combattants, auxquels, ardemment, je souhaite tout le mal.* Belle panoplie, face à la mesure, la mise en route algorithmique et la tolérance des insipides. L'ardeur ne trouve plus de place que dans l'abstention, synonyme d'isolement, face aux décidés : *L'indécision est une solitude ; vous n'avez même pas votre volonté avec vous* - Hugo – la volonté, chassée des muscles et immigrée dans l'âme, s'appellera prière ou regard, lien entre terre et ciel immobiles.

G.Thibon : *L'étoile se donne aux regards, non aux ailes.* Les ailes pliées ne cachent pas les astres. L'étoile conquise de haute lutte devient un trou noir de ta conscience.

Mandelstam : *Не надо сюжета, жизни и её обыденностей ; вверх - переживания и претворения - Les choses sont superflues, évite la vie et sa banalité ; vise la hauteur, ses transes et ses transfigurations.* Les autres, ceux qui préfèrent la marche à la danse, s'endorment, au pied de cette

hauteur ; tu es sûr de n'y croiser que des maîtres compréhensifs ou des anges combatifs.

Quand la première idée de protéger son bonheur survient, ce n'est plus le bonheur qu'on défendra. *L'amour est beau, tant qu'il n'a ni mains ni pieds* - proverbe allemand - *Die Liebe ist süß, bis ihr wachsen Händ' und Fuß'*.

Tout ce qui est somptueux - la vie, l'art, la langue, la femme - peut être vécu comme mystère, comme problème ou comme solution. Il nous faut trois âmes, chacune ne relevant que ses propres défis et non ceux des autres. Le mystère devrait être sans défense, ni résistance.

Une passion est pure, quand elle ne doit rien ni à l'adversité ni à la contradiction.

Dans l'amour, les regards féminin et masculin sont si incomparables, que parler d'égalité n'a pas de sens. L'éclat ombrageux du panache, à la hauteur de la beauté lumineuse du plumage, serait peut-être une équation acceptable.

Depuis [Jésus](#), on sait que Dieu est Amour (Éros), mais [Marx](#) lui oppose Polémox, [Nietzsche](#) – Dionysos, Freud – Thanatos. Le soupçon tue l'amour.

Le goût du secret, un langage codé, l'adversaire presque toujours imaginaire, la vie d'un camp retranché, des sièges, des dangers

nocturnes, le sens aigüe de hiérarchie - *L'amoureux est un guerrier* - Ovide - *Militat omnis amans*.

La raison n'est qu'un témoin de l'amour, c'est l'âme qui en est la nourrice. Avec le dépérissement des âmes, la raison se substitua à elles. Jadis malveillante : *La raison contre l'amour ne peut chose qui vaille* - Ronsard – elle en est, désormais, imposteuse.

L'érotisme est le seul domaine, où l'âme est plus près de la matière que de l'esprit. Et le bel humour de Wilde : *Pour le philosophe, les femmes représentent le triomphe de la matière sur l'esprit, et les hommes – celui de l'esprit sur la morale* - *Women represent the triumph of matter over mind, men represent the triumph of mind over morals* - pourrait passer pour le triomphe de l'âme.

Les bras tombés, l'inquiétude insurmontable, l'angoisse devant l'infini, c'est dans cet état qu'on vit l'amour en tant que mystère. Vu en tant que problème, tu affronteras l'amour en combattant et le mutileras. Pressenti en tant que solution, tu profaneras l'amour, en le pesant en unités finies.

Tous les rapports humains tendent à devenir des jeux à somme nulle : dès que tu montres ta vulnérabilité, l'autre déploie ses armes. L'amour, l'un des derniers sentiments à survivre à la déferlante calculante, serait le dernier, où tu puisses encore exhiber ta faiblesse, sans provoquer chez l'autre l'afflux de la force, pour gagner quelques points.

Ta liberté se prouve par son opposition à la nécessité logique ; la nécessité s'ensuit d'une vérité démontrable ; l'amour est dépassement de ce qui est démontrable ; l'amour est ta liberté qui défie ta vérité. Donc, méfie-toi de St-Jean : *N'aimons pas de langue, mais en actes et en vérité.*

Horace : *In amore haec sunt mala, bellum, pax rursum* - Il y a deux maux en amour : la guerre et la paix. Quand ce n'est pas la trêve qu'on négocie, trêve, qui est à l'origine des deux.

La sainte sueur devrait transsuder dans l'écrit, celle d'une défaite annoncée, d'un front baissé, non celle d'une lutte avec un mot racorni, furtif et railleur.

L'image, en littérature, naît des multiples va-et-vient et cascades, zigzags et saccades, revenez-y et torsades, entre le ressac des mots et le calme de la pensée, d'un dialogue, où des réparties adverses rehaussent le débat, mais le mot final appartient - au mot.

Tout livre, comme tout homme, peut être transformé en ton allié, il suffit d'imaginer une lutte, lutte des esprits ou des calculs, et de s'accorder avec son ton, grave ou ironique.

Tout livre est un voyage vers une île ; les plus bêtes exhibent les coordonnées, les itinéraires ou les tarifs, d'autres vantent l'esquif insubmersible, qui les y propulse, d'autres encore narrent des conflits

avec les autochtones ; tandis que sa meilleure image devrait refléter le message, que j'eusse confié à la bouteille, avant mon naufrage, réel ou imaginaire.

L'idée s'arrête, quand l'épithète faiblit. Aller jusqu'au bout d'une idée désincarnée, c'est accepter un corps à corps avec l'ennui.

Quel mot est une réussite artistique ? - celui qui fait de l'image et de l'idée - deux alliés, victorieux du hasard et de la routine. Le mot raté est celui qui les fait se chamailler. *Une grande œuvre d'art, c'est une pénible victoire d'un bel esprit sur une brillante imagination* – B.Shaw - *Great work of art - it is a painful victory of a genius mind over a brilliant imagination* - la victoire du camp adverse aurait été encore plus pitoyable.

On se désintéresse de plus en plus de la provenance des ordres, de la hauteur, à laquelle se déroulera le combat, du choix des armes, - et l'on proclame fièrement, que l'art est tout d'exécution...

La naissance d'un écrit ressemble à la naissance de notre Univers : de sombres conflits entre la matière et la lumière, le quoi et le comment s'annihilant ou se substituant, pour aboutir à une vie : étincelle au milieu des ténèbres ou ténèbres tournées vers la lumière.

Choisir pour adversaire, en fronçant les sourcils, Salomon – telle est l'attitude des minables rebelles ; se résigner au rôle de Jacob et affronter l'ange – telle est la pose de poète, qui ne s'effarouche pas à la

vue des sabots ou des ailes et accepte d'être plutôt boiteux d'extrémités qu'aveugle de cœur. *On finit toujours par ressembler à ce que l'on combat* - [R.Debray](#).

Parmi la gent de plume, le nul est motivé par le besoin résolu d'écrire, le médiocre - par le besoin problématique de lutter, le meilleur - par le besoin mystérieux de caresser. Graphomanie, mégalomanie, érotomanie.

La tragédie doit transiter par la mélancolie, par cette soif, née du conflit entre le vouloir lyrique, le devoir empirique et le valoir aristocratique. C'est pourquoi les comédies tragiques, vécues par les personnages de [Tchékhov](#), sont au-dessus des tragédies comiques, que jouent les repus du pouvoir (Job, Andromaque ou Hamlet) et les repus du savoir (Faust ou Manfred).

Le naïf écrit en vue de *solvuntur objecta* (disparaissent les objections) ; le présomptueux - en vue de *surgunt objectoris* (apparaissent des objecteurs) ; l'ironique - en vue d'étaler, en objecteur confus, ses propres objections.

Le conflit est un fond essentiel de toutes les littératures européennes, mais la forme peut en changer, quand on est réduit à la solitude : l'Allemand plonge cette forme dans la profondeur des concepts sous-jacents ; le Russe – dans la hauteur des hontes et des impostures ; le Français – dans la véhémence ou la minauderie des plats réquisitoires.

Une œuvre d'art a deux sources – l'homme et l'auteur, le moi connu et le moi inconnu ; le second inspire des élans et des ombres ; le premier tente de les représenter. Et puisque l'auteur, aujourd'hui, disparut, il n'y a plus de conflit possible entre l'auteur et l'homme ; tout doit être attribué à l'homme, aussi bien ses copies du réel que ses tentatives de délires. Ni Baudelaire ni Flaubert ni F.Céline ne peuvent plus se justifier, en redirigeant les juges vers l'ange d'auteur, pour sauver la bête d'homme.

Ce sont les caprices des dieux, imprévisibles, vengeurs et songeurs, plus que les péripéties touristiques ou martiales des Terriens, qui font le mérite d'Homère ; mais dans l'Orestie d'Eschyle, prolongeant Homère, le venger efface le songer.

Les dieux sont plus souvent querelleurs ou rivaux plutôt qu'alliés ou frères. D'autant plus précieuse est l'alliance entre Apollon et Éros, dans l'amour (la beauté féminine et le désir masculin) et dans l'art (la beauté comme but et l'excitation comme prélude de la création). *L'art est un appétit de l'âme en quête de volupté* - A.Suarès - Zeus et Athéna, la volonté et l'intelligence, se fusionnent dans notre esprit qui entretient la soif de l'âme.

Malraux : *Toute création est la lutte d'une forme en puissance contre une forme imitée.* N'engage cette lutte que si tu es sûr d'être en face de l'ange. Puisque tu es sûr d'en sortir boiteux, choisis bien le moment de capitulation honorable.

A.Gide : *L'art naît de contrainte, vit de lutte et meurt de liberté* - volé chez Léonard. Cet arbre s'unifie avec le mien : l'art naît de liberté, vit de contraintes et meurt de lutte. Dans l'arbre unifié, la mort s'identifie avec contrainte, la naissance - avec lutte, la vie - avec liberté.

Signe d'artiste : fuir la paix, chercher le cygne à protéger ou l'hydre à abattre. Sans combat, je suis machine ou macchabée déambulant. La vie est un miroir de nos solitudes ou un mouroir de nos attachements.

Le mal - tout ce qui m'oblige à lutter (même le doux Jésus m'y invite : *que celui qui n'a point d'épée vende son vêtement et achète une épée*, par la voie d'Hermès, de surcroît ! Et que ce décembriste, ami de Pouchkine, y est plus chrétien : *Nos mains cherchèrent l'épée et se trouvèrent chargées de fers* - *К мечам рванулись наши руки, и - лишь оковы обрели.*

Que ton cœur soit plus près du plus faible ; que ton esprit ne défie que le plus fort ; que ton âme ne s'attarde en aucune compagnie et reste seule et désarmée.

Le Bien - tout ce qui me rend capable de fidélité ou de sacrifice. Et l'intersection n'est jamais vide. Le sacrifice se prouve par détachement du visible, la fidélité - par attachement à l'invisible. *La vie est un combat entre sacrifice et fidélité, entre reconnaissance du*

commun et préservation de l'individuel - H.Hesse - *Das Leben ist ein Kampf zwischen Opfer und Trotz, zwischen Anerkennung der Gemeinschaft und Rettung der Persönlichkeit.*

Le vrai appartient à la raison ; le beau réside dans l'âme. Mais nos rapports avec le Bien se forment à travers l'un ou l'autre : *le beau est un enjeu terrible ; pour le gagner, le diable défie Dieu, et l'âme humaine est ce champ de bataille* - Dostoïevsky - красота страшная вещь, здесь Бог с диаволом борется, а поле битвы - сердца людей.

La vision la plus bête - et la plus répandue ! - du problème du Mal : il y aurait deux antagonistes, Dieu et Satan, qui, dans notre cœur, se livreraient à une lutte (c'est une mélecture de Dostoïevsky) ; je me trompe ou je me laisse séduire par Satan, et voilà que j'œuvre pour lui. Dieu peut se passer de Satan et de luttes ; Il crée notre conscience et nous laisse libres.

Le face-à-face, le Bien contre le mal, n'existe pas ; n'existe que le Bien, qui introduit le mal, chaque fois que mes mains levées au ciel sans réponses tombent et s'occupent de la terre sans questions.

L'homme habite deux demeures, la bestiale et l'angélique ; et le Mal le plus sournois te guette non pas dans la première, celle de la violence, mais dans la seconde, celle de la droiture et de la bonne conscience. Le mal est toujours extérieur, là où s'exercent ton intelligence et ton muscle, mais le sens du mal naît d'un besoin de pureté intérieure.

Je peux être *dans le Bien que je sens m'interpeller*, au fond de moi-même, - mais je ne peux pas le vivre. La vie est faite d'actes et de rêves, le Malin se tapissant dans les premiers et l'ange m'accompagnant dans les seconds. Les activistes se mettent au service du Malin, lorsqu'ils imaginent que leur bonté puisse combattre le mal ; je devrais ne combattre que l'ange complice, qui me rappellera que tout recours à l'acte me rendra boiteux.

Les bons instruits se déchirent eux-mêmes et se désintéressent des autres ; les mauvais se mettent à déchirer les autres. *L'instruction améliore les bons et gâte les mauvais* - proverbe anglais - *Praise makes good men better and bad men worse.*

Ce qui est merveilleux sur la scène du monde, c'est que tout acte de *bonté* comporte, en même temps, des couleurs du *beau* et des grandeurs du *vrai*. *Impossible que cet univers fabuleux ne soit qu'une scène de lutte entre le Bien et le mal. Cette scène est trop large pour ce drame* - R.Feynman - *This marvellous universe can not merely be a stage of struggle for good and evil. The stage is too big for the drama.* L'ampleur du *Bien* s'y complète par la profondeur du *vrai* jeu et surtout par la hauteur du *beau* décor. La vraie merveille, c'est la même intensité du mystère qui y enveloppe et l'espace et le temps.

Rien de spirituel à découvrir dans le mal qui frappe de l'extérieur mes intérêts, mes goûts ou mon corps ; le seul mal intéressant est celui qui naît de mes conflits intérieurs : entre le Bien, logé dans mon cœur

et l'action qui taraude mon corps. Autant la lutte extérieure, pour prouver mon intelligence ou mon talent, est valorisante, autant la lutte intérieure entre le rêve immobile et le mouvement actif est angoissante et dégradante. *La provocation au combat est l'un des moyens de séduction les plus efficaces du Mal* - Kafka - *Eines des wirksamsten Verführungsmittel des Bösen ist die Aufforderung zum Kampf* - d'où l'intérêt des capitulations précoce. Mais tenir à la caresse imaginative, même au milieu des rudesses possessives.

Il n'existe pas de lutte entre le Bien et le mal ; c'est la lutte qui est le Mal.

Il n'y a pas de combat entre le Bien et le mal ; c'est le combat qui est le mal.

Tout ce qui est rendu possible grâce à la puissance monétaire, que ce soit la charité réglementée ou la vindicte contre des rapaces moins agiles, ne peut être que du vice. Les bonnes et pieuses intentions des riches se trouvent, pourtant, dans cette formule horatienne : *Des sous d'abord, des vertus - après - Virtus post nummus.*

Le Bien, en tant que le seul résident de notre cœur, est complètement désarmé ; il n'intervient dans des controverses des autres contrées qu'en tant que mercenaire, avec des armes du Mal, comme tous les autres, et il n'y défend nullement ses intérêts propres, puisqu'il n'en a pas. Sans y être le Bon, il y est bon pour quelque choses.

L'espèce humaine hérita de ces ancêtres deux traits sociaux principaux – le besoin de troupeau (pour calmer son inquiétude) et le besoin de reconnaissance (pour calmer son doute). Le seul don divin, qu'elle ne partage pas avec les autres animaux, est l'étincelle du Bien, prenant forme d'une flamme de honte ou d'un incendie d'action.

Ma liberté se manifeste, quand ma pitié l'emporte sur mon intérêt. Chez le cynique, l'intérêt l'emporte sur la pitié – liberté noble ou liberté basse. L'étrange confusion dans ces concepts, chez Berdiaev : *Le conflit central est celui entre la liberté et la pitié* - Конфликт свободы и жалости - основной.

L'intelligence, ou la raison, - dans les affrontements entre l'esprit et l'âme - peut servir d'arbitre pour tout thème sauf le Bien ou l'espérance, ces états d'âme injustifiables. Toute *docta spes* est impensable.

Tant de monuments aux bourreaux, tant d'armes étincelantes, tant d'abjects auteurs d'ouvrages sublimes, tant de beaux animaux aux appétits féroces. Mais représenter la Beauté comme combat entre Dieu et le Diable (Dostoïevsky) est idiot, puisque la Beauté (comme la Vérité) est au-delà du Bien et le Mal.

Le vrai Bien m'est donné avant même que je lève mon bras ; viser le mieux, cet ennemi du bon, c'est déjà engager un combat : *Tu gâches le bon, en luttant pour le mieux* - Shakespeare - Striving to better, we

mar what's well. Même les anges sont contraints parfois à la lutte. Pour chuter. Déchus, ils font la bête et se servent de leurs ailes, pour marcher, au lieu de danser.

Tu participes à une œuvre du Mal chaque fois que l'esprit découvre une discordance entre ton action et l'attente de ton cœur désintéressé ; autrement dit – toujours, en tout lieu, d'une manière permanente et irrécusable. Le seul moyen de pacifier, légèrement, ce conflit irréconciliable, c'est de ne pas cesser de porter ta honte à l'issue de toute intervention de tes bras, et même de ta pensée pratique.

La certitude, injuste, de combattre le Mal calme ta mauvaise – à juste titre – conscience. *Si tu te mets à prendre plaisir à détruire le mal, tu ressembleras terriblement à ce que tu combats* - Hemingway - *When you start taking pleasure in destroying the evil, you are awfully close to the thing you're fighting.*

Les seules lois éternelles sont dans la mathématique. Toutes les autres sont provisoires. Le seul domaine, qui défie toute loi, c'est l'action, sensée refléter le Bien. Il existent des lois, hors toute morale, qui résument l'intérêt pragmatique de l'homme (*struggle for life* darwinien) ; elles sont comparables aux lois de la création des fondements du Vrai et de sa démonstration, aux lois, propres aux genres ou écoles du Beau. La liberté morale du Bien est due, intégralement, au hasard apophatique, celui qui ennoblit l'homme, s'écartant de ses intérêts évidents. Curieusement, les absurdistes

détestent le hasard : *Si le hasard est roi, voici l'affreuse liberté de l'aveugle* - **Camus**. Il faut se rappeler aussi, que le rêve, commençant souvent par les yeux fermés, doit son intensité au hasard et non pas aux lois.

On connaît le Beau et le Vrai, puisque le sensible et l'intelligible, l'intellect et l'action, s'y fusionnent. Mais le Bien reste inconnu, étant irréductible à l'action et limité au seul sensible. Et quel sens peut-on donner à la non-résistance au Mal, si l'on est incapable d'intellectualiser celui-ci ? Mais l'existence du sens du Bien est peut-être la plus grande énigme du Créateur.

Tolstoï : *Добро заражается злом в борьбе* - *L'acceptation du combat avec le mal en contamine le Bien*. **Nietzsche** l'avait déjà dit : *Qui combat le monstre devrait faire attention de ne pas en devenir un* - *Wer mit Ungeheuern kämpft, mag zusehn, daß er nicht dabei zum Ungeheuer wird*. Avec tous les contrepoisons qu'on inventa le risque s'amenuisa considérablement. Le mal changea de bannières et il les plante plus volontiers devant des vitrines que sur des lances. Le contenu des combats, comme leur forme, se réduit, de plus en plus, aux alignements de chiffres. Les redditions résultent des additions, les charges se rapportent au fisc, les retraites sont de plus en plus anticipées.

H.Arendt : *Pity may be the perversion of compassion. Because the pitier has often shown a greater capacity for cruelty than the confessedly cruel* - *La pitié, prise comme ressort de la vertu, s'est avérée comme*

possédant un potentiel de cruauté supérieur à celui de la cruauté elle-même. Depuis que la vertu est du ressort de l'indifférence, on n'aperçoit plus de traces apparentes de la cruauté. Seulement, il ne reste pas de ressort non plus dans la vie.

La cité étouffe la haine et souffle sur tout brasier de l'amour. La chaleur de cette réaction se canalise comme la fusion atomique, pour mettre à profit ces explosions des noyaux et développer l'énergie des épidermes. L'amour malgré n'existe plus ; ses alliés démocratiques encanaillèrent sa rébellion aristocratique.

Autrefois on luttait avec joie contre une vie infecte. Que faire, quand la vie est sans joie et la lutte – infecte ?

Conversion fut affaire d'âme ou d'épée. Désormais, être convertible est anodin aussi bien en matière religieuse que monétaire, le mouton et le veau assurent le pouvoir du rachat ou d'achat.

L'élitisme politique : non à la lutte des masses, des classes, des races, où l'on remporte des victoires claniques ; oui à la lutte des as, où l'on porte le poids des défaites communes.

L'ennui d'un effort de survie ou de reconnaissance est la première embûche sur la voie de la liberté. *Eux et nous*, le premier réflexe d'un esclave social ; *quelqu'un m'aidera* et solidarité des solitaires, qui souffrent, en est le deuxième ; répugnance devant tout ce qui est *fastidieux* - le troisième. L'homme devient libre, quand il se dit *je suis*

seul, se désintéresse de la souffrance d'autrui et accepte n'importe quoi pour survivre et rester dans le troupeau.

La forme que prend le débat des idées : en Russie - le sermon sur la Montagne ; en Allemagne - l'ascension d'un cénobite ; chez les Anglo-Saxons - le pragmatisme démocratique ; en France - la guerre civile.

Tout est perdu, quand, au pays du rêve apollinien annexé par l'empire d'Hermès, tout acte de résistance n'est ressenti par moi-même que comme astuce de collabo.

L'intellectuel de tous les temps, homme de noblesse et de hauteur, combattait une vérité dégradante et laissait le soin de s'attaquer aux mensonges - aux hommes d'action. Un respect mécanique de toute vérité et un culte de l'action expliquent, aujourd'hui, l'extinction de la race d'intellectuels.

Les combattants de la liberté n'eurent jamais pour adversaire des monstres tyranniques et haineux, mais bien d'insipides tenants de la routine et d'une inertie du statu quo. Mais ils furent plus jeunes, plus romantiques, plus pathétiques. La dévalorisation de la jeunesse, du rêve et du pathos sont à l'origine de cet immonde consensus, qui a aplati la querelle de la liberté aujourd'hui.

L'égalité démocratique est du même ordre d'aberrance que la tordue égalité entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint. La Loi vétéro-

testamentaire sert de base à votre liberté, et votre fraternité se réduit à la sacro-sainte Djihad de tous contre tous.

La question de société, qui est occultée par tous, tout en étant à l'origine de toutes les chamailleries, est : quelle doit être la récompense de la force (musculaire, intellectuelle, monétaire) ? La réponse, presque unique et presque unanime, est - l'argent. On te range d'après ce que tu manges. Nos footballeurs, nos penseurs, nos banquiers exercent de plus en plus le même métier - ce sont des faiseurs d'argent. Sans cette récompense, les déserts de la pensée, aménagés aujourd'hui en sinécures, retrouveraient le bénit inconfort des cavernes.

Un caporal aryosophe (Hitler) en héros d'un humanisme belliqueux, un séminariste caucasien (Staline) en héraut d'un humanisme évangélique - les professionnels, les haut gradés, les généraux ou les papes, firent meilleure fortune dans le métier de racoleurs.

La politique a deux hypothèses fondatrices - l'homme est bon ou l'homme est mauvais. Elles ont des justifications d'égal poids : soit on s'attendrit sur le sort de l'esclave, soit on libère les forces du salaud. Même résultat : l'esclave persiste et le salaud résiste.

Tout regard sur le nazisme ou le stalinisme, qui n'y décèle pas une part du lyrisme allemand ou russe et tente de les réduire aux tentations totalitaires, est creux. Le ressort commun de ces deux

monstres est une *tentative pathétique* de substituer au mesquin le grandiose. Une passion, pas une structure. Qui fait monter Wagner et Bakounine, en 1848, sur le même côté des barricades.

Le hasard et la force brute désignaient, naguère, le gagnant : *de troubles appels à de troubles actions gouvernent le monde* - [Goethe](#) - *verwirrende Lehre zu verwirrendem Handeln waltet über die Welt*. Aujourd'hui - l'algorithme et la force élaborée. Sur l'échelle du bien, cette distinction est toujours une chute. Et c'est pourquoi, aujourd'hui, avec les meilleurs, surchargés de savoir et d'intelligence, elles sont si retentissantes. *On ne peut que déchoir, quand on attrape un moral de vainqueur* - [R.Debray](#).

La loi écrite est *vraie*, son application - *bonne*, pourtant aucune grande voix ne la rend *belle*. C'est à croire qu'Aristote ne plaisantait pas : *La philosophie est la défense contre la loi écrite*. Elle ne se vouerait qu'à l'inconnu, et Strabon avait de bonnes raisons pour dire : *La géographie est affaire de philosophe*, car, à l'époque, et la médecine et la géométrie y auraient également eu leur place.

La concurrence ouverte et loyale du capitalisme conduit à une permanente auto-destruction, source de progrès ; l'auto-suggestion socialiste est une forme de panglossisme, qui crée l'illusion d'être tout près d'un état idéal, ce qui en fait un conservatisme menant tout droit à la stagnation ; la conclusion : il faut souhaiter à l'économie le plus de capitalisme et à la politique - le plus de socialisme possible, séparer la production de la répartition.

La justice sociale se réduirait à deux actions : la séparation de deux types d'argent, servant à huiler la machine économique ou à remplir nos assiettes, - et l'égalité totale dans la distribution de la deuxième ressource. Dans cette optique - rien à reprocher au capital, à la globalisation, à la concurrence ; toute gloire serait immatérielle, toute souffrance matérielle - fraternellement partagée ; toute élite sécrétant le mépris, conscience tranquille, tout goujat privé de raison d'investir les rues ; l'ennui de la majorité gueulante, la paix bénie d'une minorité chantante.

Le nazisme fut un provincialisme, et le bolchevisme - un universalisme. Le folklore ou la philosophie. Et ils s'écroulèrent, confrontés à leurs antagonistes : à l'universalité du genre humain et au *folklore du peuple russe*.

Des deux côtés de la barricade tu trouves de bons arguments pour prendre un pavé ou une baïonnette ; il vaut mieux tout réduire au problème de circulation : ainsi, tu t'occuperas de chemins viables ou d'impasses vitales.

Deux points capitaux communs, entre le nazisme et le bolchevisme : l'exaltation du vainqueur et l'élimination du vaincu ; sur le premier point, les sources sont à l'opposé, l'anti-humanisme face à l'humanisme : glorifier le fort, le supérieur ou bien le faible, l'exploité ; mais sur le second point, la ressemblance est complète : voir dans l'adversaire un sous-homme, un insecte, un ennemi du peuple - le

mépris d'espèce aboutissant même plus sûrement à l'abattoir qu'à la salle de tortures. Et si c'était une fatalité de tout matérialisme ? - *En supprimant les injustes, on s'assurera plus de tranquillité* - Démocrite.

C'est **Kant** qui fut l'inspirateur des purges bolcheviste et nazie : *Celui qui devient ver de terre ne doit pas s'étonner qu'on l'écrase* - *Wer sich zum Wurm macht, kann nachher nicht klagen, wenn er mit Füßen getreten wird* - le droit d'inclusion dans la famille des vers étant accordé à la police secrète. Peut-on être gardien d'un camp de concentration, si l'on voit dans chaque homme un miracle divin ? En n'y voyant qu'un robot, au moins, on n'en coupe pas l'alimentation ni ne le liquide.

Les progrès de la démocratie sont directement liés à l'intelligence politique du peuple, puisque tous les imbéciles devraient avoir de la sympathie pour une tyrannie, où ils pourraient gouverner, bien que sans plus pouvoir voter. L'exhibition de la bêtise de chacun et l'élimination des plus bêtes est l'un des plus grands bienfaits de la démocratie.

Tant de bavardage ampoulé autour du pluralisme démocratique, tandis qu'il n'y a plus de pluralisme d'idées, mais seulement celui des forces ; tous prônent le même modèle social anglo-américain, fondé sur l'inégalité de principe ; ses adversaires de jadis non seulement ne veulent plus, idéologiquement, le combattre, ils ne le peuvent plus, matériellement. Le vrai pluralisme n'existe que dans des tyrannies, pour être débattu dans des sous-sols ou cuisines ; quand il parvient à

occuper des parlements, il est déjà trop tard, la pensée unique aura ravagé toutes les cervelles.

Dans le combat pathétique pour l'émancipation et l'égalité des femmes, j'entends surtout une sollicitude pour l'hyène femelle, souhaitant disposer de ses canines aussi librement que l'hyène mâle.

De la décadence du métier de chef, en fonction des obstacles à franchir : tant que ce n'était qu'un fleuve, on glorifiait le sujet-pontifex, l'objet-timonier surgit dès qu'il s'agit de traverser des mers, et les océans mirent sur l'orbite des projets-pilotes.

On aimerait que dans un âge d'or règne autre chose que l'or, mais c'est le fer qui, d'accoutumé, en prend la place. Sous la forme des chaînes ou des glaives.

Ils cherchent à s'extirper de la fatalité et à gagner la liberté par l'intelligence et le courage ; ce qui rend encore plus acérées leurs canines et encore plus cohérents leurs calculs, mais tue leurs rêves, frères de la fatalité, dans la région, où *nolentem trahunt*.

Deux avancées de la politique pacifiante moderne : on apprit à faire de l'allié – un ami proche, et de l'ennemi – un lointain concurrent.

On entendit tant de balivernes sur la liberté, qui serait *combat de tous les jours*, tandis que, dès le deuxième, on combattra déjà pour les industriels ou pour les chefs ou pour le pouvoir d'achat, faute de

noblesse durable : *Quand les mœurs et les lumières manquent, on peut encore conquérir la liberté, on ne la peut garder* - Chateaubriand.

Que devient la notion bicéphale de *soi*, appliquée à une nation ? - le *soi connu* serait sa civilisation, et le *soi inconnu* - sa culture. *Renoncer à soi-même est un effort assez vain ; pour se dépasser, mieux vaut s'assumer* ([R.Debray](#)), où, implicitement, les deux *soi* s'affrontent, le renoncement et la fidélité marchant main dans la main.

Celui qui cherche à unir un peuple l'émeut et celui qui cherche à le désunir - l'émeute. L'étrange bifurcation, à partir de *mouvoir* : vers l'*émotion* ou vers la *meute* !

La voix des dissidents soviétiques, à force de s'éloigner de toute illusion, devint tristement vertueuse, à l'opposé de la pensée ironique. En m'accrochant à l'illusion, je ne fais pas reculer la pensée maléfique, mais je me prépare mieux à supporter le poids, sans ironie, de ma défaite. Le rouge au front et l'idylle rosâtre sur la langue m'éloignent des vertus démocratiques.

La tyrannie : se disputer sans discuter ; la démocratie : discuter sans se disputer. L'esprit discute, l'âme se dispute - pourquoi s'étonner, que le romantique soit porté sur l'injustice !

À la question *Qui doit régner ?* Platon, Marx et Gobineau n'apportent que des réponses métaphoriques et des vœux pieux, puisqu'il est clair, que ce seront toujours des voyous, qu'ils soient

aristocratiques, prolétaires ou héroïques. Le voyou démocratique est le seul à ne pas se reproduire et à ne pas voir dans des non-voyous ses ennemis mortels ; c'est pourquoi il le faut préférer aux autres voyous.

Pour être un héros dans la vie, il faut avoir le culot, ou l'aveuglement, de voir son rêve incarné dans une action, une courte liberté. Heureusement, il en existent de plus vastes : *Si tu rêves, tu seras libre d'esprit ; si tu luttes, tu seras libre dans la vie* - Che Guevara - *Sueña y serás libre de espíritu, lucha y serás libre en la vida*. La préférence donnée par les hommes à la chamaillerie, au détriment du rêve, se voit dans la propagation de cerveaux serviles et de libertés de reptiles.

On relut l'Évangile à la lumière du lucre, colla aux verbes forcenés quelques adjectifs calmants, et nous voilà au milieu des bêtes policées et robotisées, des moutons ayant perfectionné l'art de piétiner sans douleur ni peine. *On ne peut pas régir le monde d'après les Évangiles, ce serait déchaîner les bêtes sauvages* - Luther - *Man kann die Welt nicht nach dem Evangelium regieren ; denn das hieße die wilden Tiere losbinden.*

La victoire appartient aux *happy few* antiques et à la *unhappy mob* moderne. Le gémissement du vaincu majoritaire aboutit au culte de l'Arbre *consolateur*, le gémissement du vaincu minoritaire, aujourd'hui, est étouffé par le troupeau triomphant, beuglant, *qu'un seul a tort. Nous entrons dans une ère, où la différence entre vainqueurs et perdants apparaît avec la dureté antique* - Sloterdijk - *Vor uns liegt ein Weltalter,*

in dem der Unterschied zwischen Siegern und Verlierern mit antiker Härte an den Tag tritt.

Trois attitudes, face à la liberté politique : croire la posséder, se battre au nom d'elle, la croire insignifiante - la bêtise, la force, la faiblesse. Pour continuer à tenir à l'ironie et à la pitié, ces deux piliers de la noblesse, la troisième position est la seule possible. Vivre dans une lumière immuable, se frayer le chemin vers la sortie de sa caverne, se vouer au jeu des ombres.

Quand il s'agit d'accourir en masse auprès de bon Dieu, celui-ci est volontiers collectiviste ; mais Il pratique un anti-communisme primaire, lorsque certains pécheurs subversifs se mettent à séduire un bon candidat à faire fortune par leur appel à *faire bourse commune*.

Le caractère se forge en se frottant contre ce qui ne nous ressemble pas. Une nation libre entourée d'autres nations libres n'aura d'avenir que dans un troupeau. *Une nation n'a de caractère que lorsqu'elle est libre* - G.Staël - un caractère formé par mimétisme, sans aucune contrainte.

Le combat entre le fort et le faible - thème central et de Marx et de Nietzsche ; mais pour le premier, il se déroule entièrement en dehors de l'homme, au milieu des hommes, sous forme d'une lutte des classes ; chez le second, il est entièrement intérieur à l'homme, où le sous-homme fait toujours son travail de sape ; tous les deux sont pour la victoire du fort : le premier - en rendant fort le faible actuel, le

second - en surmontant l'homme banal, en soi-même. Aujourd'hui, les hommes triomphèrent, à l'extérieur, et le sous-homme - à l'intérieur ; l'homme est remplacé par le robot, et le surhomme - par le mouton le plus habile ou chanceux.

Si tu hurles, aujourd'hui, avec les loups, ce n'est plus pour interpeller la lune, mais bien pour réclamer ta part du butin. *L'homme est un loup pour l'homme ; la femme encore plus loup pour la femme ; le clerc, pire que loup pour le clerc* - Plaute - *Homo homini lupus ; femina feminae lupior ; clericus clerico lupissimus*. Heureux temps, où l'homme n'était pas encore un clerc intégral ! *Homo homini Deus* (Hobbes) est une obsolescence raillée par les meutes.

On garde sans mal un ton tragique, tant qu'on n'est pas monté sur sa première barricade. Après, on sombre dans l'enflure du fait divers. Le combat cessa entre le style *racinien* et le style journalistique. Racine n'est plus en vogue ; le journaliste n'a plus de rivaux : *Le poète et le philosophe finiront par se mettre sur la voie journalistique* - Musil - *Der künftige Dichter und Philosoph wird über das Laufbrett der Journalistik kommen*.

Être à égale distance de tout, sans bonne hauteur, peut être encore plus médiocre que de pencher d'un seul côté. Dans la contemplation de la lutte : accepter ou rejeter, bâtir ou contempler, expliquer ou s'éberluer, - seule une bonne hauteur te permettra de reconnaître le plus défaillant, pour le rejoindre à temps ! *Le triomphe de l'art est d'être capable de faire de la cause la plus faible la cause la*

plus forte - Protagoras. Dans un haut combat, c'est à dire dans celui, où ne figurent ni la vérité ni la mécanique, la sophistique est nettement plus digne et noble que la dogmatique.

Être compétitif, telle est la finalité du monde d'aujourd'hui. Enterrer ainsi l'égalité est certes dramatique, mais éteindre, par la même occasion, tout appel de la fraternité est proprement tragique. De toutes les libertés on sacralisa la plus minable, celle d'entreprendre ; on oublia la liberté sacrificielle, celle de se déprendre.

La liberté sort, triomphante, du XX-ème siècle ; les deux grands vaincus – la fidélité à la grandeur et le sacrifice au nom de la justice. La fraternité et l'égalité – disqualifiées à jamais. Désormais, la transaction sera le seul mode d'échange entre les hommes.

Sur l'arène sociale, tout combat est utile, même s'il est infâme ; mais s'y battre pour l'inutile aérien est plus bête que se résigner face à l'utile terrestre.

Les plus infernaux des hommes - ceux qui visent un paradis, en exterminant des infidèles, des dissidents, des apostats.

Les actes des nazis sont en parfaite concordance avec leurs idéaux : la guerre, la supériorité raciale, l'extermination ou l'asservissement de races inférieures. Mais les actes des staliniens n'ont rien à voir avec l'idéal communiste : la libération par le travail, le

bonheur collectif, la fraternité entre les forts et les faibles, les valeurs humanistes, opposées au lucre et à la compétition impitoyable. Tout est franc et honnête chez les premiers ; tout est fourbe et mensonger chez les seconds. L'idéal des premiers n'inspire plus que le dégoût ; celui des seconds – que la pitié.

Les nations des lumières, avancées ou ironiques, firent de la politique une religion laïque ; les nations des ténèbres, arriérées ou cyniques, se servent de religion comme d'une arme politique.

On cherchait des poux au communisme dans ses aspects scientifique et politique, tandis qu'il fallait les prévoir du côté patibulaire et productif, des miradors et des vitrines.

La chute du communisme explique la disparition de l'humanisme du cercle des sujets intellectuels ; la haute essence de l'homme est sacrifiée à sa basse existence. Et dire, que pour Marx, le communisme est *la vraie solution de la lutte entre existence et essence - Kommunismus, die wahre Auflösung des Streits zwischen Existenz und Wesen.*

Les genres de l'adversaire respectif du bolchevisme ou du nazisme - l'ennemi du peuple et le sous-homme – ont la même espèce commune, verbalisée ainsi par les tortionnaires – la vermine. Cette ligne de parenté explique la paix d'âme, avec laquelle les bourreaux accomplissaient leur sale besogne. On ne torture pas la vermine, on l'écrase, on l'empoisonne, on la déchiquette.

Même pour illustrer la noble égalité matérielle, il n'y a pas de symbole plus éloquent que l'arbre : les différences de taille sont négligeables, tandis qu'il y a d'infinites variations de racines, de rameaux, de fleurs, de feuilles, d'ombres, d'arômes. C'est ça la nature divine ; tandis que la nature humaine, ou plutôt la civilisation, ce sont des instincts de parasites ou de rapaces, comme dans le monde animal.

Les finalités d'une action politique sont trop vagues – la gageure est arbitraire et démagogique ; les moyens d'y parvenir sont trop grossiers – l'engagement collectif est impératif ; il reste l'élan initial, l'écoute du cœur compatissant ou de l'âme ardente – le désengagement dans le commencement même, lucide devant des fins ou parcours ingrats ou profanés, l'enchantement premier survivant à tout désenchantement dernier.

Chez les hommes, il existent deux oppositions, une profonde - entre les forts et les faibles, et une haute – entre la force et la faiblesse, à l'intérieur de chaque individu. La démocratie amortit et adoucit la première et exacerbe la seconde. La faiblesse humaine, ce sont les rêves - le Bien, l'amour, le lyrisme, et la force humaine, c'est la réalité - le calcul, le savoir, la responsabilité. Le culte de la force réelle tua le rêve.

Si tu veux te battre pour une forme collective, que sont la liberté et l'égalité, trouve-lui un fond personnel ; mais la fraternité, elle, n'est

qu'un fond personnel, auquel tu dois trouver une forme collective, si tu veux échapper à la solitude. *On ne se bat bien que pour les causes qu'on modèle soi-même* - [R.Char.](#).

Les tyrans – politiques, religieux, pécuniaires – furent tellement agacés par la résistance contre leur arbitraire, qu'ils la marquèrent de titre infamant d'orgueil et firent de cette attitude anodine l'un des crimes, péchés ou misères les plus condamnables.

Une civilisation se compose de trois mondes – les actes, les idées, les rêves. Le dernier est hétérogène, il n'est accessible qu'aux solitaires ; les deux premiers réunissent des solidaires – des compagnons ou complices – ces deux mondes furent, le plus souvent, en lutte entre eux. L'Antiquité ignorait le dernier des mondes et réussissait à faire cohabiter les deux premiers. Le Christianisme introduisit un monde des rêves, qui vivotait jusqu'à la Renaissance. Mais le monde des actes dominait jusqu'au siècle des Lumières, où les idées commencèrent à rivaliser avec les actes et tinrent une place d'honneur jusqu'à l'écroulement du communisme. Aujourd'hui, le monde des rêves est mort ; les deux autres fusionnèrent, faute d'idées non testées par les actes.

Dans les sociétés démocratiques, la plupart de conflits se déroulent dans une horizontalité, régie par la loi. Ce sont nos conflits internes les plus aigus qui se placent dans une verticalité du rapport maître-esclave : le soi inconnu et le soi connu, l'âme capricieuse et l'esprit droit, l'élan du sentiment et l'immobilité des actes, le regard

créateur et les yeux curieux, l'admiration et la grogne, l'espérance rêveuse et le désespoir net.

La lutte sociale, mesquine et basse en pratique, amène plus de liberté et de démocratie ; la lutte idéologique, grandiose et noble en théorie, aboutit à la tyrannie et à la misère.

Dans une tyrannie, on commence par proclamer une grandiloquente et fausse unité, pour aboutir à une explosion des conflits diviseurs, - une union *a priori* et une division *a posteriori*. Dans une démocratie, on s'excite par des divergences mesquines sur un sujet mineur, ce qui fonde, provisoirement, deux camps opposés mais soudés à l'intérieur, pour cohabiter pacifiquement, - une division *a priori* et une union *a posteriori*.

La santé démocratique d'une nation, dans ses conflits avec les autres, se prouve par l'honnêteté et le courage de reconnaître ses propres fautes, au lieu de ne les chercher que chez les autres. La honte est peut-être le sentiment le plus utile, aussi bien pour les nations que pour les individus, pour cultiver une noblesse d'esprit.

Une révolution – les jeunes, rêvant d'avenirs radieux, se débarrassent des vieux ; une guerre – les vieux, recalculant l'obscur passé, se débarrassent des jeunes.

Le rêveur ne peut embarrasser qu'un régime tyrannique ; le journaliste, avec sa propagande servile, y remplit le rôle de

mobilisateur d'adhésions et de chantre de la perfection du Chef. Dans une démocratie, le journaliste peut embarrasser, en exhibant des imperfections du système ; le rêveur potentiel y serait aussi inoffensif qu'un épicer ou un garagiste. Toutefois, les rêveurs n'existent plus que dans la clandestinité ou dans les prisons des dictateurs.

L'Histoire présentait un intérêt, lorsqu'il y avait une divergence entre la théorie romantique et la pratique cynique. Désormais c'est leur convergence qui aboutit à l'ennui post-historique.

Conserver ce qui charmait au passé ou progresser dans ce qui y était imparfait, peuvent être, avec des probabilités comparables, des tâches basses ou nobles. Les conservateurs et les progressistes remplissent toute l'échelle entre la crapule et le héros.

Schopenhauer : *Der Mensch wird, als Folge der Züchtigung durch den Staat, ein Raubthier mit einem Maulkorb, ebenso unschädlich wie ein grasfressendes* - *L'État n'est que la muselière, dont le but est de rendre inoffensive la bête carnassière, l'homme, et de faire en sorte qu'il ait l'aspect d'un herbivore.* Comparé à l'outil étatique antérieur - le gourdin, la muselière - certes, ceci témoigne d'un adoucissement certain. Mais aujourd'hui, où l'État est passé, armes et bagages, au service des carnivores, le vrai herbivore, dans une jungle sans brides, rêve de colliers et de muselières.

Dostoïevsky : *Человечество именно потому и любит войну, чтоб участвовать в великолдушиной идее* - *Si les hommes aiment la guerre, c'est*

justement pour prendre part à une idée généreuse. Laissons-les donc, aujourd'hui, occupés, à part entière, par l'omni-présente et omni-puissante idée marchande, pour que ni leur générosité ni leur égoïsme ne nous salissent. La paix des châteaux en Espagne passe par la transformation des chaumières en habitats tout-confort, des culs-terreux - en contribuables.

Soloviov : Чтобы победить ложь коммунизма, нужно сначала признать его правду, заключающуюся в его интернационализме - Avant de vaincre le mensonge du communisme, il faut en reconnaître la vérité, qui est dans son internationalisme. Sa vérité est intime, belle et irrationnelle, et pour qu'elle triomphe dans la rue, la guillotine ou la police secrète sont indispensables. Ses antagonistes s'affichent dans des vitrines, c'est pourquoi la liberté de circulation leur suffit pour régner. Le salut public, dont rêve l'âme, se paye par la perte d'ailes.

Nietzsche : Der Kampf um die Erdherrschaft wird im Namen philosophischer Grundlehren geführt werden - La lutte pour la domination du monde se déroulera sous le signe des principes philosophiques. C'est ainsi que fut pressentie la dernière guerre européenne : le bolchevisme contre le nazisme, où, mécaniquement, le premier aurait dû succomber au second. Mais le conflit dévia et, au lieu d'être une lutte de classes, devint une guerre de races, où l'âme slave s'avéra supérieure à la raison germanique.

Valéry : Un État est d'autant plus fort, qu'il peut conserver en lui ce qui vit et agit contre lui. Aujourd'hui, tous sont contre l'État, et jamais il

ne fut aussi faible. Ses adversaires d'antan furent des brigands et des rêveurs. Le rêve est mort et le brigandage devint policé et souriant.

Berdiaev : *Хлеб для меня - материальный вопрос, хлеб для других духовный* - *Le pain pour moi - une question matérielle. Le pain pour les autres - une question spirituelle*. Et, en toute logique, on s'occupe de son pain, en jouant des coudes, et du pain pour les autres, en pérorant aux assemblées. D'où une devise d'intellectuel : *Vis pour les autres, si tu veux vivre pour toi-même* - **Sénèque** - *Alteri vivas oportet, si vis tibi vivere*. L'aristocrate fait mieux : *fais pour les autres, sois pour toi-même*.

Dans les repaires des certitudes, on compte sur ses poings. Le dubitatif, dans sa caverne, se contente de points de repère.

La création est d'autant plus haute, que l'esprit se met du côté de l'inconnu et l'âme déborde vers le connu. C'est la victoire sur le soi connu que salue Lao Tseu : *Qui se vainc soi-même a la force de l'âme*, puisque le soi inconnu, c'est l'âme.

Chez le sage, le besoin d'unification d'arbres va de pair avec la liberté d'introduction de nouvelles inconnues. *Laisser quelque chose en suspens, c'est un devoir, une victoire sur un autre besoin, le désir de tout unifier* - L.Salomé - *Etwas in der Schwebe lassen ist eine Pflicht* : - *Sieg über das Nebenbedürfnis, alles unter Einen Hut zu bringen*. Et l'on reconnaît le type d'homme d'après les lieux, où il est prodigue en variables - en racines, en feuilles ou en fleurs en suspens.

Pour comprendre l'origine de *Qui n'est pas contre vous, est avec vous de Jésus*, ce n'est pas la peine de sonder son cœur, il suffit de remarquer, que cet excellent logicien le déduit de son *Qui n'est pas avec Moi, est contre Moi*. L'erreur des hommes est d'y prendre le moi inconnu pour le connu, sinon ils auraient moins de peur et plus d'espérance.

Toutes les arènes sont trop inondées de lumière et affichent la date du jour ; le renoncement au combat peut n'être qu'une envie d'ombres et d'éternité : *La résignation pousse ses perspectives jusqu'au bord des ténèbres* - G.Benn - *Resignation führt ihre Perspektiven bis an den Rand des Dunkels*.

Le sage laisse intact le mystère (au lieu de le percer), esquive tout combat-solution (au lieu de le relever) et se contente de déchiffrer les étiquettes des béatitudes problématiques et enivrantes (au lieu de savourer le contenu).

Tel le Dieu des Chrétiens, le soi inconnu s'incarne en plusieurs hypostases, plus ou moins équivalentes, mais dont les domaines d'excellence n'ont pas de frontières communes ; elles ne collaborent ni ne se chamaillent ; *Pascal* sème des zizanies impossibles : *Chaque moi est ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres*.

La scolastique, la superstition, l'ignorance – pour moi, l'homme du XXI^e siècle, est-ce un adversaire valable ? C'est ridicule. Pourtant,

le seul mérite de **Descartes**, de **Spinoza**, de **Hegel** fut de s'élever contre ces sottises. Doit-on les admirer aujourd'hui, pour cela ? Ce serait un anachronisme.

Les conflits, les contradictions, les incompréhensions surgissent plus souvent entre des représentations d'une même réalité que dans la réalité elle-même. Deux arbres, se dévisageant, se défiant, s'embrassant, et l'issue – soit une dialectique mécanique soit une unification organique. Pour un créateur, ces deux arbres poussent en lui-même et sont source d'enrichissement : dans les cimes on gagne en hauteur, dans les fleurs – en beauté, et dans les racines – en souffrance : *Le désespoir vient du sentiment d'ubiquité ; mais toutes ces valeurs, variées et jadis inconciliables, sont désormais unifiées en moi* - Berbérova - *Отчаяние связано с ощущением раздвоения ; все разнообразные и противоположные черты во мне теперь слиты.*

La Caresse fut le commencement de l'homme angélique ; l'Angoisse – celui de l'homme bestial ; nous sommes condamnés à les assumer toutes les deux. *Au Commencement était la peur, puis la résistance, ensuite le Verbe, le secret* - **R.Char** – l'Étrange, le mystère ou le secret, n'apparurent qu'avec le poète, c'est-à-dire avec l'homme de culture.

Le poète, inondé de lumière, projette des ombres. Dès que lui, dans ses émissions, se met au service des lumières, il devient journaliste. Mais faute de lumière extérieure, il doit éteindre ses ombres. *Si le royaume des ténèbres fait irruption, alors, jetons nos*

plumes sous la table - Hölderlin - *Wenn das Reich der Finsternis mit Gewalt einbrechen will, so werfen wir die Feder unter den Tisch*, mais ne vous transformez pas en guerriers, ils finiront toujours dans la grisaille : *Pour coudre les pantoufles rien ne vaut les bottes !* - Goethe - *Aus Stiefeln machen sich leicht Pantoffeln.*

Que nous scrutions un livre d'histoire, notre savoir ou notre mémoire, exposé en mots, tout *fait* subit les écarts, dus à notre style, notre imagination, notre ironie ou nos filtres. Donc, opposer les faits aux abstractions n'a pas beaucoup de sens, puisque l'ennemi du fait ne peut être que quelque chose d'insignifiant ou idiot, dans le genre du mensonge, des élucubrations ou de l'ignorance. Et lorsqu'on n'a pas d'adversaire de taille, on n'a pas de valeur propre non plus. Donc, arrêtons de glorifier les faits (et les choses) et préoccupons-nous des images (et des mots).

L'esprit a besoin de règles, et le sentiment – d'enjeux. *Tout raisonnement se réduit à céder au sentiment* - Pascal. Il cède sur les enjeux, non sur les règles, tandis que le sentiment ne vit que d'enjeux et se moque de règles. *J'aime la règle, qui corrige l'émotion. J'aime l'émotion, qui corrige la règle* - G.Braque.

Rien de valable ne fut bâti sur la négation, la contradiction, la lutte, l'inconscience. Les ontologues du non-être ou du néant, ou bien Hegel, Marx et Freud, lorsqu'ils abordent ces avortons de sujets, sont des charlatans. En Allemagne, Marx accroche sa fumisterie de la lutte des classes à la morne dialectique hégélienne ; Koyré et Kojève, ces

métèques en quête d'originalité, érigent à Hegel un piédestal en France ; la décadence et la vulgarité plongent les blasés dans des cloaques psychanalytiques. Sans un oui, divin et aporétique, pas de non, convaincant et humain.

Tout discours est un défi, que tu adresSES soit à Dieu soit à tes collègues ou contemporains. Seule la première éristique te libère des conventions de ton époque ou de ton métier, et rend ton discours atemporel, tendu vers les ombres immuables, plutôt que vers la lumière de ce jour.

Le même monde peut être vu comme mécanique ou comme divin, défectueux ou parfait, méritant un Non mesquin ou un Oui grandiose. On peut être intelligent dans le premier ; dans le second on peut, en plus, être noble. Le mécanique appelle au combat ; le divin suscite la vénération. Tout combat peut être couronné de gains et de succès ; la vénération ne promet que consolation et création. Tout combat finira dans la platitude ; la vénération peut nous maintenir en hauteur.

Le temps est proche, où les gestes les plus fatidiques seront accomplis en mode virtuel. Jadis, on réglait les démêlées charnelles ou spirituelles en temps réel, à coups de massue ou de messe. Aujourd'hui, on assassine ou se confesse de plus en plus télématiquement.

L'homme moderne commence par la mise en sourdine de nos instincts de loup ou de hyène ; l'instinct de mouton aura été le dernier

à survivre chez l'homme postmoderne, puisque le robot, qui s'installa en lui, en évinçant le mouton, n'a pas d'instincts, que des algorithmes. Jadis, on parlait d'instincts de survie ; aujourd'hui, c'est la survie de l'instinct qui est en cause.

Quand on ne sait pas se donner ses propres contraintes, on se cherche des ennemis. Est philosophe celui qui sait se passer d'ennemis ; si mes *pour* sont universels et s'adressent à l'univers entier, mes *contre* individuels se tourneront vers les limites que j'aurais dessinées moi-même – le *oui* stratégique du regard et le *non* tactique des yeux.

Soyons honnêtes : l'homme-robot lui aussi vit de l'illusion, celle que le calcul épouse toutes les opérations humaines. Le pugilat face à la danse, le tournoi face au bal, tournoi d'algorithmes, bal de rythmes.

On ne plie plus le genou, on agite surtout son coude : de la sacralité à la familiarité, de l'adoubement à l'accordade.

Le pulsionnel des hommes est horrible ; le rationnel de l'homme est misérable – pourtant, c'est ainsi qu'ils évoluent. L'homme devrait vivre du seul pulsionnel, pour en vibrer ; la société doit se pacifier par le rationnel.

Il faut s'en prendre aux personnes et non aux causes. L'homme, ce sont ses métaphores héritées de vie (*transformer la vie quotidienne*

en une métaphore à signification divine - S.Weil) ; les causes, elles, sont de la géométrie ne méritant ni passion ni défi.

L'antihéros, l'homme n'élisant d'adversaires qu'au fond de soi-même. Le surhomme de [Nietzsche](#) en est un bel exemple, qu'un fâcheux malentendu classa parmi les héros (César Borgia, chez les blasés du pouvoir, a la même place que Hamlet, chez les blasés du devoir, Don Quichotte, chez les blasés du vouloir, et Faust, chez les blasés du savoir).

Les hommes sont de plus en plus dans l'écoute, perdent tout regard et même désapprennent l'usage de leurs griffes. On les reconnaît par leurs oreilles (*ex ungue...*).

Ils pensent qu'en occultant notre personne, dans les productions de notre âme, nous gagnions en altruisme, largesse de vues ou profondeur. Mais parler de soi, se peindre ou se chanter, ou bien s'en prendre aux autres met en jeu les mêmes palettes ou cordes ; nous n'exhibons que notre visage quel que soit le portrait que nous peignions. Et nous gagnons certainement en hauteur, quand nous avons le courage de nous attaquer au sujet le moins susceptible d'être copié mécaniquement - à nous-mêmes, le seul sujet qu'on ne peint qu'à la verticale. *Pourquoi peindre une toile, si j'en suis une* - Dickinson - *I would not paint a picture, I'd rather be the one.*

Chacun de nous porte en lui-même quatre types d'entités anthropologiques : l'homme, les hommes, le surhomme, le sous-

homme ; et dans nos prises de position ou de pose, nous choisissons notre camp et désignons celui de l'adversaire. L'appartenance de ces adversaires à la même catégorie que nous-mêmes, telle semble être la règle de la bonne littérature. 99% des cas : des hommes opposés à d'autres hommes. Un sous-homme, face à un autre sous-homme, - [Dostoïevsky](#) ; un surhomme se moquant d'un autre surhomme - [Cioran](#) ; un homme dévisageant l'homme - [Valéry](#). Comme [Nietzsche](#) - qui dresse le surhomme sur le sous-homme - j'ai dévié : je protège l'homme du diktat des hommes.

Évincer, en nous, lâne serait plus difficile que l'hyène (Churchill). Après l'expulsion réussie, on se retrouve mouton et robot.

Trois regards sur l'humanité d'aujourd'hui : l'historique, l'éthique, le personnel. C'est la société la plus juste, la plus intelligente, la plus généreuse. C'est un troupeau sans âme, sans rêve, sans horizons. C'est une meute d'impitoyables hyènes, un réseau de robots solidaires écrasant toute espèce non beuglante ou non calculante.

Pour garder son sang-froid, il faut avaler ses défaites, ne pas se laisser emporter par un honneur froissé et baveux. Mercutio ne comprend pas le Roméo apaisé (*O Calm, Dishonourable, Vile Submission !*). *Souvent vaincu dehors, jamais soumis dedans* - aurait embelli quelque blason.

Le seul combat digne : entre l'homme divin (le surhomme, ou l'homme surmonté) et l'homme vain (le sous-homme, ou la machine

des hommes), qui cohabitent en moi ; même Nietzsche n'en prône qu'un combat sans noblesse : *J'apporte la guerre : pas entre peuples, pas entre classes, une guerre entre l'homme et l'homme - Ich bringe den Krieg, nicht zwischen Volk und Volk, nicht zwischen Ständen, einen Krieg zwischen Mensch und Mensch.*

Pour combattre ses adversaires, il n'y a pas d'arme plus efficace que celle qu'on forge, en se mettant dans leur peau, en se laissant pénétrer, provisoirement, par leur psychologie. C'est ce que je fis, en prenant, parfois, le parti des forts, que je déteste pourtant plus que les autres. C'est ce que firent Nietzsche et Dostoïevsky, avec leur complicité feinte avec le surhomme ou avec le sous-homme, et même Nabokov, avec sa *Lolita*.

Ils se prennent pour iconoclastes, tandis qu'ils ne sont même pas iconolâtres, mais tout bêtement – iconovores.

Deux humains ne supportent pas un regard prolongé, dans les yeux, l'un de l'autre, sans se mettre à se battre ou à s'ébattre. Seuls les enfants et les poètes cherchent le regard soutenu comme confirmation de leur existence. Notre époque est sans enfance ni poésie, tout n'est que réel, même les ébats, qui sont de moins en moins imaginaires.

Deux mille ans d'histoire de l'homme, déchiré entre la bête et l'ange, qui l'habitaient en se chamaillant ; aujourd'hui, les hommes, une fois constatée la mort de Dieu, se débarrassèrent aussi de l'ange, pour ne rester qu'en compagnie de la bête ; apprivoisée et dressée, celle-ci

devient robot ; la bête, c'est l'expérience, l'apprentissage, et son contraire s'appelait toujours pureté, c'est à dire - voix de l'ange.

Signe de disparition des intellectuels de la scène publique : les combats et les débats d'idées ne débouchent plus sur les ébats de mots.

Il est bête d'être militant du consumérisme, de l'écologie, du tiers-mondisme, du libéralisme, des droits de l'homme, du syndicalisme ; dix fois plus bête - d'en être adversaire.

L'homme est, avant tout, homme-sujet, bardé d'attributs, dont la virtualité n'a rien à envier à n'importe quelle réalité, et qui, pour en atteindre les sommets ou les mettre en marche, n'a pas besoin de croiser, tout le temps, l'homme-objet, le *sparring partner*, le frère ou l'adversaire. Mais c'est l'homme-projet, c'est à dire l'homme-algorithme, l'homme-robot, qui les devance tous les deux : *L'homme est d'abord un projet* - Sartre.

La vie : soit elle est un combat vaudevillesque, et j'y étalerai mes idoles - des managers, des amuseurs publics, des mâles ; soit elle est un miracle tragique, et je m'y agenouillerai devant le poète, le savant, la femelle.

Chez les hommes, la seule traduction de la supériorité, ce sont des multiplications ou des additions : *Les signes + et x de la Banque soutiennent avec le signe sacré de la Croix un obscur combat bourré de*

salpêtre et de cierges éteints - Lorca - *Los signos + y X de la Banca sostenían con la sagrada señal de la Cruz un combate oscuro, lleno por dentro de salitre y cirios apagados.* On sait aujourd'hui retraiter le salpêtre en encens, et les cierges, chargés d'argent, résistent aux courants d'air dévitalisés. Aucune multiplication ne sauvera un nul, qui ne vaudra que par ce qu'on ajoute.

Les romanciers, les sportifs, les ingénieurs, les boursicotiers ont, aujourd'hui, la même manie, à laquelle ils donnent le nom de *défi* ou même de *rêve* : *ne pas baisser les bras, lutter de toutes ses forces, réussir à tout prix*, et leur triomphe final prend exactement la même forme - la signature d'un juteux contrat.

Notre civilisation de déodorants, d'anesthésies et de contraceptifs rendit tolérable l'homme, qui, à part le cerveau, a des griffes, des organes digestifs et génitaux. Plus d'organes vitaux indépendants. Maître du monde, le mouton calculateur se moque des bêtes et des anges et se mue en robot.

Le poète a le monde entier pour berceau, le héros l'a pour tombeau ; on rêve des commencements, on se bat pour les finalités ; séparées, ces activités élèvent, fusionnées, elles abaissent.

De tous les temps, on savait, que tout système de pensée était réfutable (falsifiable), mais, pour garder quelques repères et éviter un relativisme général, mesquin et chaotique, certains hommes bénéficiaient d'un statut de presque intouchables, de micro-sacrés (*on*

n'embastille pas Voltaire), les hostilités se déroulant autour, et non pas face à ces idoles tolérées. Aujourd'hui, toute autorité, morale ou intellectuelle, disparut ; la guerre de tous contre tous, le rabaissement immédiat de toute voix ambitieuse, l'agitation dans des mares et l'oubli des océans.

Jadis, on fut cerné par des loups cruels, ce qui favorisait, sinon le chant, au moins un hurlement. Aujourd'hui, la dernière espèce humaine en voie d'extinction, le mouton, subit la mutation générale en robots. On regrette la forêt, on a presque une nostalgie de l'étable, voyant tout espace autour se transformer en salle-machines.

Devenir Américain : l'hymne, la compétitivité, l'arrogance – n'importe qui peut relever ce défi. Devenir Français : l'élégance, la chanson, l'ironie – on comprend et les réticences et les déroutes et l'hostilité du tout-venant.

Le cœur des hommes est aujourd'hui dans leur porte-monnaie, et toute l'intelligence humaine est employée à ce qu'on ne le leur subtilise pas. Ce ne sont plus les larmes qui coulent de leurs yeux, quand on les pique ; ce n'est plus l'intelligence qui jaillit du cœur, lorsqu'on le touche. La passion fait préférer à l'œil - le regard ; le goût rehausse l'intelligence insipide ; mais l'homme sans goût n'a plus de passions.

Ils s'engueulent avec leur cuisinier, créditeur ou éditeur, et ils appellent passion leur mauvaise humeur, due au débordement de

bile, et ils se mettent à appeler de leurs vœux une céleste paix d'âme. *Il faut que le cœur soit en paix et qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme* - Rousseau. L'âme vraie se moque éperdument de cette paix des bêtes et vit de la passion du combat avec l'Ange.

Chez l'homme réel, on constate toujours une fusion inextricable de la bête et de l'ange pascaliens ; Dostoïevsky et Nietzsche essayèrent de les séparer : les héros du premier sont exclusivement des bêtes ou des anges, et chez le second, l'ange, le surhomme, est appelé à triompher de la bête, du sous-homme. Mais les hommes firent pire : ils abaissèrent l'ange et apaisèrent la bête, le produit ressembla dangereusement au mouton, avant de tourner en robot.

Tout parcours humain aboutit à la défaite finale ; armer le croisé, c'est rendre sa chute future plus humiliante et plus irrécupérable ; il faut désarmer son bras, pour que son espérance s'affirme et se renforce dans l'impondérable pacifié. *Pascal nous donne souvent plutôt le contraire d'armes* - Valéry.

Les évolutions respectives de l'homme grégaire et du poète : destin, combat, algorithmes – festins, ébats, rythmes.

Deux issues, banales dans leurs impossibilités, sont prophétisées par tous les sots de la planète : le déclin de l'homme et sa métamorphose. Vu l'immensité du troupeau robotique ambiant, le premier terme semble l'emporter ; le second fut tenté, par la foi et par le sang, et aboutit à la dégénérescence. Y aurait-il un troisième terme,

un éternel retour à la bonne nature ? L'éternel retour lyrique - le monde sans être ; l'intemporel ennui logique - le monde sans devenir.

Chronologiquement, la plume eut pour allié : l'épée, la cornue, le cahier des charges. Ce n'est plus ni l'aigle ni la chouette qui la jugent et soutiennent, mais la machine, la même qui classe comptables, chanteurs et cyclistes. Sur la place du marché et non pas sur un champ de bataille ou dans un laboratoire.

Jadis, on fustigeait l'ignorance et s'apitoyait sur l'esprit malmené. Mais l'ignorance ne se mêle plus des controverses spirituelles. Et aujourd'hui, l'esprit, ragaillardi, ricane sur son adversaire moderne écrasé - l'âme. L'ignorance étoilée, qui accompagnait jadis le rêve, s'éteignit ; partout se propage la pâle lumière artificielle d'un savoir aptère.

Au XVIII-me siècle, les concurrents du poète furent le prélat et le général ; au XIX-me – le général et le scientifique ; au XX-me – le scientifique et le politicien ; au XXI-me – le politicien et le manager. La hauteur du défi correspond à l'éclat de la riposte. Plus de bassesses ni de profondeurs ; et l'on attrape la platitude en la combattant.

La réalité est une phalange, où tous, de Napoléon au concierge, sont taraudés par le prurit de domination. Heureusement, le Créateur songea aussi à la solitude du rêve, hors toute constellation, hors toute compétition, et où l'on ne poursuit que son étoile filante, dont on garde l'humble hauteur.

Qui fut le concurrent d'un poète ? - un autre poète. Aujourd'hui, c'est un footballeur, un manager, un journaliste. Et l'on sait, que la grossièreté sortira toujours vainqueur d'un combat, même très loyal, contre la délicatesse. Mais ne pas accepter le défi exclut le poète du champ de vision ; et la scène publique, la seule visible, est usurpée par le goujat.

La dichotomie sociale, à travers les siècles : les princes et leurs sujets, les grands et les petits, les riches et les pauvres, les forts et les faibles, les goujats actifs et les goujats passifs. Réduction des tensions par le mot.

Rilke oppose la destinée de l'artiste à celle de l'homme et croit que l'un d'eux *dépérira et s'éteindra* (*verarmt und stirbt aus*). Rilke pensait que ce serait celui-ci ; m'est avis que c'est celui-là !

Entre deux guerres mondiales, quels débats passionnés, entre intellectuels, pour savoir laquelle des deux grandes cultures, la française ou la germanique, allait périr, pour que triomphe l'autre. On connaît le résultat : la pitoyable culture américaine de robots dévitalisa l'Europe occidentale, et l'horrible civilisation russe d'esclaves souilla l'Europe orientale.

En juin 1941, on publiait enfin, à Paris, les *Cahiers de Montesquieu* ; sur l'emballage d'un filet mignon, je lis la date de création de l'entreprise – 1941 ! Sartre tuait l'ennui, en rédigeant son

Être et Néant, pour l'envoyer chez l'éditeur en 1943. Cocteau préparait ses conférences en Allemagne. Au même moment, des millions d'hommes, étaient réduits à l'état d'animaux, crevant de faim, brûlés vifs dans des camps de concentration allemands, où mûrissaient des projets de chambres à gaz. D'autres encore, dans les tranchées du front de l'Est, étaient déchiquetés par les obus, achevés à la baïonnette.

Quel est le point commun entre le métier des armes et la culture de masse ? - les deux prospèrent grâce à la fusion entre le progrès et la barbarie.

C'est au XX-me siècle qu'on comprit que l'art est mortel – toutes les ressources d'innovation sont définitivement épuisées. On vit désormais dans des versions jetables, qui se renouvellent tous les vingt ans et se soumettent au seul juge écouté, la foule ; l'invariant individuel n'intéresse plus personne, même les mythes et les rêves s'actualisent et se collectivisent. Le fait divers, les conflits mesquins, la correction politique obsèdent aussi bien le troupeau que les élites.

A.Suarès : *Dans cet âge sot on n'est soi que contre les autres.* Vous aviez de la chance : regardez mon contemporain - toujours avec les autres - en maître, en esclave ou en mouton, mais jamais lui-même, c'est à dire – seul.

Twain : *What counts is not necessarily the size of the dog in the fight ; it's the size of the fight in the dog* - *Ce n'est pas tellement le poids*

du chien, dans un combat, qui compte, mais le poids du combat dans un chien. C'est pourquoi le bulldog pullule et le saint-bernard est en voie d'extinction. Le poids du combat, chez l'homme, se calcule aujourd'hui avec la même balance que son poids, balance monétaire.

H.Heine : *Die Kunst des schönen Gebens wird in unserer Zeit immer seltener, in demselben Maße, wie die Kunst des plumpen Nehmens täglich allgemeiner gedeiht - L'art d'offrir élégamment devient, de nos jours, de plus en plus rare, tandis que l'art d'arracher brutalement se répand chaque jour davantage.* L'artisanat de donner ou de prendre suit aujourd'hui les mêmes algorithmes, les mêmes règles de bienséance, celles de l'offre-demande ou de la charité des public-relations. C'est l'art du sacrifice qui vit ses mauvais jours.

Les féministes finiront par rendre la femme égale de l'homme dans toutes les sphères, de la politique à l'haltérophilie. Et dire que jadis on admirait la femme parce qu'elle dépassait l'homme aussi bien en vertus qu'en vices, elle était meilleure ou pire, ce qui, face à ces excès, rendait l'homme curieux, étonné, intrigué. Avec ses égaux on se bat ou s'ennuie ; on n'aime que ce qu'on ne comprend pas.

Ce n'est pas l'attachement à la nature humaine qui nous empêche de devenir artistes. Que ce soit la rapine ou la poésie, ces penchants nous viennent de la nature de l'espèce ; c'est l'intrusion des autres espèces, dont les plus dégradantes sont le mouton (alignement sur la masse) et le robot (réduction à l'algorithme de ce qui devrait être organique), qui doit être combattue.

Schiller : *Weltgeschichte ist Weltgericht - L'Histoire du monde est le tribunal du monde.* Donc, toute grandiloquente universalité, que lui attribuent les Professeurs, se réduit à la valeur d'un fait divers. L'homme est trop tenté par la place de l'accusateur public, tandis que, pour mieux s'y insérer, il devrait fréquenter le banc des accusés. *La vie n'est qu'une course, pour gagner le titre d'agresseur plutôt que celui de victime* - B.Russell - *Life is nothing but a competition to be the criminal rather than the victim.*

Marx : *Ob die Ilias möglich wäre mit Pulver und Blei - L'Iliade serait-elle possible avec la poudre et le plomb ?* On verrait moins de rouerie et plus de doute, comme on le vit dans *Guerre et Paix*. Mais avec l'atome et l'ordinateur elle serait un concis compte rendu de mission. Homère compare souvent le trépas de ses héros avec la chute des arbres ; aujourd'hui, on penserait plutôt à l'abattoir.

Un, deux, trois - toute l'algèbre du goût est là : un, le repli ou la tautologie - l'art pour l'art, le savoir pour le savoir ; deux, la fuite ou le combat - échapper à l'acte ou défier le mot ; les triades - le *pour* de la mémoire, le *contre* de la machine, les *deux* dans un langage émergeant de l'âme. La part du *monocorde*, du *binaire*, du *trivial*.

Chesterton : *Civilization has run on ahead of the soul of man, and is producing faster than he can think - La civilisation est en avance sur l'âme de l'homme, et elle produit plus vite qu'il ne peut penser.* Le faire et le penser marchent main dans la main depuis belle lurette, mais la

pauvre âme se mêle peu des tours de bras ou d'horizons. Ses soifs sont indépendantes de l'évolution des bas appétits ; ce qui compte en elle, ce n'est pas sa vitesse, mais ses accélérations ; que faire, si dans le programme de robotisation, adopté par l'homme, aucune fonction ne lui est assignée, d'où son déperissement.

Heidegger : *In allen Bereichen des Daseins wird der Mensch immer enger umstellt von den Automaten* - *Dans toutes les sphères de l'existence, l'homme se trouve de plus en plus cerné par le robot.* Pour les bras et les cerveaux, l'alliance avec le robot ne peut être que bénéfique. Mais c'est dans nos poitrines que les redditions sont les plus nombreuses. Certaines citadelles, telle l'âme, cessèrent toute résistance et se vendirent au vainqueur. Désormais, le robot, en maître des lieux s'installa dans les hommes, pour menacer l'homme.

Quand on n'arrive pas à embrasser quelque chose, le plus souvent ce n'est pas à cause d'un je ne sais quel *infini* ou d'une complexité excessive quelconque, mais à cause du flou fuyant des frontières. Favoriser le déplacement de bornes, songer aux empires, être ennemi du statu quo, conquérant ou capitulard (sachant que c'est dans les fuites qu'on fait les meilleures conquêtes, et même de la mêlée des pensées on sort mieux par la fuite que par la suite).

L'Être est le résumé latent ou le refuge de toutes les *réponses*. Mais *sa maison serait le langage* - **Heidegger** - *die Sprache ist das Haus des Seins* (il est instructif et comique de comparer avec **Hegel** : *La langue est l'être-là du soi* - *Die Sprache ist das Dasein des Selbsts* - des

chiasmes à n'en plus finir...), langage, qui n'est que l'art des *questions* !? Et l'on ne peut interroger que des modèles, c'est à dire des représentations de l'*être-là*. Leur misérable être est un sédentaire, à demeure dans un asile pour verbes abusés ; vivent les ruines du *devenir*, de ce vagabond sans toit ni loi, touchant, dans ses souterrains, au Verbe pur et crucifié !

Se moquer des concepts philosophiques, évincer de soi le sous-homme et pratiquer le dithyrambe - pour ces trois audaces, questions de vocabulaire, de gymnastique et de genre, on peut pardonner à Nietzsche son culte de l'âme et son oubli du cœur.

La raison antique se colore de son style ; le cynisme, le scepticisme, le stoïcisme, l'épicurisme ne sont que styles, avec les parts à peu près égales de sophistique ou de dogmatique, de vrai ou de noble, de solitaire ou de sociable, la poésie étant son guide - la raison tâtonnante. La raison d'aujourd'hui est incolore, ennemie de toute poésie, - la raison raisonnante. *Les vallées se divisent, les montagnes se rencontrent* - Tsvétaeva - Враждуют низы, горы - сходятся.

La philosophie est la promptitude et la maîtrise pour sauver le plus défaillant des trois protagonistes : l'intelligence, le langage, la sensibilité. Ce qui est infiniment plus élastique que la vue bien bornée et partielle de Wittgenstein : *La philosophie est une lutte contre la manière, dont le langage ensorcelle l'intelligence* - *Die Philosophie ist ein Kampf gegen die Verhexung unseres Verstandes durch die Mittel unserer Sprache* - la philosophie, au contraire, est la fusion avec le

langage, la confiance faite au langage, au détriment de la réalité et de la représentation.

L'artiste complète le philosophe, en munissant d'intensité et de musique l'être, le savoir et la transcendance, qui se transforment en devenir, intensité et immanence. La honte, cette profondeur de l'être, et l'intensité, cette hauteur du devenir, créent l'axe, sur lequel le surhomme surmonte l'homme. L'isosthénie, dépassant le conflit, l'ataraxie, surpassant l'indifférence, - telles sont les forces anti-sceptiques, à l'origine d'une noble axiologie.

Pourfendre un adversaire semble être un pré-réquisit de toute écriture ambitieuse ; ici, il y a deux clans : ceux qui s'acharnent contre les sots - Molière, Flaubert, Tolstoï, ou ceux qui s'en prennent à leurs pairs - Dostoïevsky, Nietzsche, Valéry. Il est instructif d'observer que la contagion de nos auteurs par le niveau de leur adversaire est bien perceptible.

Encenser une image, abattre une statue – bons exercices artisanaux d'entraînement, mais mauvais en tant que l'essence d'un art.

Tout homme intelligent est porté vers la négation, tout en cherchant l'objet de rejet le plus vaste. C'est ainsi que, en partant de *tout*, on aboutit à la spéculation sur le *rien*, le *zéro*, le *nul*, le *néant*, l'*absence*. Une basse mécanique ! Il est plus vivant de procéder par unification, manipuler des arbres avec variables et domaines de

valeurs imprévisibles et incalculables, visant une profonde hénologie ou une vaste ontologie. Une optique hautaine ! Voir dans quelqu'un un bel arbre est l'un des plus beaux compliments !

Le discours philosophique, pratiqué par deux clans opposés, peut soit viser une objectivité soit partir d'une subjectivité. Le premier clan, avec le plus grand sérieux, déverse du galimatias autour du *savoir*, de l'*être*, de la *rigueur*, galimatias rarement tempéré par un style. Le second, clairsemé et plutôt ironique, s'inspire de la *solitude*, de la *souffrance*, de la créativité *langagière* d'un homme. La quantité, évidemment, est du côté du premier clan, mais l'intelligence est un avatar, qualitatif et presque exclusif, du second.

Tous les imposteurs, querelleurs et orgueilleux, sont persuadés, que le monde entier se ligue contre eux. *On reconnaît un génie par l'union sacrée des sots se liguant pour le combattre* - Swift - *When a true genius appears in the world, you may know him by this sign, that the dunces are all in confederacy against him.* Les sots ne ferraillent que contre d'autres sots, parmi lesquels ne tombe que par inadvertance un génie, à cause du ratage de l'encryptage ou de l'adressage de ses messages.

Ni le courage ni la sagesse n'aident à mépriser la mort ; l'ennui d'une vie bâclée suffit à ceux qui vécurent en robots et se découvrent hommes ; même les testaments se rédigent aujourd'hui dans le style des cahiers des charges. Leur corps, d'un coup, n'est plus une salle-machines, mais une ruine, sur les murailles de laquelle rôde la

reddition ; s'y ennuyer, c'est y vivre d'ouvertures stériles, sans exil ami ni siège ennemi.

On a plus souvent besoin d'ironie comme arme contre ses propres emballements, plutôt que comme carapace, pour rester impassibles aux coups des autres.

Tous les hommes sont faibles, mais certains ont la faiblesse de se croire forts, et dont quelques rares infortunés s'abîment jusqu'à un véritable succès de leur entreprise. Sans aucune chance de remonter à nos défaites sommitales communes. Oui, *la lutte vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme* ([Camus](#)), remplir d'instincts de charognard réussi.

Entre *faire face* et *se cacher la face*, le courage, le plus souvent, consiste à faire le second choix, à préférer les yeux baissés au front plissé (*fronti nulla fides* - Juvénal). Nos revers nous reproduisent plus fidèlement, les *façades* ou *frontispices* cachant nos ruines.

Le bonheur est question de rêves et de fantômes, mais *les ennemis du bonheur sont toujours en veille*. Avec vos deux mains montez *la garde du bonheur !* - Zamiatine - *враги счастья не дремлют*. *Обеими руками держитесь за счастье !* - une âme y serait plus efficace que les deux mains.

Le cœur à hauteur d'arbre - la devise d'une école d'arts martiaux extrême-orientale ; quand je survole toute l'étendue de mes

capitulations, j'atterris à cette défaite supplémentaire : tout porte à croire que le *regard* ne se réduise pas au *cœur*. Mais c'est à la lueur du drapeau blanc que s'illuminent les *guerriers de l'ombre*.

L'ironie est question de style et d'élégance et non pas de conciliation ou de tolérance (c'est dans l'ironie que **Hegel** placerait sa fumeuse synthèse menant tout droit vers la vérité...). L'ironie commence par la reconnaissance, que la fabrication de vérités est une chose banale, ne méritant pas qu'on la prenne au sérieux.

Celui qui se dévore soi-même ignore la saveur (ou la fadeur) des autres. Son meilleur appétit se réveille, lorsqu'il se hume lui-même. Ce plaisir est méconnu de ceux qui ne dévorent que les autres. L'appétit de la multitude n'a rien à voir avec le visage, mais gît entièrement dans la cervelle.

Très comique confusion entre le vide physique et le vide mathématique, chez les badiousiens : *mettez dans un ensemble vide deux ensembles, vous obtenez un ensemble différent de deux ensembles unis* ; c'est la matrice formelle de l'addition algébrique. Il a du mérite, cet ensemble vide subissant, sans aménité, une si brutale intrusion ! Et, rongée d'envie, la matrice informelle se réfugierait dans une soustraction topologique. Toutefois, la mathématique de l'Ouvert, chez Badiou ou Sloterdijk n'est pas plus risible que la logique de **Hegel** - de vastes, indigestes et irresponsables logorrhées, où, par exemple, le *tiers exclu* désigne un intrus, dont l'arbitrage est refusé par deux idées en conflit, décidées à en découdre.

Le créateur choisit son adversaire, son arme et son issue désirée.
Le puissant penche pour le nombre, le muscle et la victoire insolente.
Le subtil, l'impuissant, - pour la lettre, l'ironie et la défaite consolante.

Une sage précaution : faire rire ou sourire les gens, pour qu'ils oublient l'envie de vous prendre ou de vous mordre.

Hostilité pour les fausses proximités : mot-à-mot, face-à-face, pas-à-pas. Préférence pour leurs contraires : la réinterprétation, l'effacement, le premier pas. Mais on finit par retomber dans le corps-à-corps cynique, le nez-à-nez éthylique, le côté-à-côte idyllique, le bouche-à-bouche utopique, le dos-à-dos ironique.

De tous temps, les dieux se laissaient flétrir, que ce soit à Troie, au Pont Milvius ou à Tolbiac, mais sans polythéisme le fair-play est impossible ; les gros bataillons l'emportent désormais systématiquement en favoritismes divins.

Où sévissent le tumulte et le désarroi, triomphent les médiocrités ; l'intellectuel ne brille qu'en temps de paix et d'ennui. L'originalité de notre époque somnifère est qu'on invente des turbulences factices, pour le plus grand bien des médiocrités.

L'ironie du mot est la dernière poche de résistance de la poésie. Son premier refuge est parmi les vocables : *muse, idée, ciel* ; le deuxième - en situations : *château, combat, solitude* ; le troisième - dans

les attitudes : *obscurité, musicalité, intellectualité*. Si, au bout de ces pérégrinations, on ne débarque pas auprès de l'ironie, c'est qu'on s'égara en route.

Dans la sagesse antique, j'apprécie le culte de la position couchée, pour ripailles, débats ou écriture, ce qui occultait les horizons et ouvrait au ciel. En revanche, les fanfarons de la position debout finissaient en accaparements d'hyènes ou pugilats de moutons. Mais les pires, ce sont mes contemporains, assis dans leurs bureaux, pour remplir, mécaniquement, la même fonction de robot interchangeable, en finance, littérature ou science.

La noblesse nous ouvre la vue du bonheur, l'intelligence y fait voir le désespoir. Difficile d'assumer ces deux facultés, sans perdre ni le prodige béat ni le vertige du combat. Le meilleur intégrateur semble être l'ironie, qui, de la fusion entre le bonheur idéal et le désespoir réel, fait naître l'espérance, qui n'est ni fond ni forme, ni récit nu hurlement, mais un chant du cygne.

Le rire n'est pas une arme, il n'est qu'une alarme ou un bouclier, mais sa larme désarme. Une technique préventive, pour chasser l'ennui et le sérieux, - placer un éternuement au lieu le plus pathétique de ton discours (Bergson).

Ce que Platon dit de Socrate, Valéry de Descartes, Heidegger de Nietzsche montre la chevaleresque sympathie des philosophes-poètes non pas pour leur confrère-ancêtre lui-même, mais pour l'image de

celui-ci, qui n'est que leur propre réinvention du personnage fictif et brillant. À comparer avec la froide neutralité ou hostilité des non-poètes.

99 % des phrases, tirées des œuvres des plus grands philosophes, possèdent cette embêtante qualité – j'aurais honte de les avoir pondues ! La banalité, le hasard, l'insignifiance, l'absurdité, l'inexpressivité les rendent sans intérêt hors de leur contexte. La nécessité, dictée par le genre narratif, de jeter des ponts entre des îlots de pensées, conduit, inévitablement, aux pâles bavardages. Pour juger une œuvre, il faut l'expurger de ces remplissages parasites ; le résidu ne contiendrait que des métaphores, des pensées, des maximes. Après cet assainissement, personne au monde, y compris ceux que j'admire franchement, ne pourrait rivaliser avec moi.

Les chevaliers errants de Chrétien de Troyes, de l'Arioste, de Cervantès, limitent leurs querelles à quelques communes environnantes ; leurs descendants visent les cinq continents, avec, dans leurs ordinateurs, des projets de contrats, dont la destinée n'est menacée ni par des combats singuliers ni par des monstresses jalouses ni par des moulins intempestifs. Mais avec les mêmes prétentions à la noblesse ; la lutte est l'élément essentiel de tout goujat, et que Perceval, Roland et Don Quichotte m'excusent...

Chez les scientifiques, règne la jalousie, d'où leur propension au fraticide ; les artistes tiennent à leur absolue originalité, d'où leur penchant pour le parricide. Les plus honnêtes finissent par en avoir

une honte inexpiable, comme [Cioran](#), après ses pitoyables attaques de [Nietzsche](#) et de [Valéry](#).

Ovide : *Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis - Celui-là, s'il n'a pas réussi, a succombé à de nobles efforts.* Il a même érigé sa propre arène en Espagne, imaginé son adversaire invisible et choisi son arme infaillible ; ses bras faillirent, mais pas son âme. Tandis que celui-ci, réussissant sur des lices communes, n'a exhibé que de vils efforts, en absence de l'âme.

A.France : *Sans l'ironie le monde serait comme une forêt sans oiseaux.* L'ironie combat le braconnage d'idées et le défrichement des jungles de mots. Mais la chasse et les champs de reptiles sont en train de gagner leur partie contre les chants de volatiles.

J.Renard : *L'ironie ne dessèche pas : elle ne brûle que les mauvaises herbes.* Dans mes sillons tombent, fatalement, l'ivraie ou de mauvais pesticides : le sérieux les fait passer pour mes produits, mais l'ironie, honnêtement, les dévitalise.

Tchékhov : *Насмехаясь над мыслями, вы подобны дезертиру, насмехающемуся над войной и смелостью, чтобы скрыть свой стыд -* *Lorsque vous raillez les idées, vous ressemblez à ce déserteur qui, pour étouffer sa honte, raille la guerre et le courage.* Ceux qui ignorent la honte trouvent facilement une guerre juste et un courage de brutes. Tout appel à la mobilisation générale réveille en moi un déserteur, même des causes justes.

Valéry : *Philosopher en vers, c'est vouloir jouer aux échecs selon les règles du jeu de dame.* La philosophie est le seul combat, où tous les coups sont permis à condition d'en expliquer le *pourquoi*. Et si la poésie apporte, en plus, le *comment*, on surclasse les échecs en harmonie et le jeu de dame en géométrie.

Jankelevitch : *Le mensonge est un état de guerre et l'ironie un état de paix. Le mensonge attache une pierre au cou de sa victime, pour la noyer, l'ironie tend la perche à celui qu'elle égare.* Le mensonge est complice de l'ironie ; les deux s'exercent ensemble. L'ironie manie les pierres d'achoppement et le mensonge en fait des boulets.

R.Debray : *Quelle force que de n'avoir jamais cédé à l'espoir.* Surtout quand on n'est pas assez pusillanime, pour combattre le désespoir. Par sa volonté de puissance, **Nietzsche** défendit bien la vie contre le désespoir, la souffrance, la satiéte, mais succomba à l'invasion par la solitude. Solitude, ce point de départ d'un nouveau cercle vicieux ou du même éternel retour : du soi connu qui se désespère - vers le soi inconnu qui espère, et de cette duplicité naît la volonté de puissance, la volonté d'authenticité cédant à la volonté d'invention.

Une entrée de dictionnaire peut servir d'estampille, de symbole ou de conducteur pour communiquer avec les hommes, avec l'homme élu ou avec Dieu. Dans le dernier cas on peut s'adresser à Dionysos ou à Apollon, en langage de la volonté ou de la raison. Pour Allah, il vaut

mieux y ajouter le gourdin : *Les chemins, qui mènent à Dieu, sont deux : le discours ou la guerre* - Averroès.

L'admirable langue allemande sachant si ironiquement rapprocher le sens des sens : *be-stimmen, définir* - munir de voix, *gehören, appartenir* - munir d'ouïe, *ent-sprechen, correspondre* - interdire de parole, *be-greifen, appréhender* - tenir avec les mains. Et ces belles oppositions : *gestimmt (accordé)* - *bestimmt, aufhören (cesser)* - *gehören, versprechen (promettre)* - *entsprechen, angreifen (attaquer)* - *begreifen*.

On traduit, mécaniquement, *Aufklärung* par siècle des Lumières. Mais la *Aufklärung* (courant humaniste, populaire et chaud) gît en ruines, au milieu des machines, tandis que les Lumières (règne de la raison, froide et élitiste) triomphent à tout bout de champ, dans les têtes de loups. L'Allemand y hérite de la tragédie grecque, et le Français - du droit romain.

À partir des trois éléments, eau, feu, terre, on fit trois armes : lance-à-eau, lance-flammes, lance-pierres. Le quatrième, l'air, n'est que leur porte-paroles.

Avant d'être action, tout écrit est réaction ; rebondir de la chose elle-même devint trop ordinaire, puisque tous les angles de vue furent déjà explorés ; plus prometteur est de rebondir non pas de la chose même, mais, déjà, du regard d'autrui sur elle : questionnement des questions, géographie avant paysage, paysage avant climat, se servir

d'autrui comme miroir, contrainte ou panneau indicateur - tel est l'intérêt principal de mes citations. Stendhal pensait, qu'il fallait faire son entrée dans ce monde par un duel ; je m'en prépare la sortie en affrontant toute une coalition de meilleurs escrimeurs. Mais je compte sur l'amitié inespérée de certains de mes adversaires aînés, pour que nos épées tirées se redirigent vers des ennemis de nos princes ou de nos maîtresses.

L'écriture – une cohabitation, conflictuelle et forcée, entre la mimesis du mot-étiquette, collé à l'être commun, et le logos du mot-image, émanant du devenir personnel.

Les combats d'idées, non arbitrés par des mots désarmés, unificateurs ou consolateurs, sont toujours sources de grisailles et de mesquineries. Les mots sont des arbres ou des flèches ; les idées – des forêts ou des cibles.

Pourquoi *ordre*, en français, veut dire aussi bien un bon rangement, qu'une consigne ? Tant d'ordres furent donnés pour ne créer que du désordre chez l'adversaire ! Et qu'entend un Français dans volonté comme ordre, de [Nietzsche](#) ?

On a raison de traiter les adjectifs en valets de chambre ou écuyers, accompagnant leurs chevaliers jusque dans la bataille. D'où le secret de l'écriture chevaleresque de Hemingway, où l'adjectif est presque invisible ! Rares sont les adjectifs qui auraient du panache, justifiant un ralliement ou une poursuite. Et la bataille, c'est le verbe :

Nabokov rêvait d'une littérature, où le verbe affronterait l'adjectif. C'est dans la folie que le bon goût lexical se manifeste le mieux : l'intensité de Nietzsche part, presque exclusivement, des beaux noms, élancés vers la hauteur, tandis que chez un Artaud se démènent les adjectifs, nous entraînant dans des abîmes, ses fausses profondeurs.

Les disputes philosophiques les plus passionnantes se déroulent autour des mots et non pas des concepts. Nietzsche voit de belles véhémences au mot *nihiliste*, avant d'en forger le concept et de s'y reconnaître soi-même. Tant de ses appels pathétiques à être *impitoyable* (dans les mots), avant d'être terrassé par la pitié (un concept) pour un cheval.

Dire, que la langue est un système de signes exprimant des idées, est aussi bête que de dire, que les cordes d'un violon expriment des mélodies - confusion entre l'outil et la fonction. La langue permet de formuler des références, pour accéder aux concepts ; l'idée naît de l'interprétation conceptuelle et non pas langagière. Les idées sont faites pour être communiquées, elles naissent donc du modèle ; l'expression naît de la confrontation entre la langue et le modèle sous-jacent ; le gagnant déterminera si le discours est littéraire ou technique.

Ce n'est ni l'algèbre sèche ni la formule froide qui, aujourd'hui, dévitalisèrent le mot, mais l'image, facile, grégaire, incolore, insipide, athermique. Dans la guerre raciale, le mot, superbe et rare, succomba à l'invasion barbare des images communes et plates.

Dans l'appel de la hauteur, il y a toujours du chaos ; de la lutte contre lui, comme contre un ange, surgit un *système*, une cohorte d'idées se tenant debout ensemble. Même si cette position debout se peint le mieux en position couchée.

Contrairement aux notes et coups de pinceau, le mot n'épuisa pas encore son potentiel de beauté, de subtilité et de noblesse. Il n'y a plus rien à chercher dans les cloaques sonores ou picturaux, tandis que le mot organique, même agonisant, continue son combat, perdu d'avance, face aux sons et images mécaniques, ces symboles du triomphe de la foule.

On ne peut pas penser en mots, car les mots traduisent l'inertie, tandis que la pensée doit être une lutte, un style rebelle, fondé sur les concepts. La majorité des philosophes, nageant dans le verbiage, ne pensent pas, ils ignorent les relations entre le mot d'usage et le concept de représentation.

Cioran : *L'illusion, c'est croire aux mots. Cesser d'en être dupe, c'est le réveil, la connaissance.* Être dupe des mots, c'est croire, avec les professeurs, qu'énoncer, c'est représenter. Le mot n'est qu'un outil de dialogue. La connaissance, c'est ce qui précède l'assaisonnement du mot et ce qui s'extrait après sa digestion ; elle n'en est pas rivale. Trois sortes radicalement différentes de confiance au mot : admettre qu'il s'inspire d'un beau modèle, admirer son harmonie intrinsèque, fabriquer une interprétation de son message. Le savoir, l'art, le savoir-

faire. Connaissance des choses vues, connaissance de la vue, connaissance de lunettes.

B.Russell : *The most delicate is to make difference between a controversy of words and a controversy of essence - Le plus délicat est de faire la différence entre une querelle de mots et une querelle de fond.* La meilleure preuve de la maîtrise du fond est de savoir ramener toute discussion à une querelle de mots, où l'on s'escrime à coups d'idiomes, au lieu des axiomes, à coups de toquades, au lieu des incartades.

Nabokov : *Моя голова говорит — английский, моё сердце — русский, моё ухо предпочитает французский - La plus belle des langues ? Mon esprit répond - l'anglais, mon cœur - le russe, mon oreille - le français.* C'est selon que vous visiez un tir, un soupir ou un sourire.

On n'est plus dans une époque donquichottesque, où l'on pouvait se battre pour le noble ; aujourd'hui on ne peut que lui sacrifier quelque chose de vital, devenir déraciné, projeter vers le haut ses ombres profondes.

Le rejet a priori des choses est une opération de filtrage par de vagues contraintes, rejet dicté par un préjugé plat ou par un goût de hauteur ; c'est un état de défi, de guerre et d'exaltation. Le rejet a posteriori, dicté par la raison profonde ou plate, en vue d'un but transparent, conduit à un état de paix et de compromis, où poussent progrès et bassesses.

Pour donner à mon *oui* une belle stature, il ne suffit pas d'avoir réfuté les *non* du factuel banal, résidant dans la platitude. Les *non*, dignes d'être combattus, sont ancrés profondément dans le factuel savant ; les grands *oui* sont déracinés et sont hébergés dans la hauteur.

Parmi nos actes, nos pensées et nos passions, ce qui mérite d'incarner notre soi le meilleur, le soi inconnu, est ce qui se produit, comme si nous étions immortels, ou bien au nom de l'immortalité : *La vie est un combat pour l'immortalité. L'immortalité, c'est la perception et non pas l'idée de la vie* - Prichvine - Жизнь — это борьба за бессмертие. *Бессмертие не идея, а самочувствие жизни.*

Être plébéien, c'est ne pas savoir s'appuyer sur sa faiblesse et ne vivre que de sa force. *Ne vaincre que par la force, c'est ne vaincre qu'à moitié* - Milton - *Who overcomes by force, hath overcome but half his foe.*

Ne combats jamais les hommes, se réservant le choix des armes, mais un autre homme, un ange, Dieu, un fantôme - et découvre, que ce n'était que le même adversaire et que ta meilleure chance était d'être désarmé.

Pour se donner du panache, ils désignent leur adversaire sous des traits sinistres d'ennemi de la vérité et de la justice. Le mien est l'homme paisible suivant la voie du vrai, du juste et même du beau. Au pays du Tendre, ce n'est pas la voirie, mais l'astronomie qui devrait

assurer la meilleure communication. Cyrano, assommé par un laquais, tendant son panache à l'étoile et ne voulant d'autre appui que dans des arbres.

La stature de l'adversaire choisi vaut souvent plus que l'issue du combat. Tout coup reçu peut être vécu comme attouchement d'une aile d'ange, que je combats. *Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire* - [Pascal](#). À une bonne hauteur, les défaites élèvent : *En hauteur on ne vainc que pendant l'ascension ; le sommet atteint, tous y sont égaux* - [Sénèque](#) - *Nemo ab altero potest vinci, nisi dum ascenditur ; ad summum parveneris, paria sunt.*

Avoir son propre soi (le soi connu) n'est pas un fait ou un point de départ, mais un but et une permanente conquête (le soi inconnu n'étant que contraintes et commencements). Face à la dissension avec la raison. Le moi docile est troupeau. *Le moi est plus dans ce qui gouverne que dans ce qui est gouverné* - [St-Augustin](#) - *Magis sum ego in eo quod rego, quam in eo quod regor.*

Le piège d'un esprit polémiste : démanteler, avec brio, une inanité, le plus souvent imaginaire, et s'en donner de la confiance et de la grandeur. Ne relève de gant sur aucune arène, aucun forum, aucune route ! Les anges n'attendent que dans les impasses et se méfient même de la Lune comme lumière et témoin.

Ni les tournois ni les sondages d'opinions ni l'arrogance ne décident de rien en matières nobles. *Rien de beau ne fut accompli en*

compétition ; ni rien de noble - dans l'orgueil - Ruskin - Nothing is ever done beautifully which is done in rivalry ; or nobly, which is done in pride. Les stratagèmes modernes - la coopération en mode compétitif, la modestie des foires de la vanité - n'y changèrent rien.

Plus vous chassez le rêve de vos songes, plus vous avez besoin d'extra-humain dans le spectacle. Plus spontanée est votre adhésion à un conformisme infâme, plus bruyantes sont vos déclarations de guerre à la société. Plus l'épicier régule en vous la vision de la vie, plus vous appréciez le genre picaresque ou burlesque. *Le goût de l'extraordinaire est le caractère de la médiocrité* - Diderot.

Pour couper court à toute velléité d'héroïsme, dis-toi, qu'une histoire humaine sans un seul personnage est aussi réalisable qu'une algèbre sans un seul chiffre. *Notre vie est un récit sans trame ni héros, faite de la vacuité, du chaud balbutiement des digressions* - Mandelstam - *Наша жизнь - это повесть без фабулы и героя, сделанная из пустоты, из горячего лепета отступлений.* Mais si l'héroïsme dans la vie est chimérique, l'héroïsme de la raison, toujours plate, est envisageable : plonger dans la profondeur de l'esprit, devenir seul comme Jacob, ou s'élever à la hauteur de l'âme, devenir Ange, - et vivre de cette lutte.

Le *oui* superlatif est le défi lancé au *non* comparatif, Dionysos triomphant et d'Hermès et d'Apollon.

Les forts de tout poil - guerriers, politiciens, séducteurs - triomphent grâce à la résistance des autres forts, mais s'écroulent

devant les faibles - pacifiques, résignés, purs. *L'ennemi le plus redoutable de la force, c'est la faiblesse* - Hofmannsthal - *Der gefährlichste Gegner der Kraft ist die Schwäche.*

Le moyen sûr de perdre mon rêve, c'est - me battre pour lui, tandis que *le sens de l'existence est de sauver le rêve* - Modigliani. Enfouis tes reliquaires derrière la muraille fissurée de tes ruines, de ta forteresse vide, qui n'attirerait ni conquérant ni agent immobilier ni touriste. *Fais que le rêve dévore ta vie, afin que la vie ne dévore pas ton rêve* - Saint Exupéry.

Le sang ou la sueur, versés sur des champs de bataille ou sur les chaînes de production, n'inspirent plus la même compassion ou admiration. *Il n'y a que deux noblesses, celle de l'épée et celle du travail ; l'intellectuel est condamné à la platitude de pensée et de cœur* - Proudhon. Aujourd'hui, tout guerrier, comme tout travailleur, n'est que robot, vautré dans une platitude, où toute pensée est pré-programmée et tout cœur - éteint. Mais tu devinas bien la trajectoire de l'intellectuel : il guette le fait divers et le taux d'imposition, avec autant de ferveur que le journaliste et le comptable, chacun a son affaire de Calas, son *J'accuse* ou son Billancourt désespéré.

Nommer, c'est profaner le sacré ou sacraliser le profane. *Venise me gâte Othello* - [A.Suarès](#). Comparez avec le nom du dieu des Juifs, avec *Que ton NOM soit sanctifié* des Chrétiens ou avec le nom de la rose de Juliette. *La lutte : sans mettre des noms, des corps, des yeux* - [R.Debray](#). Mais pourquoi pas les corps ? Par exemple, la main droite,

sachant que les yeux et la main gauche peuvent ignorer ce que fait celle-là ?

La différence entre la profondeur et la hauteur est question du méta-goût, de la bonne dispute : chez les profonds, on ne se querelle pas sur le bon goût (*de gustibus non est disputandum*), en hauteur, c'est la seule dispute valable.

Il n'existe pas de nobles querelles collectives ; c'est dans une perspective temporelle qu'un talent de poète en invente parfois quelques grandeurs artificielles. Avec l'extinction du romantisme, disparurent aussi les grandes querelles personnelles. Et dans les petites, tous se valent : les brillants et les ternes, les purs et les salauds, les experts et les ignares. En absence de l'air romantique, règnent le feu de paille des indignés, le terre-à-terre des renfrognés, l'eau courante des alignés.

On crée par relais ou par pulsion. Ou bien on reprend le témoin d'un thème, d'une époque, d'une école, ou bien on éprouve un besoin, imprévisible, bouleversant, connu même des hommes de cavernes, sans s'associer encore aux mots, aux idées, aux images. Ou bien on défend des points de vue, avec des armes communes, ou bien on invente ses propres couleurs, on peint un axe entier, touchant à la profondeur de l'homme et à la hauteur du surhomme.

Avec la trajectoire de la progéniture des infortunés de Missolonghi ou de Camiri, on voit, auprès de nos contemporains, la

chute du prestige, qu'avaient le beau et l'héroïque – la programmation informatique et le métier de banquier, face à la plume ou l'épée, exercent une attirance autrement plus nette et décisive.

Dans un débat, la colère l'emporte toujours sur la noblesse ; l'indignation est presque toujours signe de bassesse ; il ne s'agit pas de vaincre l'indigne, mais de garder sa propre dignité. Les victoires sont affaire des goujats.

Le refus de luttes dégradantes – ou d'avance perdues, face à la bassesse triomphante, – est l'une des contraintes que je me suis toujours imposée. *L'esprit contre la force brute, la qualité contre la quantité, sont toujours perdants* - H.Hesse - *Geist kann gegen Macht, Qualität gegen Quantität, nicht kämpfen.*

Avec la disparition de la noblesse du centre d'intérêts de l'élite, il ne lui reste que le premier des deux termes lucréciens : *Rivalité des esprits, concours de noblesse* - *Certare ingenio, contendere nobilitate.* L'avenir des esprits sans noblesse s'appelle robot.

Chez un sage, la raison et le sentiment s'entendent en toute fraternité ; c'est le manque de connaissances d'un esprit trop dissipé ou d'intensité d'une âme trop passive, qui poussent l'homme à inventer des conflits inexistants entre la réflexion et l'émotion.

Impossible d'être pacifiste, si l'on tient à faire entendre sa voix ! Le combat est l'élément de toute écriture, qui se veut hors et au-dessus

des faits. Mais il faudrait dé-fêter les victoires des *idées*, se ranger du côté des vaincus, tombés, le *verbe* sur le cœur. Non pas *vae vincis*, ni *gloria vincis*, mais bien *verbae vincis*, même accompagné de *vae solis*.

L'idéal est un rêve qui n'a besoin ni d'adversaires ni de luttes. Ce qui compte, c'est sa hauteur et la faculté de maintenir celle-ci. Et il est omniprésent dans toute littérature. Dans les tragédies européennes, le gentil s'oppose au méchant, le fidèle au perfide, le cruel au doux, le puissant au faible, le noble au goujat – est-ce qu'on peut les appeler *idéaux* ? Tandis que chez [Tchékhov](#) on voit partout un idéal dépérissant, expirant, agonisant, sans antagonistes, – voici le seul vrai tragédien !

L'élimination de certains objets, attitudes, intonations, semble être un prélude à toute prise de position (ou, plutôt, de pose) philosophique ; il faut choisir : soit tu procèdes par des contraintes (en gros – mépriser la marche et chercher la danse), soit par des *destructions* (indignations, dénonciations, emphases sans extase). Le second choix est toujours facile, stérile, pusillanime ; le premier est une promesse de noblesse.

[Schopenhauer](#) : *Einige Menschen können jedes Gut verachten, sobald sie es nicht haben, andere nur, wenn sie es haben. Letztere sind unglücklicher und edler - Certains méprisent la chose, car ils ne l'ont pas ; d'autres, seulement s'ils l'ont. Les derniers sont plus malheureux et nobles. Malheur des envieux, malheur des repus - même vétilleux combat. On ne doit mépriser l'avoir, que s'il prétend avoir partie liée*

avec l'être. Ne pas le mettre en valeur, cacher son prix : *Ne pas avoir, tout en étant à portée de l'avoir* - Heidegger - *Nichthaben im Habenkönnen* - voilà de la jonglerie verbale au service de la noblesse modale.

Épicure : *À propos de chaque désir, il faut se poser cette question : quel avantage résultera-t-il, si je ne le satisfais pas ?* Pour le sage, la réponse complète, mais ne recouvre pas celle qui viendrait de cette autre question : quel désavantage cause sa satisfaction ? Tirer ou ne pas tirer de flèches ? Est-ce le même arc, celui qui éprouve nos cordes ou nos muscles, ou celui qui procure des aliments, ou celui qui élimine un adversaire ?

L.de Vinci : *La semplicità è la forma più alta di perfezione* - *La simplicité est la hauteur suprême de la perfection.* Quel est le meilleur équipement pour l'atteindre ? - la complexité conquise de haute lutte.

Péguy : *Avoir la paix, le grand mot de toutes les lâchetés intellectuelles.* Car il se traduit en préparation de guerres mesquines. Le trouble s'empare de l'intellectuel courageux, sans que celui-ci le cherche ni veuille - *vis bellum para pacem.*

Kafka : *Man lernt das Matrosenleben nicht durch Übungen in einer Pfütze* - *Un entraînement trop intensif dans la mare peut vous rendre impropre à la profession de marin.* Volé à La Rochefoucauld. N'affronter que les tempêtes sous le crâne. Ne pas déployer de voiles là où je manque de mon propre souffle. Sois grand par tes contraintes, car il

n'y a que très peu de choses, qui grandiraient de la grandeur de tes moyens, bien que les sots pensent le contraire : *L'homme qui s'acquitte honorablement de petites tâches, s'avère digne des grandes* - [Hegel](#) - *Der Mensch, der geringe Geschäfte treu erfüllt, zeigt sich fähig zu größeren.*

Rilke : *Was uns schließlich birgt ist unser Schutzlossein* - *La meilleure chance d'être sauvé est d'être désarmé.* De nos jours, on n'est visible que par ses griffes. Comme je plie mes ailes, je dois tourner mes armures vers l'intérieur, où se trament des sorties meurtrières.

On plie les genoux devant ce qui est majestueusement lointain : ainsi naît le sacré. On joue des coudes, pour se rapprocher du profane.

Ne pas être athée : ne pas pouvoir imaginer que la simple application des lois physiques, chimiques et biologiques puisse aboutir à l'apparition de l'œil, de l'oreille, de la langue, du cerveau. Ne pas être croyant : rejeter toute idée que le Créateur ait pu se manifester quelque part, dans l'Histoire de la Terre, sous quelque forme que ce soit. Ces deux négations sont à la base de la raison de désespérer et de la raison tout court, celle qui nous parle d'espérance. Si je réussis ces deux gageures, j'aurai droit à l'inscription panthéonique de [Voltaire](#) : *Il combattit les athées et les fanatiques.*

La Face de Dieu serait présente, où que vous vous tourniez. Mais c'est également l'ambition des polices secrètes et de la marketplace,

bien que ce ne soit pas leurs faces, mais, respectivement, leur œil ou leurs dents qu'ils veulent faufiler, pour tempérer nos agissements.

Face au besoin de sursauts et à l'incroyance galopante, la sacralité, sereinement, se passe désormais de Dieu. Le saint, c'est à dire un fou de Dieu, fut celui qui, dans le combat contre les démons, croyait le salut possible. Sans malins ni anges, on diabolise des comptables distraits et se gargarise de ses triomphes budgétaires.

Face à nos faiblesses (les angoisses, les hontes, les perplexités) – les combattre ou leur compatir ? - pour avoir choisi la seconde attitude, le christianisme mérite d'être proclamé la religion la plus noble. Le bonheur mécanique du goujat, qui aurait gagné en forces, ou le malheur en larmes du noble, qui aurait gagné en souffrances sublimées ou partagées.

Dieu ne se soucierait que de ceux qui Lui ressemblent. Pourquoi s'étonner alors qu'il abandonne l'homme de la Croix ? Ce Dieu, apparemment sabreur à ses débuts, est aujourd'hui, de son métier, manager ou comptable. Mais ce n'est rien, comparé avec ce qu'il sera demain - un Dieu-machine : *deus ex machina* devenant *deus in machina*.

Au commencement était le couple l'*Amour* - la *Haine* (Empédocle), la *Monade* (Pythagore ou Leibniz), l'*Apparence* (Pyrrhon), l'*Idée* ([Platon](#)), le *Verbe* (le Christ), l'*Action* (Thomas l'Aquinate, [Goethe](#), après avoir opté pour le *Sens* et la *Force*, [Valéry](#),

avant de lui préférer l'*Étrange*, Proudhon), la *Violence* ou la *Lutte* (Pascal ou Darwin), le *Soupçon* (Marx et sa *Classe*, Freud et sa *Perversion*, Nietzsche et sa *Musique*, Berdiaev et sa *Liberté*), la *Donation* (*Gegebenheit* de Heidegger), l'*Étrange* (à partir des fantômes et spectres : Shakespeare genuit Marx, Marx genuit Valéry - Derrida). Chacun au commencement de sa discipline : l'*Idée* (le *Nombre*, la *Monade*, la *Force*) - pour représenter le mystère, le *Verbe* (l'*Amour*, le *Sens*, la *Donation*) - pour formuler les problèmes, l'*Action* (la *Haine*, la *Lutte*, le *Soupçon*) - pour tester les solutions, la *Perversion* et l'*Étrange* - pour confondre ou embellir les passages de l'un à l'autre de ces trois niveaux.

Dieu se fiche de nos regards sur Lui ; pourtant toutes les religions, surnaturelles ou laïques, commencent par dénoncer des hérésies et pourchasser les déviationnistes.

La répugnance, face aux certains sujets – l'actualité, le combat, la mort - et donc leur exclusion du centre de tes soucis, est la forme la plus efficace des contraintes que tu t'imposes. *Un vieux, dégoûté par la proximité de la mort, représente mal sa saison* - H.Hesse - *Ein Alter, der die Todesnähe hasst, ist kein würdiger Vertreter seiner Stufe*. Il vaut mieux se dédier à l'interprétation de son propre climat, qui devrait rester jeune à tout âge. La mort est un interlocuteur, qui rend inerte et plat tout ce qui est élans et reliefs.

Ta Bête ne quitte jamais la Terre ; ton Ange, horrifié par la platitude terrestre, chute souvent de son séjour céleste et connaît la

proximité défiant de la Bête. De retour dans sa demeure naturelle, son sommet solitaire, l'Ange ne voit ni ne connaît plus que le lointain, où s'impatientent, sur leurs sommets, d'autres anges, au-dessus d'autres bêtes. *Au Ciel, un ange n'a rien d'exceptionnel* - B.Shaw - *In heaven an angel is nobody in particular* - les anges ne forment ni troupeaux ni meutes, dans lesquels se vautrent les bêtes.

J.Joubert : *Penser à Dieu est une action ; penser au démon est une pente*. Donc, Dieu, comme ses anges, aime la lutte. L'obstacle est, précisément, cette engageante déclivité, la routine béate de l'accumulation. Le démon est dans la succession mécanique des pas, Dieu est dans l'audace du premier, du seul pas libre. Le démon de **Socrate** fut un ange, puisqu'il ne se manifestait que dans le refus de certains actes.

Zweig : *Je mehr sich einer begrenzt, um so mehr ist er andererseits dem Unendlichen nahe* - *Plus un esprit se limite, plus il touche par ailleurs à l'infini*. Histoire de se débarrasser d'insipides buts ou de se dire : *Ce qui m'ôte une contrainte, m'ôte une force* - Stravinsky. On se limite par deux moyens : en s'imposant d'ascétiques contraintes - la solitude de la lutte nous mettant face à l'infini sans force ni mémoire - ou en se vidant, pour préparer la place à Celui qui pourrait y agir.

La littérature russe est la seule en Europe à avoir résisté à la tentation d'un héros triomphateur. Elle affiche une interminable galerie des vaincus, bons princes : prince Igor, prince Mychkine, prince André.

L'Europe : l'histoire d'un combat - entre l'Antiquité et le Christianisme - où l'on prend parti du vainqueur, de l'Antiquité. La Russie : le même combat, entre deux fantômes, portant les mêmes noms, mais plutôt absents de ses latitudes, où l'on se range du côté du vaincu, du Christianisme.

L'Europe connaît les saignées purificatrices et les trêves profitables. Les guerres inondent les Russes de malheur, la paix n'y rend heureux personne. *Les communistes gagnent les guerres et perdent la paix* - [R.Debray](#) – du tsarisme au communisme, les raisons changent, mais pas les effets – l'asservissement et la misère.

Le Russe vit avec le sentiment, que le mal, qui le frappe est un mal périphérique et banal, hors des lieux, où se concentre son vrai dessein. Résister à la tentation de résister !

Il faut être potentiellement libre, pour se battre conscientement pour la liberté, en se donnant de bons objectifs. L'esclave se contente de moyens : *La Russie – l'éternelle mutinerie de l'éternel esclave* - Mérejkovsky - *B России - вечный бунт вечных рабов*.

Le titre de *Patriotique*, pour parler de la dernière guerre mondiale à l'Est, est juste. Pour les nazis, il s'agissait de coloniser la Russie, comme les Britanniques avaient colonisé l'Inde. L'évocation des idéologies ne servait qu'un seul but - bien réussi ! – recruter des combattants volontaires non-allemands. Mais la victoire de l'horreur

nazie en Allemagne devait beaucoup à la victoire de l'horreur bolchevique en Russie. *Le fascisme et le bolchevisme sont frères-ennemis, mais frères tout de même : là où l'un pousse, le champ de l'autre en reçoit des engrais* - **H.Hesse** - *Der Faschismus und Bolschewismus sind zwar feindliche Brüder, aber doch Brüder, und wo der eine wächst, düngt der das Feld des andern.*

Le malheur russe est que, contrairement à Rome et Paris, après de sanglants affrontements entre plébéiens et patriciens, aucun Temple, aucune place, ne portent le nom de Concorde, et la Place la plus emblématique continue à s'appeler Rouge, symbole de beauté ou couleur de sang, comme cette église de Saint-Pétersbourg, qui ne fait que nous rappeler un Sang Versé, au lieu d'appeler à l'expier.

Le cœur français ou allemand est étrangement agressif : il *bat* ou *frappe* (*klopfen*) ; le cœur russe se *bat* (*биться*) avec lui-même.

L'arrogance américaine, comme, jadis, l'ambition française ou le nationalisme allemand, cherche à abattre la Russie, par des sanctions économiques ou en soudoyant des marionnettes environnantes. Je ne sais pas ce qu'on devrait leur conseiller : mieux étudier l'histoire de **Napoléon** et d'Hitler ou bien la géographie : *On ne soumet point une nation dont le pôle est la dernière forteresse* - **Chateaubriand**. À l'autre pôle - la culture, celle de Pouchkine, Tchaïkovsky, **Tolstoï**.

La beauté et l'ordre rendent notre esprit objectif et juste ; la laideur et la violence rythment le quotidien russe, et en essayant de lui

échapper, le Russe croit rencontrer l'âme, qui ne peut être que subjective, sporadique et partielle.

Vu la sanglante brutalité des bolcheviques et le défi planétaire de leur idéologie, c'est le tempérament et la rhétorique d'Hitler qui s'y prêteraient parfaitement. Vu l'esprit petit-bourgeois des nazis et la mesquinerie envieuse de leur racisme, c'est la voix suave et le regard espiègle de Staline qui auraient dû les séduire. Deux monstres, étrangers à leurs pays.

Les Russes ne retrouvent l'instinct de la liberté et de la dignité que devant l'envahisseur étranger - les serfs analphabètes, du temps de Napoléon, ou les ex-pensionnaires du Goulag, face à Hitler. Et les Américains devraient s'intéresser un peu à l'Histoire, pour ne pas commettre l'irréparable. *Les Russes, on dirait des hommes bornés, insolents, même sots, mais on ne peut que prier pour celui qui s'attaquerait à eux* - Churchill - *Russians may seem narrow-minded, impudent, or even stupid people, but one can only pray for those who are against them.*

Combattre l'ange, avec la férocité de la bête, ne peut laisser saintement boiteux que l'ange. En Russie, des anges annoncent de glorieux combats contre le diable ; à cet appel seules sortent des bêtes qui s'entre-déchirent entre elles. Des observateurs n'arrivent qu'au dernier moment, pour se chagriner : *Au combat des aigles succède le combat des pieuvres* - R.Char. La verticalité angélique, invisible dans l'horizontalité bestiale, n'est visible que du lointain.

À l'école russe, le mot le plus entendu fut *amour*: amour du paysage ou de la langue natale, de la musique ou de la mathématique, du Tsar ou du Parti Communiste. Donc, une école de l'échec, puisque tout amour est une défaite. À l'école du monde évolué, le mot omniprésent, envahissant, ravageant est *réussite*, où l'acharnement ne laisse aucune place à la passion, ni la lutte - à la pitié. Chesterton : *Nietzsche* : *on s'engage non pas pour aimer, mais pour lutter.* Tolstoï : *on s'engage non pas pour lutter, mais pour aimer* - *Nietzsche* : *we should go in for fighting instead of loving.* Tolstoy : *we should go in for loving instead of fighting.*

Le XIX^e siècle russe : *La lutte entre les intellectuels et l'absolutisme, en présence du peuple silencieux* - Camus. Le XX^e siècle : la lutte entre le peuple et l'absolutisme, en présence des intellectuels expirants. Le XXI^e siècle : l'absence d'absolutisme et d'intellectuels, en présence d'un peuple bavard, haineux et sauvage.

La mémoire des conflits armés, chez l'homme civilisé, prend la forme d'un deuil – *plus jamais ça*. Deux monstres sanguinaires, Staline et Hitler, noyèrent la Russie dans un océan de sang, de larmes, de sueurs, froides ou chaudes ; leurs souvenirs, chez les Russes, sont une fête – *une main forte nous manque ou on peut recommencer.*

Avant l'apparition du capitalisme, au XVIII^e siècle, la lutte de l'humanité contre la nature fut défensive : contre les épidémies, la famine, les catastrophes naturelles. Ensuite, elle devint offensive : la

productivité, la rentabilité, le pouvoir d'achat. Tout l'épisode soviétique fut un retour à la sauvagerie, à la lutte pour la survie, tempérée par des purges exterminatrices.

Les bolcheviks n'avaient besoin ni de robots ni de moutons, pour diriger la Russie ; les hommes ne furent, pour eux, qu'un matériau inerte, pour des expériences patibulaires, terrorisantes. Et Heidegger attribue à la Russie : *Le premier pas, et le pas décisif, vers la mécanisation absolue de l'espèce humaine, a été accompli par le socialisme soviétique - Den ersten und entscheidenden Schritt zur unbedingten Motorisierung des Menschentums hat der sowjetische Sozialismus vollzogen* - ce qui appartient, de plein droit, aux Américains.

L'âme et le cœur russes sont sensibles aux même pulsions qu'en Occident. Mais la raison, dont l'action et les mœurs, subit une influence néfaste d'un Orient barbare (les cultures japonaise, chinoise, indienne n'apportèrent absolument rien à la civilisation russe). Mais le combat civilisationnel se déroule dans la raison, d'où l'âpreté et l'incompréhension du dialogue tendu et méfiant avec l'Occident.

Tous les courants protestataires russes proviennent d'un mysticisme primitif des francs-maçons du XVIII-me siècle, poussant les hommes à former des clans, des bandes, des cercles clandestins, animés par des formules ampoulées, surréalistes, inopératoires. Celui qui manqua à la Russie, ce n'est ni Voltaire ni Rousseau, mais Montesquieu.

Le Russe se sent à l'aise dans un état des croyances gratuites et même recherchées. Dostoïevsky admettait, que l'occulte idée d'une mission russe d'harmonisation fraternelle du continent européen était rêve et délire, mais il *voulait* y croire et en vivre.

La plupart des historiens russes sont persuadés, que l'Europe n'a pour le peuple russe que l'antipathie, l'hostilité, le mépris. Vivant au milieu des Européens je vois, de leur part, surtout de la sympathie, de la compassion, du désir de voir une Russie plus civilisée, plus démocratique, plus prospère. Ce qui horrifie l'Européen, c'est, depuis un siècle, le mensonge, éhonté et abrutissant, des dirigeants russes, vis-à-vis de leur propre peuple, et leur sauvagerie face aux opposants libéraux.

La France, victorieuse de la Grande Guerre, transforme la gloire de survivre en joie de vivre ; la Russie, victorieuse de la Seconde, passe du deuil de survivre à l'horreur de vivre.

Il paraît que la cause de la Première guerre mondiale serait l'avarice française et la grisaille russe : *Un Kaiser envoya l'armée germanique contre le Français avare et le fade Moscovite - Machado - Un César ha ordenado las tropas de Germania contra el francés avaro y el triste moscovita.*

Trois défaites militaires russes, au début du XX-me siècle, amenèrent trois révoltes ; le même scénario se profile aujourd'hui,

avec les mêmes émeutes, chaotiques et impitoyables. On n'avait pas trouvé vital de juger les assassins sauvages de masses, un demi-siècle plus tôt ; on devrait juger, aujourd'hui, les assassins sauvages d'individus, pour crever les abcès sanglants de ce pays malade. Le crétinisme permanent, incurable et viscéral, de tous ces assassins ne présage pas, hélas, qu'une intelligentsia pro-européenne, enfin, vienne au pouvoir.

L'Histoire de Russie : quatre siècles de brigandage, quatre siècles de barbarie, deux siècles d'éclat en haut et d'esclavage en bas, un siècle de mafias – idéologique, concentrationnaire, gérontiste, voyouriste.

1812, 1941, 2022 - trois confrontations entre l'Occident et la Russie : la politique (pour dominer), la raciale (pour soumettre), la juridique (pour défaire les envahisseurs) ; coalitions de 10, 30, 75 pays. Avec, à la tête de la Russie : un Européen raffiné, un Asiate sanguinaire, un mafieux véreux. Les résistants russes : aristocrates et cosaques, humiliés et vengeurs, mercenaires et ivrognes.

L'emploi du poison ou de balles dans le dos, par l'actuelle mafia régnante russe, pour *liquider* ses adversaires politiques, me rappelle que déjà le tsar Alexis le *Doux*, au XVII-me siècle ordonnait à ses émissaires en Europe de *dépister et occire* (*сыскать и известить*) un boyard qui s'y était réfugié.

Hugo : **Venue inévitable d'un Spartacus russe.** Il se lèvera avec l'affranchissement d'un verbe fatidique : *работать* - *travailler*, verbe, qui enfanta de deux monstres, *раб* - esclave (remontant, semble-t-il, au *Slave*) et *robot*. Mais le Spartacus des robots sera pacifié par un syndicat ou par un conseil d'administration. Avant de sombrer dans une nouvelle superstition d'origine asiatique.

Tolstoï : *Русский народ никогда не участвовал во власти, не разворачался участием в ней. Его христианство делает резкое различие между подчинением насилию и повиновением ему* - *Le peuple russe n'a jamais pris part au pouvoir et n'a pas été corrompu par lui. Son christianisme fait une nette différence entre la soumission à la violence et son acceptation.* On peut se soumettre (l'action), sans accepter (le calcul), et accepter, sans se soumettre. Dans le premier cas, on souffre, sans lutter ; dans le second - on lutte, sans souffrir. La souffrance bénéfique et la violence maléfique. L'appel de lumière attirant les ténèbres : *La Russie : en bas - le pouvoir des ténèbres, en haut - les ténèbres du pouvoir* - **Tolstoï-Guilarovsky** - *Россия : внизу - власть тьмы, вверху - тьма власти.*

L'homme au *singulier* (Kierkegaard) n'est qu'un carnivore debout (couché au *pluriel*, on risque de muer en herbivore, en mouton, - couché au *duel*, au ciel, serait à creuser) ; l'homme n'est ange que seul ; parmi les hommes, il n'est qu'homme, c'est-à-dire bête. Toute vie est une vie dialogique, la vie monologique n'existe pas, ne l'est que le rêve. Le dialogue minimal : entre le moi observé et le moi qui s'observe.

V.Rozanov : *Русская стихия - беспорывная природа - L'élément russe, c'est une nature sans élan.* L'élan, ici, est un mouvement de liberté, de lutte, de violence. Presque le contraire de la passion, qui est de l'esclavage. Non-violence face au mal, préférée à violence au nom du bien.

B.Russell : *Napoléon said you can do anything with bayonets except sit on them ; Lenin disproved the exception - On peut tout faire avec des baïonnettes, sauf de s'asseoir dessus, dit Napoléon ; Lénine effaça cette exception.* Le knout avait bien préparé les épidermes pour cette nouvelle épreuve (formulée par Talleyrand) ; mais, comme les cerveaux, ils y restèrent couchés et non pas assis.

L'homme grégaire s'effraie du désert intérieur et se dissout dans les disputes extérieures. Je ne trouve pas de désert extérieur à ma mesure, où je pourrais clamer, exposer mes égarements intérieurs. Ce n'est pas l'absence d'oreilles qu'est la vraie solitude, mais bien l'absence de déserts inspirateurs. *Il n'y a plus de déserts. Il n'y a plus d'îles* - **Camus**. Voilà pourquoi il faut renoncer à scruter le vaste horizon et ne croire qu'en hauteur du firmament.

Ton astuce, ta ruse du vaincu, étendu sur un champ, où rôdent et exultent des ennemis impitoyables, - la ruse de faire le mort.

Mieux vaut vivre dans le monde du besoin que dans le besoin du monde. De nos jours, même pour la première solution, il faut que le

monde ait besoin de moi. Mais il n'invite ni n'attend personne. Et pour attirer son attention, le seul geste visible - montrer ses griffes.

À nous deux ! - commence naïvement un révolté pour finir fatallement dans un pugilat de foire. Avant tout combat, vérifie, que tu es toujours seul. Alors seulement, je pourrai dire, que *tout ce qui est grand s'édifie dans la tempête* - **Platon** (à la place de *s'édifier dans*, passif mais noble, d'autres traductions donnent, par ordre de dynamisme croissant : *s'exposer à, se tenir dans, se dresser dans*).

La solitude pousse à voir dans toute controverse d'idées une infâme persécution. Il faut savoir, au contraire, la ramener à une anodine dispute de salon, au milieu de mes ruines drapées.

Caresses non-sollicitées, prières congédiées, défis périmés - passée la date-limite, ces élans larmoyants, jadis tournés vers l'extérieur, finissent par fermenter en bile noire et nauséabonde, qui jaillira vers l'intérieur par des coulées ravageuses.

Profite du désert comme d'un lieu des tentations et des mirages, et ne cherche pas à en devenir le seigneur, ce qu'une corne plus acérée, un sabot plus agile ou un poison plus dense mettraient si facilement en question.

Tout philosophe, depuis **Platon**, se doit d'être *en exil et de conspirer contre sa patrie* - **Nietzsche** - *seit Plato ist er im Exil und*

conspirirt gegen sein Vaterland ; celui d'aujourd'hui s'exile en colloques et conspire contre un groupe de recherches rival.

Le premier souci de l'homme grégaire, c'est de se trouver de la compagnie. C'est ainsi qu'il trouve un complice, une victime ou une idole.

Qui prêterait attention aux états d'âme gémis par un anachorète carthaginois ? Même pour décorer les chars des Romains triomphants, on ne recherchait que des généraux ou de la soldatesque. Mon livre va sombrer comme tout souvenir phénicien, puisque les cendres de son oiseau éponyme ne toucheront plus la terre. La Didon du bûcher (Homère) ou la Didon abandonnée par Énée sur une île déserte (Virgile). Mais je dois tout faire pour qu'à *la vie solitaire corresponde un livre solitaire* - Pétrarque - *quo silicet solitarie vite solitarius liber esset*.

L'hostilité des autres n'a pas de place dans une vraie solitude. La solitude, c'est ma transparence aux regards des autres.

Il faut n'habiter que son soi inconnu, mais ne juger ni voir son soi connu que de l'extérieur. Ainsi, on protège sa solitude, tout en s'ouvrant au combat ou à la fraternité.

Il faut relever de l'espèce grégaire, pour attribuer à une déité, au Mauvais Démiurge, les imperfections de vos cohabitations conflictuelles. Le vrai nom de ce Méchant est – mouton.

Même des penchants solitaires se peignent, aujourd’hui, sur un fond grégaire des vitupérations, luttes, critiques. La noblesse et l’ironie devraient s’exercer surtout par un Narcisse, hors des regards des hommes et s’adressant à la seule ouïe divine.

Pythagore : *En quittant la patrie ne tourne pas la tête.* Garde-la tournée vers le haut ! Derrière nous - des nostalgies, devant - des marches, autour - des courses, en profondeur - des faits, en hauteur - des rêves.

K.Kraus : *Die Welt ist ein Gefängnis, in dem Einzelhaft vorzuziehen ist* - *Le monde est une prison, où il vaut mieux être seul dans sa cellule.* Car, en plus, le monde est un combat et un théâtre ; et l’azur grillagé se défend le mieux en monologue agonistique.

En dernière instance, la cause de toute souffrance ou jouissance réelles se réduirait, facilement, aux balivernes, au toc, au couac. On n'y trouve rien à admirer ni à désirer, ce qui désavoue le stoïcisme. Et si un récit tragique nous émeut, c'est qu'une belle invention lui préside ; ce n'est pas la profondeur causale, mais la hauteur verbale qui ennoblit les plaies. *Une douleur légère parle, la profonde se tait* - **Sénèque** - *Curae leves loquuntur, ingentes stupent.*

Ce n'est pas la destinée, elle-même, qui est tragique pour l'homme prométhéen, mais la défaite dans la lutte contre elle. Toute lutte est comique, quels que soient l'adversaire et l'enjeu, - le credo de

l'ironiste, acceptant d'être boiteux à condition de ne combattre que l'ange.

La vraie souffrance est incompatible avec le bras levé et l'arène : le *souffrir est un pâtir pur* (Levinas). Elle devrait loger dans une haute tour d'ivoire aux souterrains profonds ; une fois hantée par le passéifié, elle se métamorphosera en ruines futuristes.

La hauteur : avec Mozart, c'est l'ange qui y installe ton cœur arrêté ; avec Beethoven, c'est la bête qui la proclame pour ta tête redressée ; avec Tchaikovsky, on sent, qu'elle n'est que dans l'élan, né de la lutte entre l'ange et la bête, qui ont le même pouvoir sur ton esprit et ton âme et qui sont ton soi inconnu et ton soi connu, l'inspirateur et le créateur.

Comme toute lutte avec le réel, au lieu de l'imaginaire, la douleur, elle aussi, affleure le quotidien et nous plonge dans la platitude. Ne compte accéder, par la souffrance, ni à la hauteur ni à la profondeur : *Je doute que la douleur nous rende meilleurs, mais elle nous rend plus profonds* - [Nietzsche](#) - *Ich zweifle, ob ein solcher Schmerz verbessert, aber ich weiß, daß er uns vertieft* - elle ne fait que renforcer les positions acquises sans combat.

La plupart de nos instincts servent à nous protéger contre la souffrance. Mais il y en a un, qui, au contraire, nous rend encore plus vulnérables et désarmés, face aux peines déferlantes, dans nos meilleures régions, c'est l'amour.

Les plus impressionnantes des triomphes ne se font pas à l'ombre des épées, mais en clarté des massues ; regardez Héraclès et Zarathoustra, profanateurs de l'arbre, que sanctifièrent les défaites du Christ et de Manès. Aimer l'arbre, où l'on expire : *J'aimais ma mort, j'aimais ma faiblesse* - **St-Augustin** - *Amavi perire, amavi defectum meum.*

La souffrance vient soit de l'excès de l'instinct de survie, soit du manque de l'instinct de vie. L'instinct de survie naît du danger et se manifeste par une lutte farouche ; l'instinct de vie loge dans l'amour et dans l'amour-propre, la caresse étant leur besoin commun. Donc, la souffrance - le muscle mobilisé ou l'épiderme non sollicitée.

La dilution dans le monde après une rencontre foirée avec soi, telle est la trajectoire victorieuse de la majorité. L'adhésion à soi après l'expérience du monde - une déroute réservée à ceux qui suivent le nez (l'odorat, le goût) plutôt que la raison (le sens des pas et des coudes), le cœur battant, imperceptiblement, devenant cœur battu.

Une intuition naïve fait naître la pensée - d'un danger. Ce qui explique la manie du minable à évoquer des cataclysmes dictant ses pensées ahuries et dangereuses. La haute pensée est à l'abri des basses contagions, et il est bête de croire, que *penser haut est dangereux* - proverbe latin - *altum sapere periculosum*. C'est dans les foires, médiatiques ou universitaires, que même le penser bas, sans parler de penser tout court, est proclamé dangereux. La meilleure

demeure de la pensée est la solitude, hermétique aux poisons et immunisée contre les morsures.

Les ruines : errance immobile, nomadisme des yeux et sédentarité des pieds. À l'ombre du drapeau blanc flottant sur l'ex-tour d'ivoire, après la capitulation des bras. *Une capitulation est une opération, par laquelle on se met à expliquer au lieu d'agir* - Péguy - mauvais dilemme ! Non seulement ne pas combattre l'adversaire indigne, mais ne pas chercher à le comprendre - comprendre la débâcle, digne et anonyme.

La tragédie se joue entre la pureté du valoir et les ténèbres du vouloir. Le pouvoir tyrannique et le devoir libre dessinent le drame. La comédie, c'est la résolution de ces tensions, grâce au savoir ironique.

Les rêves d'enfant sont des visées de prédateurs en puissance, même s'ils sont couvés par des serins. Notre nostalgie de l'enfance est le regret de ne pas avoir su nous muer en colombe ou en rossignol et le vague soupçon d'être devenu vautour ou corbeau.

Les étoiles éteintes laissaient jadis d'horribles ténèbres dans nos âmes orphelines. On n'en connaît plus que les orbites et les masses, et l'on en oublie la fausse, mais irrésistible attraction. Le progrès du recyclage lyrique fit de ces cendres du néon, à l'énergie renouvelable.

Ce n'est pas un conflit qui oppose le rêve à l'action, mais l'incompatibilité de leurs langages, tandis que chacun a raison dans

son domaine. Il est bête de voir une tragédie dans le fait que deux antagonistes aient raison en même temps ([Hegel](#)) ; la tragédie est dans l'impossibilité d'exprimer une noblesse dans le langage d'une autre.

L'homme se débat contre la vie, sans la percevoir ni, encore moins, la concevoir. *J'ai beau voir et comprendre la vie, je ne peux la toucher* - Pessõa – mes yeux manquent de regard ou mon toucher est trop loin d'être une caresse. Combattre un ange, plutôt que scruter une bête. Être un ange et en vivre la souffrance, plutôt que se faire une bête, afin d'étouffer la douleur d'être un humain - S.Johnson - *to make a beast of himself in order to get rid of the pain of being a man.*

Il est clair, que toute consolation est une capitulation. Capitulation de l'esprit. Mais oh combien plus pitoyable, ou plutôt imprévoyante, est la capitulation de l'âme, qui accepte le combat, et veut le gagner, pour devenir, ensuite, inconsolable !

Le courage et le combat sont bienvenus pour affronter des problèmes désespérants ; pour se mesurer aux mystères, menant à l'espérance, la consolation est préférable.

Le stoïcisme ne veut pas voir dans la solitude et la souffrance – des misères atroces, comme le voit le nihilisme. Le nier, c'est pratiquer un optimisme tragique ; l'admettre – une tragédie optimiste. C'est le qualificatif qui signale si tu dis non ou oui à la vie insupportable ; le nom n'indique que la tonalité. La basse lutte ou la haute consolation.

En écrivant, à qui veux-tu t'adresser ? au concurrent ? au badaud ? au frère ? Et tu chercheras, respectivement, à le convaincre, à l'amuser ou à le consoler.

Notre âme secrète la mélancolie, que notre esprit tente de combattre. Mais l'esprit est commun, tandis que l'âme est personnelle ; nous combattons donc notre genre hapax au nom de l'espèce normative.

Dégoût de la vie ou délivrance par le suicide – deux sujets, deux insanités des aigris ou des maniérés à courte vue et à méchante cervelle. La vie doit être épicee par le rêve, et le suicide – écarté aux pacifiques consolés et réservé aux combattants désabusés.

La vraie souffrance t'humilie et te rend indifférent aux connaissances communes, acquises par un banal travail de mémoire. Les connaissances intimes se donnent par de bienheureuses révélations de ton soi inconnu. Et tu te moqueras de ceux qui souffrissent ou se battirent pour la connaissance. *Est-ce que tu as souffert pour la connaissance ? - une niaise interrogation bouddhiste.*

Pétrarque : *Né so se guerra o pace a Dio mi cheggio, ché 'l danno è grave, et la vergogna è ria - Je ne sais si c'est la guerre ou la paix que je demande à Dieu, et la honte en est tout aussi grande. La guerre contre autrui et la paix avec soi-même - source de la plus grande des hontes. Bellum omnium contra omnes, ce fut le cas jadis ; désormais, c'est pax*

omnium cum omnis. Le sage vise la paix avec autrui, et il trouvera toujours une *causa belli* contre soi-même. *Des conflits avec autrui, nous retenons la rhétorique ; des conflits avec nous-mêmes - la poésie* - Yeats - *Of our conflicts with others we make rhetoric ; of our conflicts with ourselves we make poetry.*

Kierkegaard : *Ma peine est mon château seigneurial.* Et des joies fantomatiques le hantent en fêtes anacréontiques, bachiques ou orgiaques. On s'y attend plutôt aux ruines ennoblissantes qu'aux assauts héroïsants. Au chant haut perché plutôt qu'au camp retranché.

Unamuno : *La vida es tragedia, y la tragedia es perpetua lucha sin victoria ni esperanza de ella* - *La vie est une tragédie, et la tragédie est une lutte perpétuelle sans victoire ni espoir de victoire.* La tragédie ainsi définie est un vaudeville. Ce n'est pas la défaite qui est tragique : la tragédie, c'est l'incapacité de jubiler dans la défaite, qui couronne la vie.

Einstein : *Leiden ist mir wirklich lieber, als Gewalt üben* - *Je préfère vraiment subir la peine qu'exercer la violence.* On apprit aux hommes la violence douce et légitime ; et la souffrance devint une chose honteuse, symbole d'échec social et prélude à la fourberie. Le culte de la réalité conduit à la violence, celui du rêve - à la souffrance.

C'est seulement aux questions sans intérêt, où règnent le pensif et le constatif, qu'on ne peut répondre que par un *oui* ou un *non*. Plus la question appelle de substitutions, plus le *oui* et le *non* s'équilibrivent,

dans leurs chances d'emporter la mise. L'esprit ironique consiste à donner un coup de pouce au perdant.

Les hellénistes ramènent la recherche de la vérité (*aléthéia*) à la lutte contre l'oubli (*léthé*) de l'être, contre la désoccultation ; cette lutte ressemble à l'intensité du devenir, dans le retour éternel au-dessus de l'être (*l'intensité du devenir comme éternité - die Ewigkeit der Werdenfülle - Heidegger*) ; le résultat étant le processus lui-même, l'entretien du désir, l'interprétation des interprétations, l'éternel retour faisant à la vérité du devenir la promesse d'être vérité tout court.

La philosophie devrait apprendre à l'homme de rester désarmé face au mystère du monde, pour s'en étonner, mieux et plus. Toutes les vérités intéressantes y sont du fait des scientifiques ; aucune contribution des philosophes n'y est à noter ; aucune application notable des *méthodes de recherche de la vérité*, de [Descartes](#), [Kant](#) ou [Heidegger](#), censées nous armer, ne fut jamais signalée. Héraclite, [Sénèque](#), [St-Augustin](#) leur restent supérieurs, puisque, n'étant pas intellectuels, ils cherchent surtout à nous séduire. *Le propos de l'intellectuel n'est pas de séduire, mais d'armer - R.Debray* – ces armuriers ne sont bons, aujourd'hui, que pour les combats de robots.

Dans ce qui est vécu par le sot comme contradiction dans les idées réelles, le sage voit, le plus souvent, un conflit des langages virtuels. Le sot passe sa vie à combattre ces fichues contradictions, tandis que le sage joue avec l'invention, la recréation ou l'imagination des langages, dans lesquels sera vrai ce qu'il aura voulu et pu.

La vérité n'a pas d'adversaires durables, qui lui chercheraient noise : *La vérité ne s'impose jamais, simplement l'extinction frappe ses adversaires* - Planck - *Die Wahrheit triumphiert nie, ihre Gegner sterben nur aus.* Les seuls adversaires crédibles d'une vérité vieillissante sont des chasseurs de vérités vivantes. Quand ils crèvent, on se met à vénérer des momies métamorphosées en robots.

Ceux qui réclament le plus fort le droit de se renier sont généralement incapables de formuler à quel nouveau contraire ils veulent se vouer. Seule la qualité de la négation donne le droit de se contredire. Et cette qualité se mesure en unités curatives : *contraria contrariis curantur.*

Tous les combats sont infâmes, y compris ceux, où l'on exhibe des vérités ou des idées, pour lesquelles on veuille vivre ou mourir. Des troupeaux et des machines les trouvent encore plus sûrement, et ce, sans appel aux emphases, sabres ou angoisses. Bien qu'une noble mort soit plus fréquente qu'une vie noble, mourir pour une idée est encore plus niaise que mourir pour une oie ou pour une loi. La vie ne doit aboutir qu'à un arbre ; la mort est déjà une souche.

C'est l'horreur et la taille de l'adversaire qui déterminent le degré de noblesse d'un combat. Ces innombrables combattants pour la vérité jettent tant de virulentes dénonciations du pire ennemi du genre humain – du mensonge, mais dès qu'il s'agit d'en citer des exemples, on n'entend que de misérables balbutiements contre

l'Inquisition ou des méprises de nos sens. Tandis que le vrai adversaire, la plupart du temps, en est la noble et grande poésie, ce qui place les bonnes consciences chercheuses dans le camp de la bassesse.

L'âme n'ayant pas de mots à elles, ni la vie - de sa vérité, la tâche du sage est humanitaire : chanter l'éloquence d'un muet et bâtir la défense d'un condamné. *Exprimer les mots de l'âme et consacrer la vie à la vérité* - Juvénal - *Verba animi proferre et vitam impendere vero.*

Les ennemis du vrai, du bon, du beau, contre lesquels pestent bêtement les philosophes, n'ont jamais existé, mais peu eurent assez de talent pour bien peindre l'arbitraire, le mal et l'horreur ; ce don se réduit à l'intensité des couleurs et des élans.

Les plus beaux épisodes dans le périple d'une idée étant des résurrections, voulues par le Père-Mot, - l'Esprit fratricide, ayant toujours, quelque part dans les nuages, une idée rivale, pourra être absous.

Pour parler de l'existence, nous pouvons porter en nous trois mondes : celui du vrai, celui du beau, celui du Bien, dans lesquels nous plongent nos trois interprètes – l'esprit, l'âme, le cœur, et qui font de nous un intellectuel, un artiste, un saint. D'où trois cas extrêmes : si je ne reconnais que le monde du vrai, je devrais affronter, dans une lutte féroce, un désespoir noir ; si je ne vis que du beau, je vivrais une espérance dans l'inexistant ; si je me laisse emporter par l'émoi du

Bien, je porterais l'amour ou la caresse à ce monde immatériel. L'existence est placée par l'esprit dans une représentation, par l'âme – dans un langage, par le cœur – dans la réalité. L'union des trois paraît être impossible ; il faudrait être un ange, ou celui qui n'affronte que les anges.

Les indignés d'aujourd'hui nous abreuvent de plates vérités de ce jour, tandis que les rêves, ces mensonges musicaux, ces échappatoires d'une réalité cacophonique, devinrent l'apanage des résignés. *Nul ne ment autant qu'un homme indigné* - **Nietzsche** - *Niemand lügt soviel als der Entrüstete.*

Bannis les simulacres individués, omniprésentes les vérités communes – ma réaction spontanée aux innombrables gémissements des autres sur la persécution générale de la vérité et le règne, en tout lieu, du simulacre. Les sains sens bariolés, exposés à l'épidémie du sens grisâtre.

Les philosophes attribuent à la vérité un sens moral ou psychologique, ils combattent les menteurs ou les imbéciles, qui se moquent de l'existence même des philosophes. Ceux-ci auraient dû consulter des logiciens, des linguistes, des cogniticiens, qui se moquent des logorrhées philosophiques.

Einstein : *Insofern sich die Sätze der Mathematik auf die Wirklichkeit beziehen, sind sie nicht sicher, und insofern sie sicher sind, beziehen sie sich nicht auf die Wirklichkeit* - Tant qu'une loi mathématique se réfère à

la réalité elle n'est pas sûre, et quand elle est sûre elle ne s'applique pas à la réalité. Une loi a un nombre fini de variables, or le réel, contrairement au symbolique et par définition, est ce qui, n'importe où et n'importe quand, peut faire émerger de nouvelles variables. Le réel est un rebelle, le symbole est une idole.

J.de Maistre : *Il n'est pas permis de désarmer une vérité, afin d'en armer une autre.* Pourtant, c'est ainsi que procède la désarmante et victorieuse imagination. L'armure surannée n'a de valeur que muséale. La revanche n'appartient qu'aux vérités sans carapace.

Un philosophe qui se bat pour la vérité est aussi pitoyable qu'un concierge qui se battrait pour un théorème ; l'outil, la logique, leur est inaccessible au même niveau. Les deux sont incapables de désigner leur adversaire ; même Don Quichotte y fut plus explicite.

E.Jünger : *Nur wenige sind es wert, daß man ihnen widerspricht - Rares sont ceux qui méritent qu'on les contredise.* Sous un air hautain, cette sentence exhibe une sottise flagrante. Toute platitude et toute pensée profonde, tout balbutiement et toute vérité éternelle, méritent, et au même titre, qu'on les contredise ou falsifie. Le point d'appui ou de départ n'est rien, c'est la hauteur et la direction de ton regard, qui traduit le point en rayon, en spirale, en volume.

Adoucir les capitulations, par des caresses verbales, plutôt que redonner l'envie de se battre, par des promesses d'idéal, - telle serait la fonction de ma consolation.

Le commerce, la technique, la voirie, la médecine, la police, la science, la vanité interceptent et étouffent mille angoisses, qui travaillaient le sauvage et lui faisaient dresser les cheveux ou les griffes. Et je me mets à attendre ma propre mort comme date-limite d'un produit périssable. *Encore un peu, et une mort bien à toi sera aussi rare qu'une vie bien à toi* - Rilke - *Eine Weile noch, und ein eigener Tod wird ebenso selten sein wie ein eigenes Leben.*

C'est avec les yeux de Jacob qu'il faut voir chaque étape, dans la constitution de mon œuvre : me désintéresser de l'édifice trompeur, dont ferait partie ma dernière ascension, ne pas prétendre connaître l'adversaire combattu, ne voir l'exploit que dans la hauteur de mon échelle, dans son origine angélique et dans la profondeur de ma blessure.

Sur le *fond* de la réussite monumentale du monde, peindre la *forme*, en miniature, de mes désastres ; dans la pose du vaincu, vaincre le monde triomphant ; le matériau le plus propice, pour faire entendre ma musique de hauteur, est le silence des chutes ; même si je ne trouve pas de ruines à portée de ma plume, il faudrait en inventer, pour en aimer les murs nus, les toits translucides et l'acoustique paradoxale.

J'adhère à cette certitude : *un contre tous, tu ne peux pas avoir raison*, et voilà qu'un doute paralysant me gagne : *non seulement tu ne serais pas le meilleur, mais aucune lance ne se croiserait avec la tienne*.

Et je finirai par bâtir ma propre arène qui, faute de panaches et de dames, ressemblera de plus en plus à une ruine.

Rester libre de l'influence de la multitude, dans mon âme, est l'état si facile à maintenir, que je n'attache pas beaucoup de poids à ma liberté, acquise hors toute lutte ; le fond et la forme de mon écrit sont davantage redevables à une espèce de servitude volontaire que m'imposent mes propres contraintes.

J'aime entrer dans une lice vide ; j'aime me sentir être dans un temple où aucune idole n'occupe encore des niches ; ce genre de lutteur ou de prédicateur me convient.

N'écrivant que devant un Lecteur improbable et même peut-être inexistant, je n'ai ni rivaux ni arènes. L'origine de la médiocrité des intellos d'aujourd'hui est d'en avoir, en permanence, sur des forums, des sites publics, sur leurs pages affairées.

Les carapaces, coquilles, piquants font désormais partie d'un paysage urbain ou d'un climat mondain. Les sécréter ne me protégeras pas de l'humiliation d'être reçu en mouton. La solitude et les ruines me permettent de vivre désarmé et vulnérable sous mon étoile.

Je sors de ma tanière, hagard et naïf ; je glisse vers vos forums ; je tends ma main en espérant, comme toujours, que quelqu'un la serrera fraternellement. Et, comme toujours, on y met soit de l'argent, pour

que je subsiste, soit un pavé, pour que je résiste, soit un numéro, pour que j'existe.

C'est d'après la place que j'accorde au *nihil* qu'on reconnaît le genre de nihilisme que je pratique. Dans le meilleur des cas, c'est le point de départ qui est visé, l'origine ou le point zéro de mon regard sur le monde, et que j'aurai débarrassé de la présence d'autrui. Mais les démons de Dostoïevsky le placent dans les finalités, et Nietzsche – dans le parcours ; on devient, chez eux, adversaire de Dieu ou des hommes, au lieu de soi-même.

Je suis indifférent à Platon, à Spinoza, à Kant ; mais je ne puis pas en être ennemi ; combattre la grisaille, c'est profaner mes propres couleurs. Mais il faut que je sache me dresser en ennemi de St-Augustin, de Voltaire, de Nietzsche, pour mettre à l'épreuve mes palettes.

Partout j'entends des jérémiaades apocalyptique sur la *défaite du sens* et sur le *triomphe de l'ignorance*. Personne ne comprend plus, que dans la dissension qui oppose, depuis toujours, le sens aux sens et le savoir à la noblesse, ce sont les premiers qui sont vainqueurs – immondes ! Les victimes – l'âme et le rêve.

Je ne me connais aucun progrès, dont je me sentirais fier, mais toute continuité ou fidélité aux premiers émois de l'amour, de la création, de la liberté, bref à mon soi inconnu, non-évolutif, me réjouis. Celui qui vit du soi connu, dit : *être libre (être homme, femme, poète)*

n'est rien, le devenir, c'est le sommet - celui qui, en soi, avant toute lutte, ne portait déjà la liberté, ne découvrira que ses substituts.

Quand je choisis mon adversaire en fonction du *fond*, je débouche, le plus souvent, sur des inepties du genre de la *dialectique* (historique, philosophique ou politique). Le bon parti, c'est la *forme* ; ce n'est pas la profondeur du combat qui détermine ma stature, mais la hauteur de mes admirations ou de mes dégoûts.

Ils pensent, que l'essentiel est d'attacher ou d'arracher. Je penche pour : toucher ou cracher.

Dis-moi de quoi tu te sens maître, en toi-même, et je te dirais ce que tu vaux. Je ne me respecte qu'emporté, sans offrir de résistance. Même un ahurissement maîtrisé me fait subodorer un vulgaire théorème.

Dès que mon dégoût s'imagine avoir trouvé sa cible idéale, il faut effacer ses traits et noms et me mettre à composer le nom d'une nouvelle admiration à atteindre. Le *contre* ne vaut qu'anonyme, le *pour* vaut par son nom.

Ganter ma main, pour ne pas porter des crachats du présent, plutôt que jeter mon gant pour défier un futur, indigne de mon sang.

Si je chante si facilement mes défaites, pour peu que cela me chante, c'est grâce au pari de n'être en concurrence qu'avec des morts

glorieux. *La profondeur de tes réverences donne la mesure de ta hauteur* - **Tsvétaeva** - Глубина наклона - мерило высоты. Même après m'être incliné devant eux, je garde quelque temps, respectueusement, leur souffle, à ma nuque pliée. Et vous ne trouverez jamais mon gant sur vos arènes immondes.

N'importe qui peut faire couler du fiel, en se laissant emporter par la solitude. Y découvrir des sources du miel est le privilège d'aristocrate. L'aristocrate ne comprend autrui qu'en s'en isolant. Mais la solitude est une lâcheté : j'ai moins de honte à regarder mes doigts qui m'accusent, moi, sans stigmates ni croix, qu'à voir mes griffes qui stigmatisent autrui.

J'aimerais être contesté, plutôt qu'être constaté. On constate les idées, et l'on conteste les mots. Le constat est un acte d'horizontalité ; la contestation - celui de verticalité. Tente donc de t'installer en hauteur, d'où tu pourrais verser un *déluge de mots sur un désert d'idées* - **Voltaire**.

Me limitant aux domaines philosophiques et retranchant mes inévitables solécismes, je pense avoir surpassé mes rivaux dans les thèmes suivants : langage, noblesse, intelligence, solitude, bien, souffrance, connaissance, contrainte, commencement, être, liberté, rêve, poésie, philosophie, représentation, vérité, politique, Russie.

Je dois l'essentiel de moi-même à ce qui est contre moi, ce qui me freine ou m'arrête : l'étoile qui m'aveugle, le vent qui m'étouffe, l'arbre

qui m'écrase. Ce qui est avec moi décore mon âtre, mais rapetisse mon être. Aie le courage d'appeler tes Furies, ex-Érinyes infernales, - Euménides paradisiaques - les Bienveillantes.

Ceux qui saluent les combats, dans la mêlée moutonnière ou dans les forums robotiques bien réels, ricanent de l'espérance éphémère (elle l'est, en effet, comme tout ce qui est aérien), espérance au royaume des rêves. J'ai remarqué que, au bout du compte, ne regrettent cette combativité optimiste que des sots. Je n'ai de sympathie que pour les résignés pessimistes, résignés à subir le réel, tout en rêvant dans l'idéal.

En écrivant, je suis toujours partagé entre deux impressions disjointes sur le contenu de mes tribulations verbales : est-ce du travail ou est-ce du jeu ? Mais je constate, que le meilleur surgit lorsque, dans cette opposition, le jeu l'emporte. Peut-être parce que, parmi ses alliés, se trouvent l'entame, l'amour, le rêve, tandis qu'à côté du travail s'agglutinent l'algorithme, la multitude, la possession.

F.Schlegel voit dans la maxime un hérisson, qui n'adresse au monde que ses piquants. Je la verrais plutôt en chat, cherchant et portant des caresses, charnelles ou musicales, au lieu des combats pour la survie du genre.

Plus chevaleresquement tu te désarmes devant le sublime, plus férolement tu dois t'armer contre le ridicule, qui se trouvera toujours dans les parages.

Je dépensai tant d'énergie pour caricaturer les points de vue de mes adversaires virtuels, tandis que tout ce travail pâlit, face à ce que formule ce *rat de bibliothèques* : *Travailler dur contre la pure subjectivité de l'action, contre l'instantané du désir, ainsi que contre la vanité subjective des émotions et l'arbitraire du goût - Die harte Arbeit gegen die bloße Subjektivität des Benehmens, gegen die Unmittelbarkeit der Begierde, sowie gegen die subjektive Eitelkeit der Empfindung und die Willkür des Beliebens* - indépassable comme matière à bonnes contraintes ! Niez toute cette sagesse de robot, mot par mot, et vous me reconnaîtrez !

Progrès de ma lucidité : je refuse le titre de sagesse, successivement, aux actes, aux motifs, aux attitudes, aux idées, et je ne l'attends plus que des métaphores. La seule lutte, que je reconnais noble et plénifiante, est celle avec les mots, tandis que les hommes actifs parlent de leur sagesse finale, une fois qu'ils sont fatigués par les luttes indignes mais épuisantes. Toute sagesse est initiale, sagesse des commencements.

J'entends partout l'intellectuel européen geindre - il aurait perdu tout son prestige et toute son influence. De tous les temps, les riches dictaient le goût dans l'art, et notre époque n'est nullement exceptionnelle. C'est l'embarras du choix qui dévia le goût des princes de l'argent. Les Michel-Ange, Mozart ou [Nietzsche](#), purent s'imposer face à une poignée de concurrents ; mais aujourd'hui, ceux qui se présentent comme artistes ou penseurs sont légion, et c'est la

mode, statistique, inertielle, mercantile, c'est-à-dire le hasard, qui désigne le gagnant, qui, de plus en plus, se situe au milieu, c'est-à-dire – dans la médiocrité.

La particularité de l'homme : animal à la fragilité des pieds sans souliers, du corps sans habit, de l'esprit sans proie clairement désignée. Mais je vois le premier Créateur, qui aurait vu l'homme immobile, nu et se sculptant soi-même. Hélas, le second fut plus rusé et moins artiste.

Ce qui me chagrine dans notre époque, ce n'est pas tellement que, dans le débat intellectuel, le sens mécanique domine largement la fantaisie lyrique, mais que ce sens n'ait plus besoin d'aucune fantaisie : les complicités et les adversités s'établissent sans aucun concours des âmes.

Quand j'entends ces orgueilleuses proclamations, que la liberté, la paix d'âme, la dignité ne nous sont accordées qu'après des combats quotidiens, je vois des meutes, des grimaces, des échauffourées, des griffes, je ne vois pas d'homme. Je n'apprécie chez l'homme que des cadeaux de Dieu, cadeaux recroquevillés au fond de notre cœur, de notre âme, de notre esprit, et qui ne sont vivants qu'en solitude.

Je ne gagne pas en hauteur, en maîtrisant la pensée des autres ; dans le meilleur des cas, je peux en gagner en profondeur, mais, le plus souvent, je n'en ferais qu'étendre mes platiitudes. Je ne gagne la hauteur qu'avec des ailes de mes propres déconvenues bien avalées.

La pensée fortifie les temples et les étables avec les mêmes matériaux. La hauteur doit n'être soutenue que par le rêve, elle doit être désarmée.

Ce monde est désormais aptère - et tant mieux ! Aucune tentation, pour y trouver une place pour mes anges ; heureusement que mon monde à moi ne manque pas d'ailes ; il ne me reste qu'à continuer à inventer mes anges et à me préparer à la lutte et à la défaite.

Pour les hommes n'est libre que la chute de proie ; ils ne se battent que pour l'envol de rapace. Je cherche à maîtriser ma chute de rapace et laisse libre cours à mon envolée de proie.

Je n'admire guère le courage populacier du faible David, défiant Goliath si fort ; j'admire le noble courage, la faiblesse divine de [Jésus](#), baissant les bras devant le puissant de ce monde, Ponce Pilate.

Que me font les poids et places, dont l'attribution est le seul mérite de la rigueur dans l'art, si je crée dans l'impondérable et le dépose dans mes ruines, conquises de haute lutte !

Je m'aperçus trop tard, que l'emploi péjoratif de mots tels que *troupeau*, *grégaire*, *commun*, m'exclut, sur le champ, du clan des hommes de gauche, dont je me revendiquais, naïvement. Mais la droite me rejeterait encore plus résolument à cause de mon mépris de la force. Aucun pugilat d'idées, vraies pour l'esprit et pourries pour les âmes, ne me profana.

Des sentiments noirs – l'indignation, le mépris ou l'indifférence – sont inévitables, ce qui fait de nous hommes de gauche, de droite ou du marais. C'est notre enfance qui détermine notre profil, en fonction du milieu de nos regards : la réalité humaine (conflits, orgueils, jalousies), la réalité surhumaine (contes de fées, rêves, solitudes), la réalité inhumaine (routines, conformismes, platoniques). Ma première enfance passa dans le deuxième milieu, dans l'immensité des forêts, des livres, des montagnes et des chants de ma mère. Le mépris de ce qui est sans relief ni mélodie fit de moi un homme de droite, ce que j'appris un demi-siècle plus tard, ayant vécu dans la certitude de faire partie des extrémistes de gauche...

C'est dans la jungle latino-américaine, en vue d'un combat réel pour la liberté obscure mais enivrante, que R.Debray ressentit l'exaltation la plus forte de sa vie. Mes exaltations, à moi, provenaient surtout des rêves abstraits ; quand à la liberté, je ne l'appréiais que concrète, je la découvrais, enivré, au moment de mettre les pieds sur le sol français et de me débarrasser du lourd dégoût pour le réel et d'en apprendre le goût léger. R.Debray voulut réconcilier la logique de la pensée avec celle de l'acte, le but que j'ai toujours considéré comme irréalisable et trompeur ; R.Debray souffre d'une nostalgie passéeiste ; je me réjouis de ma mélancolie atemporelle. Mais que vaut mon harmonie imaginaire à côté de ses mélodies bien réelles !

Les triomphes temporels sur les autres ou sur moi-même me laissent dans la platitude du réel, ces adversaires, à la longue,

prendront les contours du robot ou du mouton ; la hauteur ou la profondeur de l'imaginaire spatial, je les trouve et les garde, en m'inclinant devant l'ange sans ailes ou la bête sans honte, ces incarnations du Dieu vivant et qui devraient être mes seuls auditeurs ou adversaires.

Et si l'homme fut prévu pour être une espèce d'hyène, et seule la civilisation fit, que nous nous évertuassions à défier le serpent, la colombe ou le mouton ? Lorsque j'y pense, je pardonne tout au robot.

Plus de noblesse veut mettre mon âme dans ma pose, plus de déchirements et d'hésitations envahissent mon esprit. Mais quelle facilité d'adopter et de justifier une basse attitude ! La vilenie est dans le geste sans remords, la noblesse est dans la pose sans lumière. Le remords du faraud n'est que pose, et ses ombres ignorent la lumière originelle.

Le livre est un puits. J'éprouve les fils de ma pensée (ou les fibres de ma sensibilité) en essayant d'atteindre sa face (surface). Le livre est aussi un avatar de l'existence et je dois introduire, entre lui et moi, un vide nommé ironie.

Mes actions font appel à ma force ou à ma musique, à l'arc ou à la lyre. Je tends le mieux les cordes d'arc - dans une attitude *malgré* ou *contre*. La lyre se tourne vers le *oui* fraternel, elle n'a pas grand-chose à gagner avec des ennemis : *L'ennemi, lui aussi, fait vibrer ta corde sensible. Pour qu'elle casse* - S.Lec. Tandis qu'avec l'arc *nos vrais*

ennemis sont silencieux - Valéry – pour nous faire relâcher nos cordes désœuvrées.

Ce qui se hérisse, en moi, face au monde, ne peut venir que du reptile, tandis que dans l'attitude du monde on peut toujours deviner quelque chose de grandiose. C'est pourquoi, *dans ton duel avec le monde prends parti du monde* - Kafka - *Im Kampf zwischen dir und der Welt sekundiere der Welt.*

La force me renferme dans le comparatif ; la faiblesse me laisse une issue vers la prière qui est hymne du superlatif.

Plus je me mesure avec les autres, plus je suis abusé par le misérable culte de la force ; je ne commence à cultiver une noble faiblesse qu'après d'honorables défaites, face à mon adversaire de choix, mon soi, inconnu et invincible. Cette volupté d'abandon et de sujetion est appelée, par certains, *force*, qui serait le *dépassemement* de mon soi - dépasser ce qui est immobile ne fait tourner la tête que chez les adorateurs des pieds, oublieux des cervelles.

Ceux qui manquent de souffle déclarent ne pas se laisser porter par le vent ; l'appui sur le misérable bouton, ils l'appellent – maîtriser le gouvernail, avec leurs cerveaux ou muscles. Apporter mon souffle, tendre mes voiles, suivre mon étoile, écouter mes sirènes - ne te moque pas trop des naufragés par eux-mêmes, ne t'agrippe pas trop à la boussole des autres. Les instruments à cordes animent mes ruines ; les instruments à vent préparent mes épaves. Garde tes cordes bien

tendues, apprends à te servir des courants contrariants : *les vents hostiles, amis des voiles royales* - Emerson - *head-winds right for royal sails.*

Je remarque assez tôt, que la noblesse de mon regard me visite presque automatiquement, dès que j'exclus du cercle des choses capitales - l'action et le succès. Mais je finirai par comprendre, que c'est aussi la prémissse obligatoire de la pensée tout court, de la pensée nécessairement noble : *L'effort poético-spirituel, pour la maîtrise du verbe de l'être, se déroule au-delà de combats et d'armistices, hors toute réussite ou déroute, sans prêter attention à la gloire ou au bruit* - [Heidegger](#) - *Der dichterisch-denkerische Kampf um das Wort des Seins spielt jenseits von Krieg und Frieden, außerhalb von Erfolg und Niederlage, nie berührt von Ruhm und Lärm.*

Je ne suis que cordes (mon être), mais on ne me connaît que d'après mes flèches et mes orchestrations (mon étant). Or je ne suis jamais descendu dans les arènes ni fosses - comment m'entendre avec les existentialistes ?

Je ne vois pas de meilleur emploi de la violence et de la volonté de puissance que pour faire régner l'inaction hiératique et encenser la faiblesse auratique.

Si le corps-à-corps avec les choses me répugne, ou bien si j'y ai déjà subi des déculottées, bref si ma faiblesse ne fait plus aucun doute, je chercherai à maîtriser ces choses à distance, à pratiquer l'arc

bandé, au carquois vide, ou l'intensité d'une volonté de puissance. Et je marmonnerai, que les autres, les vainqueurs naïfs et ignares, ne voient pas leur propre défaite.

L'incapacité de me sentir vainqueur, l'oscillation entre la honte de la guerre et la honte de la paix. L'heureuse stabilité de ceux qui n'éprouvent qu'une seule de ces hontes ! L'heureuse béatitude de ceux qui n'en connaissent aucune !

La Révolte

La révolte du mal contre l'avoir avait engendré l'idylle socialiste ; celle du Bien contre l'être - le souriant humanisme. De nos jours, les accointances du Bien avec l'avoir et du mal avec l'être enfantèrent du monstre froid du libéralisme.

Deux côtés les plus originaux de notre époque, deux déchéances de regards : de celui des enfants - qui jadis portait le mépris et la révolte devant la crapulerie adulte - et de celui des sages - qui jadis n'affleurait même pas les choses. Aujourd'hui, la musique intérieure de leurs yeux céda la place à la reproduction des cadences du temps. Le regard fait oreilles.

Une fin honorable d'une révolte - cesser d'espérer ou rallier les épiciers. Une fin déshonorante - transformer une lutte pour le beau en une lutte politique ou médiatique.

Ce n'est ni l'*action* (G.Le Bon), ni la *révolte* (Ortega y Gasset) ni la *folie* (H.Broch) des masses qui nous cernent aujourd'hui, mais leurs transactions et calculs, inertIELS, paisibles et raisonnables. Et toutes les élites en sont solidaires, les seules frontières, encore en place, étant horizontales ; plus de douaniers de goût ni de barrières de dégoût ; le

ciel, abandonné de regards, pleure le souvenir de l'action de Dieu, de la révolte de l'ange et de la folie du héros.

Les pays avec le taux de philosophes et de poètes professionnels le plus élevé du monde : la Suisse, la Belgique, les USA. C'est aussi dans ces pays-là que la révolte serait la plus intransigeante, la liberté - la plus menacée, l'esprit - le plus raréfié, mais la philosophie de l'esprit - la plus respectée. *Aux USA, la sentimentalité et le sexe s'épanouissent au dépens de l'amour* - Badiou. Toutes les passions s'y réduisent aux gicées de neurotransmetteurs.

Le plomitif médiocre : je maîtrise l'essentiel, dont le mot n'est qu'un mercenaire malléable à merci. Un maître : la terreur devant l'essentiel intraduisible et l'adhésion servile à ce révolté de mot, en vue d'un nouvel esclavage. *Ce n'est pas moi qui maîtrise la langue, c'est la langue qui me maîtrise complètement. Elle n'est pas la servante de mes pensées* - K.Kraus - *Ich beherrsche die Sprache nicht ; aber die Sprache beherrscht mich vollkommen. Sie ist mir nicht die Dienerin meiner Gedanken.*

Euripide : *Parle, si tu as des mots plus forts que le silence, ou garde le silence.* Dans le silence, mûrit la révolte des mots. Dans les mots, le silence se libère.

Nabokov : *Мне пришлось поменять родной язык, безмерно богатый и послушный, на второсортный английский - J'ai dû abandonner mon idiome naturel, infiniment riche et docile, pour un anglais de second ordre.* De la révolte du langage, de son indocilité, procèdent de belles

contraintes qui, dans notre idiome naturel, seraient vécues comme de banals moyens.

L'Européen veut de la concentration pour sa raison et de la liberté - pour son cœur. La paix comme aboutissement : *Être libre, c'est croire l'être !* - [Unamuno](#) - ; *Ser libre es creer serlo !* Chez le Russe, c'est le contraire : il veut de l'étendue pour son action et de la fatalité pour son sentiment. Comme aboutissement - la révolte. Être libre, c'est savoir à ne plus croire.

Le cheminement de la comédie européenne : la révolte, l'ennui et enfin une leçon bien digérée, l'indifférence, degré suprême de la liberté ([Descartes](#)). La tragédie russe suscite, d'abord, l'admiration, ensuite l'horreur et, enfin, le rire ou l'indifférence.

La Russie est un pays des passions effrénées ou des caractères débiles, des révoltés ou des automates, sans intermédiaire entre le tyran et l'esclave - Custine - les Russes les retrouvent, en effet, dans chacun de nous. Votre vie servirait à justifier le tyran, qui point en vous, et à encacher le ressort d'esclave.

Tout ce qui monte, en continu (une prière, un appel, une révolte), est voué à la chute dans le néant, sans illumination aucune. Pour atteindre une hauteur honorable, mon élan doit se tourner vers l'intérieur et projeter au ciel mes ombres discrètes.

L'espérance est la foi dans la valeur d'une âme intraduisible en actes ; dès que cette foi se disloque, aucune raison de vivre ne

t'accompagnera plus. Le suicide pourrait être vécu comme un refus d'agir, à l'opposé des activistes : *La mort volontaire ne devrait pas être une fuite devant les actes, mais un acte de plus* - Plutarque.

Le culte de l'acte cupide instaura partout une paix d'âme ; les états d'âme sont rayés des messes et raillés par les masses. La cléricature d'autan, connue par sa trahison face à la raison, fut auréolée d'ombrageuses et faramineuses défaites ; celle qui lui succéda, en revenant au giron du raisonnable, brille par ses triomphes transparents et grégaires. Le poète a honte de ses tranquillités.

Le rêve est un régime despotique, s'opposant aux lois et aux théories ; le faux enthousiasmant n'y craint aucune réfutation. L'action est une démocratie, où se respectent la non-contradiction et la déduction ; tout ce qui est vrai s'y prouve. L'idéal serait d'avoir une double nationalité : être sujet enivré de l'un et citoyen sobre de l'autre, changer totalement d'état d'âme à tout franchissement de la frontière. La révolution postule, l'évolution calcule.

Le choix de contraintes témoigne de ton goût et de ton intelligence ; la liberté se prouve le mieux par le refus de poursuivre un but sans noblesse. *Ma liberté sera d'autant plus grande et profonde, que j'imposerai des contraintes plus sévères à mon champ d'action* - Stravinsky - *Моя свобода будет тем больше и глубже, чем теснее я ограничу моё поле действия.*

Les plus belles idées comme les plus beaux sentiments ne nous charment qu'*irréels* ou *inaccomplis*. *Le communisme, c'est l'humanisme*

réel, accompli - Marx - *Der Kommunismus ist der wirkliche, der vollendete Humanismus.* L'humanisme, passé dans la réalité, devenu *humanity in action*, crève comme crève l'amour entraîné bon-gré malgré vers l'action ; le christianisme creva d'accès du réel froid dans son chaud verbe (et tu aurais dû garder le titre de *Catéchisme communiste* de ton *Manifeste*, - à l'instar du *Catéchisme positiviste* de A.Comte et du *Catéchèse du révolutionnaire* de ton coreligionnaire russe, - en y ajoutant : à *l'usage des velléitaires*).

De l'inaction on abuse, de l'action on profite. L'abus du vide serait-il pire que le profit du trop plein ? Non, mais un témoin oisif est plus dangereux, car intelligent, qu'un témoin spolié, car indigné.

Chez les sots, l'auteur se lamente de l'indigence du porte-parole ; chez les délicats, ils forment une indissoluble société par (in)actions.

Maîtrise de son métier : donner à l'exercice l'intensité de la fatalité. Et quand, avec Valéry ou Kafka, on se dit, que la grande œuvre n'est qu'un exercice, on n'est plus fâché avec ces contre-maîtres de constructeurs, tout en retournant chez les architectes des ruines (le mot ascèse vient du mot *exercice*). Il se trouve, que leurs maîtres sont les mêmes que ceux qui bâtissent des châteaux en Espagne, mais leur style reste inconnu des apprentis : *Il n'y a aucune règle d'architecture des châteaux en Espagne* - Chesterton - *There are no rules of architecture for a castle in the clouds.*

Le premier pas, même le premier pas précédent un geste sensible, est déjà dans le divin. La mystique est peut-être dans le refus

de sublimer le sensible temporel (la contrainte) et dans l'art de l'élever vers l'intelligible spatial (le talent).

F.Bacon : *Nam et ipsa scientia potestas est - Le savoir, en soi, c'est le pouvoir.* Savoir, c'est connaître les contraintes, savoir ne vouloir que ce qui en est digne ! Savoir, c'est donc choisir : préférer ou exclure, même si, pour celui qui sait, tout choix a sa défense. Les œillères sont un compromis entre savoir et vouloir, que dicte le bon goût. Savoir, c'est fabriquer ou maîtriser l'outil ; pouvoir, c'est son usage mécanique ou le jeu de dés. Le cheminement de la décadence du regard : voir, savoir, prévoir, pouvoir. Quand le savoir se met du côté des sbires, on se sent proche des émeutiers d'un savoir désintéressé et clandestin.

La fonction la plus noble de l'imagination est de faire parler, ou, mieux, - chanter ou danser – une beauté muette ou immobile. Autour de ce qui est sans charmes, dans les folies révolutionnaires, parlementaires, boursières ou amoureuses, ce n'est pas l'imagination créatrice mais l'excitation agitatrice qui est à l'œuvre.

Une règle du noviciat dans l'écurie de Pégase : le premier geste est toujours une ruade. Contre ceux qui caracolent déjà, mais sans panache.

Penser = produire du vrai - une des plus mornes équations de l'ère moderne. *Sentir = faiblir d'esprit* - est sa réciproque. Penser, dans l'art, c'est savoir mettre en valeur nos faiblesses. La pensée rend les sentiments plus déliés ; elle est une nécessité physiologique, et s'en libérer n'honore guère le sentiment. À l'écrivain, le registre des

sylogismes doit être aussi familier que celui des véhémences ou des pâmoisons.

Les *incompris* résument les critiques, qui les éreintent, à ces belles *invectives* : trop osé, fou, dérangeant. Des mises à l'index imaginaires leur servent de réels coups de pouce, auprès des libraires. Tandis que leur défaut majeur est peut-être tout simplement le manque de métaphores.

La vraie énergie d'une œuvre d'art provient du sentiment de l'arrêt sur l'avant-dernier pas et du refus d'imprimer le dernier. Comprendre qu'aller plus avant ne serait ni meilleur ni plus précis.

La part du hasard, chez l'artiste moderne, devint si énorme, qu'il m'est plus étranger que le chroniqueur, contre lequel, naïvement, je peste. Le hasard peut être maîtrisé par l'intelligence ou harmonisé par l'intuition qui, dans l'alphabet artistique, se situent juste après la hauteur.

Le constat est ennemi juré de la poésie. La poésie est le refus d'attacher les meilleures images aux heures et aux tables d'événements. *Rester dans l'incertitude et le mystère, sans fouiller les faits* - Keats - *Being in uncertainties, mysteries without reaching after facts.*

L'écriture est une savante reconstitution d'une tour d'ivoire, à partir des ruines ; une envolée des mots pour freiner la chute des sons ; un poids salutaire pour l'équilibriste indécis de la corde raide ;

l'assentiment du regard en dépit du ressentiment des larmes : *Voué au regard, adoubé pour la Tour, ce monde me plaît* - Goethe - *Zum Schauen bestellt, dem Thurme geschworen, gefällt mir die Welt.*

La démarche la mieux réussie vers la musicalité d'une œuvre, c'est la démarche bien calculée nietzschéenne : la sélection d'axes intéressants, la création d'une tension entre les extrémités, entre deux langages respectifs également défendables, le refus de faire son choix sur cet axe et donc la confiance aux langages, le maintien de cette intensité comme ressource, contrainte et but de l'art.

Jadis, on conseillait à l'auteur de n'apparaître nulle part dans son œuvre ; aujourd'hui, l'auteur veut être partout. Et, en plus, oubliant sa vocation d'instigateur de révoltes, il veille, de plus en plus fidèlement, sur la paix des marchands. Et, tel un gendarme, il ne voit dans l'ordre qu'un moyen d'assurer une circulation d'idées fluide.

Le classicisme est l'apogée d'une technique ; le romantisme est la révolte de ce qui est organique dans la nature même de l'art. *Le romantisme est une réaction de l'élément organique propre de la culture contre son élément technique* - Berdiaev - *Романтизм есть реакция природно-органического элемента культуры против технического ее элемента.* Ce qui relève de la technique – l'inertie stylistique, l'esprit journalistique, les aréopages statistiques.

L'ordinateur n'a pas à s'excuser auprès de Gutenberg, à cause de la chute du prestige et de la diffusion du livre. Le problème est ailleurs : il y a, aujourd'hui, autant de talents qu'aux toutes autres

époques, et même peut-être autant de désirs de bonnes lectures ; ce qui disparut, c'est l'originalité, la musique, la noblesse – bref, l'âme, aussi bien chez l'écrivant que chez le lisant. Là où jadis s'employait le rêve, une raison pseudo-révoltée, pseudo-savante, pseudo-exceptionnelle remplit les pages monotones, robotiques, tournées vers l'actuel et ignorant l'éternel.

La possession cohabite mal avec la maîtrise. Il faut que je sois maître, que j'imprime mon désir dès le premier pas, mais qu'il ne débouche pas, une fois assouvi, sur une familiarité. *Écrire un livre est toute une aventure : au début c'est ton divertissement, puis ta maîtresse, ensuite ton maître et il finit par devenir ton tyran* - Churchill - *Writing is an adventure. To begin with, it is a toy and an amusement. Then it becomes a mistress, then it becomes a master, then it becomes a tyrant.* Et puisqu'on n'a jamais réussi à transformer une tyrannie en divertissement, il faut, avec le livre, la femme ou la vérité, - des audaces de première approche, sans attendre la fin de course : audaces de style, de proximité ou de langage.

Proust est sirupeux et écœurant, **Nabokov** est mélodieux et souriant ; des minauderies d'un fat et des polissonneries d'aristocrate, un snob parfumé et un agoraphobe confirmé – **Nabokov** se moquait de nous, en reconnaissant chez Proust une plume sœur. Le seul point commun - l'absence d'invectives – ne les rend nullement proches.

En quoi les plumes modernes sont-elles différentes de celles des millénaires qui nous précédèrent ? - le mépris solitaire se mua en indignation grégaire, la volonté de rester hors du temps disparut dans

l'embriagadement en espace, la langue oublia ses recoins particuliers, pour se déferler dans des lieux communs, aux extases lyriques se substituèrent les excitations mécaniques.

L'attitude inepte : vilipender le progrès en brandissant les noms de la Saint-Barthélémy ou de l'Holocauste. La seule régression, qui vaille la peine d'être épinglée est l'automatisme de la bonhomie. *Nous sommes automates dans les trois quarts de nos actions* - Leibniz - ce taux (qui fut de moitié-moitié chez [Pascal](#)), aujourd'hui, décupla : *L'homme tourne à l'automate ; tout y sera, moins l'esprit ; cette loi est celle du troupeau* - [A.Suarès](#) - ce qui t'échappa, c'est que l'esprit même, aujourd'hui, tourne au troupeau. Les cœurs y sont illégitimes, et les âmes – orphelines.

L'homme libre dénonce d'autant plus facilement la mentalité d'assisté, que la non-assistance à l'homme en détresse n'est un flagrant délit pour aucun code (on ne peut être pris que sur le fait). La pitié devint l'un des sentiments les plus honteux chez l'homme évolué. Chez le Français elle réveille du mépris, chez l'Allemand - de l'irritation, chez l'Anglo-Saxon - de l'indifférence sarcastique.

La veille : l'angoisse du cœur et la paix de la tête. Le sommeil : la révolte de la tête et la charité du cœur. Bercées par la mort dans l'âme.

Réévaluer n'est pas renommer (*umwerthen* - *umnennen* de Zarathoustra) ; un nouveau langage est changement de modèle, beaucoup plus que de vocabulaire. La raison accepte facilement la mutation du vrai en faux, par une substitution de langages ; mais le

cœur renâcle, lorsqu'on procède de la même manière avec le Bien et le mal. Pourtant, l'analogie est irréfutable. C'est que la raison est plus près du langage temporel et le cœur - de l'interprète intemporel.

On comprend l'homme par sa réaction, face à une hyène égorgéant une gazelle. Trois familles se présentent : justifier, maudire, faire confiance à la vie - réalistes, humanistes, ironistes.

L'opposition entre le Bien et le mal (le ressentiment de Dostoïevsky, l'idée empruntée par Nietzsche) est bête, puisque le vrai mal naît de l'incompatibilité entre le muscle et le rêve. La vraie innocence est la vraie honte, puisque, pour atteindre à l'une ou l'autre, il faut aller au-delà du Bien et du mal, dans une même direction.

Pourquoi n'y a-t-il ni Gnose de la laideur ni Gnose de la sottise, comme il y a une Gnose du Mal ? La rancune serait-elle plus vivace que la nausée ou le dédain ?

Combattre ou tolérer le mal – multiplier le mal qui me ronge ou multiplier le mal qui ronge les autres – face au mal réel, sauver le corps des autres ou condamner ma propre âme à de nouveaux remords. Le Bien est mystérieux, et le défi problématique du mal est sans solution ; le Bien divin n'est bien que sans énergie. *Pitié pour le mauvais, pour sauver le bon* - Publilius - *Honeste parcus improbo, ut parcus probo.*

Le mal, c'est le refus, par l'esprit, de lectures multiples ; mais même pris à la lettre, il est l'absurde assurance de la lecture

phonétique des hiéroglyphes ou idéogrammes, confusion entre l'oreille raisonnable et le cœur résonnant.

De tous les rôles sociaux, que tu es amené à jouer, les plus utiles sont ceux de victime ou de bourreau. En tant que victime, tu vis une révolte, débouchant nécessairement sur l'enthousiasme ; en tant que bourreau, tu réveilles chez toi une honte bénéfique. Le pire des rôles est celui d'une conscience en paix.

Quand ton cœur ne bat plus, sa conséquence, le silence de ta honte, te livre à l'ennui, qui, pour ne pas s'avouer, se cache derrière les révoltes factices.

Montaigne : Nous ne sommes pas si misérables comme nous sommes vils. Aujourd'hui, l'homme ne se sent ni misérable ni vil ; il n'a plus rien à apprendre dans tes leçons de honte. L'homme à conscience tranquille ne peut qu'être vil. *Il eut la conscience pure. Jamais utilisée - S.Lec.*

S.Weil : Le bien s'opposant au mal est un bien de code pénal. Le mal nie le Bien. Mais il le nie mal. Le Bien ne nie bien le mal qu'en lui abandonnant le terrain des affirmations et des négations. Le seul Bien, légèrement perceptible, est peut-être dans l'acte, qui refuse de se laisser évaluer.

Sur les forums on encourage toute forme de doute, sauf celui qui porte atteinte au prestige du veau d'or et à son régime, le culte carnivore du mérite. Les doutes collectifs sont encore plus ennuyeux

que ne le sont les vérités de foire ; les deux servent à araser toute aspérité rebelle, qui poindrait dans un cerveau en proie au plat calcul.

La démocratie ne se justifie que chez les barbares, chez qui la seule alternative est la tyrannie. L'appel à l'aristocratie comme mode de cohabitation n'est envisageable que chez des nations évoluées. Mais l'évolution, au rebours de la révolution, c'est, avant tout, la réduction des dictionnaires ; le vocabulaire aristocratique est toujours neuf et toujours intemporel.

Les étapes successives de l'évolution moderne : dévitalisation, désublimation, neutralisation. Mais les révolutions faisaient pire : polarisation, sublimation, décapitation. Se réfugier dans l'involution : se méfier de la tête et vivre des charges de l'âme.

XVII-ème siècle - désert des vérités éternelles ; XVIII-ème - oasis des bons sauvages ; XIX-ème - mirage du progrès ; XX-ème - hallucination des révolutions ; XXI-ème - bagne du nouveau Moyen Âge.

Les bûchers disparurent, mais la *sainte simplicité* se répand. Les candidats au martyre dénoncent le feu, tandis que c'est le paisible geste du passant qui nous marque au fer rouge.

Le conformisme des sots : se rebeller bruyamment contre un effet, tout en en admettant, en silence, la cause. (*Dieu se rit des hommes, qui se plaignent des conséquences, alors qu'ils en chérissent les causes* - Bossuet). Par exemple, la misère d'un faible, avec son *amor fati*, face à

la loi de l'*homo faber*. L'impuissance du politique, face à l'*homo mercator*, au culte de Hermès. L'esquive du philosophe de la caverne devant l'agitation de l'*homo viator*.

Dans l'Histoire il n'y a ni périodes critiques ni périodes organiques. C'est l'œil de l'homme qui impose des brisures et des continuités et fait reconnaître un faux vainqueur ou un vrai vaincu : *La tradition des opprimés est un espoir de briser la continuité de l'histoire ; la continuité est celle des oppresseurs* - Benjamin - *Die Tradition der Unterdrückten ist eine Hoffnung, das Kontinuum der Geschichte aufzusprengen ; die herrschenden Kräfte stellen sich in der Kontinuität dar.* Tourné vers le futur, c'est du pressentiment bête, vers le présent - du ressentiment instructif, vers le passé - du sentiment intelligent.

Convertir ou subvertir, à l'époque, où il traînaient encore quelques idées non éprouvées par l'acte, est remplacé aujourd'hui, par *divertir*. Même *invertir* n'y échappe pas. La contestation ou la fondation d'églises doivent être divertissantes.

La santé d'une nation se reconnaît dans la similitude des voix rebelle et conservatrice. Quand le mutin est plus flamboyant, la nation est jeune. Quand le conformiste éclipse les factieux, c'en est fini de la fécondité de la nation. La rébellion, c'est la mauvaise herbe, la grégarité, ce n'est que du fourrage, jusqu'au lendemain, qui renonça d'être radieux. Un conservatisme sain serait celui qui ne chercherait pas des époques à imiter, mais des signes intemporels : *Le vrai conservatisme oppose le temps à l'éternité* - Berdiaev - *Истинный консерватизм есть борьба вечности с временем.*

Les incompris d'antan, c'étaient ceux qui se permettaient trop d'avoir. Aujourd'hui, ce sont ceux qui n'en ont pas. Les faux maudits sont ceux qui s'affichent en victimes de censure, d'interdictions. Le grognon officiel, aujourd'hui, est aussi gris que le conformiste souterrain. On ne les distingue plus.

On ne dénoncera jamais assez la règle tyrannique : *cujus regio ejus religio*, mais voyez l'ennui de sa contrepartie démocratique : *cujus religio ejus regio* et consentez, que la meilleure attitude est peut-être : *religio sine regie*.

Le progrès, dans toutes les sphères de la vie communautaire, est si évident, qu'être homme du progrès est une trivialité de raison. Croire en régression impossible vers une éphéméride intemporelle - une alternative prophylactique pour échapper à la ringardise des aigris ou des nostalgiques de l'emphase persifleuse.

La révolte est dans le motif esthétique, et la révolution - dans l'acte pragmatique. Le plaintif et le caritatif ne se rencontrent jamais, sans s'horrifier mutuellement. Entre le motif et l'acte se faufile l'idée, qui est toujours près du premier, et c'est une bonne révolte que vise R. Debray : *Une révolution, c'est un triomphe de l'idée sur le fait* ; ajoutons que, en matière d'idées, le triomphe côté rue tourne toujours, et très rapidement, en débâcle côté âme.

Aujourd'hui, nous avons la meilleure foule, de toute l'histoire, et peut-être la pire des élites. Cette élite n'observe que les mouvements

de la foule, les compare, indignée, avec l'éclat des élites d'antan et se répand en lamentations sur la dégénérescence du monde. Le regard de nos élites est dans les choses vues et non pas, comme naguère, dans le goût électif des yeux.

Il est normal de refréner, en moi, tout geste révolutionnaire ; il est infâme d'en enterrer, en même temps, le rêve.

La tyrannie : la contrainte de cacher son visage rebelle ; la démocratie : la liberté d'afficher les masques du mouton prônés par l'opinion publique.

La négation, jadis nimbée d'audace et d'originalité, devint vulgaire, dans une société tolérante. Les seules astuces logiques du rebelle restent : la traduction en variables de tout terme terminal et l'évaluation dans l'inexistentiel de ce qui tendait vers l'universel.

Le triomphe du christianisme est dû surtout à l'efficacité de son message moral – il donne de l'espoir aux Spartacus et modère les appétits des Crassus. *La religion chrétienne élève le peuple à l'intérieur et abaisse le superbe à l'extérieur* - Pascal.

Aucun risque de rébellion des dépossédés dans une société, où le possédant guigne l'automobile et les stations de ski plus avidement que les salons littéraires.

Face à la détermination du State Department et du Pentagone, l'Européen se lamente, qu'aucune voix forte et commune ne retentisse

de ce côté-ci de l'Atlantique. Mais la voix européenne, jadis, se réduisait à l'âme, au frisson des cordes éthique, esthétique et mystique. Elles ne vibrent plus ; et dans le brouhaha monocorde économique, qui seul atteint aujourd'hui les oreilles, seule compte l'intensité boursière.

Toutes les révoltes furent des mutineries de perdants revigorés, qui, en changeant de règles, se repositionnent comme vainqueurs. Ce qui devrait nous pousser à soutenir, dans ce monde minable, les règles minables, propulsant les hommes minables, ignorant tout ressentiment.

Les majorités devinrent si écrasantes, que tout soulèvement est réduit aussitôt à la platitude.

De la vertu propédeutique de la ponctuation : prends les trois formules, qui résument les régimes politiques - *parle toujours, répète après moi, tais-toi* - et relis-les avec, successivement, le point d'exclamation, le point d'interrogation, les points de suspension - le chœur, le dialogue, le soliloque - qui réveillent en toi le rebelle, le penseur, le rêveur. Là où tu t'attarderas le plus sera ton âme.

Les apports des deux révoltes. La française : en liberté - presque rien, en égalité - un microscopique progrès de l'égalité des chances, en fraternité - l'ivresse de quelques années. La russe : en liberté - l'étouffement définitif d'une liberté naissante, en égalité - un saut énorme vers l'égalité dans la misère, en fraternité - l'ivresse de quelques mois. Toutes les deux - nées de très beaux rêves : de ceux

des encyclopédistes et de ceux du **marxisme** et de l'Âge d'Argent. Les peuples décidèrent de se débarrasser des rêves.

Le révolutionnaire est un poète, il lui faut des noms - du vent, du sang, du gang. Le conservateur est un homme d'action, il lui faut des verbes ; il ment, il tend, il vend - il ment au cœur, il tend vers la raison, il vend l'âme.

On connaît la spirale des révoltes : genèse des prophètes, création des apôtres, enfer des inquisiteurs : *La marche à l'étoile : ceux qui vont devant portent la houlette, ceux qui marchent derrière ont un fouet* - G.Braque.

C'est la science, celle des Encyclopédistes ou des **marxistes**, et non pas la conscience, qui conduisait aux révoltes. Avec, au sommet des sciences, la science dite politique, aucune émeute ne menace plus nos rues. Et toutes les consciences nagent dans un apaisement douceâtre, - assoupies, baillantes. Au dîner, la révolution meublera la conversation, pour pimenter de bobards le palais des repus.

Les misérables révoltes verbales, en 1968 ou en 1989, contre la bourgeoisie ou contre le communisme, suivaient le vent dominant. La meilleure garantie du maintien du *laisser-aller* devint le *laisser-râler*.

Le révolutionnaire voudrait, que tout faible pût compter sur la solidarité du fort. *Pour que, si, tombé, tu cries : Camarade ! - la Terre entière se penche sur toi* - Maïakovsky - Чтоб вся на первый крик : -

Товарищ ! - оборачивалась земля. Mais aujourd'hui, où l'indifférence ne gêne en rien le fonctionnement de l'homme robotisé, celui-ci rejoint le cimetière avec la même paix d'âme que son bureau. Le problème se simplifia, depuis que l'homme devint mouton raisonnable ou robot raisonnant. Et il existeront des préposés aux défaillances, pour que la Terre, en toute bonne conscience, puisse continuer à vaquer à ses saloperies, sans tourner la tête. Qui encore peut dire que *autrui n'apparaît pas au nominatif, mais au vocatif* - Levinas ?

La démocratie : les moutons vénérant les robots, avec ferveur et piété non excessives, mais avec sincérité ! Le naturel et la correction sont le propre de la démocratie ; on n'y jappe plus, on y babille ou râle, dans une franche entente chacalière ou mécanique. Contrairement au despotisme, où les moutons bêlent bien devant les ânes, mais rugissent dans leur dos.

Le hurlement fut digne et haut, lorsqu'il s'agissait de la faim, de la liberté ou des priviléges de naissance ou de fortune, mais aujourd'hui toute grogne de ras-le-bol retentit au minable ras des pâquerettes.

Pour redorer le blason des révoltes, on devrait se rappeler, que ce mot, *revolvo*, signifiait jadis retour aux origines. Mais le culte des obscurs commencements se mua en dogme des fins radieuses.

Un régime vaut par ce qu'il a de cérébral et non pas de viscéral. *La démocratie peut être furieuse, mais elle a des entrailles ; l'aristocratie demeure toujours froide, elle ne pardonne jamais* - Napoléon. La digestion, contrairement à la gestion, est une affaire personnelle.

Diaboliser une démarche angélique, puisqu'elle débouche fatalement sur l'enfer, - telle est la démarche des conservateurs. Ils veulent nous faire croire, qu'on fait des révoltes pour établir une dictature.

Les profiteurs du culte mercantile, de l'académicien à l'apothicaire du coin, sont les premiers à rougir de colère et les derniers à rougir de honte. Vautrés dans leurs infâmes mérites, mathématiques ou pharmaceutiques, ils se prosternent devant Pluton.

Il est trop facile de voir dans la bassesse le motif principal des conservateurs, et dans l'envie - celui des révolutionnaires. Les deux, aujourd'hui, se dévouent, avec fidélité et compétence, à la défense du pouvoir d'achat. Tout en jasant sur leurs mythiques erreurs respectives : *Le révolutionnaire continue à commettre des fautes ; le conservateur en empêche la correction* - Chesterton - *Progressives go on making mistakes ; the Conservatives prevent the mistakes from being corrected.*

C'est l'absence de calomnies flagrantes qui rend si fade la véridique liberté. La liberté statufie la vérité, l'esclavage la déifie. La calomnie, par un jeu de contrastes, érige une belle, mais fausse, auréole autour de toute vérité, qu'elle soit grégaire ou rebelle. Calomnier la liberté, c'est lui rendre un service.

Type de rebelle, dans un style type, vu par un intellectuel type : *Il aime Louis XV, exècre Napoléon. Il ne veut connaître que l'Allemagne*

maritime. Rien de plus loin de lui que la Russie. En revanche, New York lui plaît, la Chine l'intrigue. La Californie lui envie son arrière-pays. Il est sec, secret, lucide. Farouchement individualiste, il déserte volontiers les collectivités. Bref, ce sera toujours un frondeur. Que les tyrans tremblent devant cet émeutier ! - vous avez compris, il s'agit des marchands de vin de la ville de Bordeaux. La ligne du goût coïncidant avec celle de la réussite commerciale.

L'esprit ou l'âme s'enflamme facilement, quand on en appelle à la générosité, pour se lancer dans des aventures de la cité, tandis que le cœur reste fidèle à sa vocation de solitaire. C'est pourquoi les messages de Voltaire (l'esprit de liberté) et de Tolstoï (l'âme compatissante) jouèrent un rôle si néfaste dans les férocités révolutionnaires françaises et russes, tandis que le romantisme allemand (le cœur rêveur) excluait toute fraternité dans la rue avec des philistins.

La vraie tolérance : plus que le respect de l'avis d'autrui, le refus d'avoir son propre avis sur les choses sans noblesse, qui sont majorité. Meilleurs seront mes préjugés, moins de choses j'aurai envie de juger.

On devient révolutionnaire, lorsqu'on vit de l'essence du monde. Quand on est trop immergé dans son existence, on attache trop d'importance à son absurdité (incongruité avec le rêve) et finit par une révolte, qui est encore plus absurde.

Les faux rebelles : Hugo, Flaubert, Dostoïevsky, le Nietzsche du surhomme, Mallarmé, les surréalistes, les nouveaux de tout poil des

années 60-90 du siècle dernier. Les vrais : Rousseau, Rimbaud, Tolstoï, le Nietzsche du *trop humain*.

Le nombre d'incompris est directement lié au pouvoir d'achat des sujets aux penchants débineurs ou aigres. Être compris, c'est surtout pouvoir s'offrir des dîners en ville. *Les salons et les académies tuent plus de révolutionnaires que les prisons et les canons* - P.Morand. Dans quel salon le mot *révolution* retentissait le plus férolement ? - dans la salle des Actes de la rue d'Ulm !

Pour un esprit qui se cherche, l'idée de révolution est un exil viril, mais une piètre patrie. La patrie est un giron, où je m'apaise et reçois des caresses ; la révolution est une âme ardente, qui se fie aux bras, le front mouillé et fébrile et les yeux enflammés et secs. Mais sans avoir connu l'exil, je ne m'attacherai pas bien à la patrie.

L'intellectuel européen joint sa voix à la dénonciation générale des marchands d'illusions. Dont profitent les marchands tout court.

Pour l'homme de justice, la révolution, comme le bien, devrait être une enivrante idée à rêver et non pas une sobre action à tenter. Puisque toute action finit par nous dégriser de tout vertige. Tout ce qui est ressenti comme sacré devrait se réfugier dans un temple ou dans ses vestiges, dans des ruines de notre sensibilité.

La sobriété démocratique n'inspire pas le poète ; il est emporté par une ivresse despotique. Et la révolution le laissera dans un cachot, dans une nausée, dans un suicide bien réels et horribles. Revenu, par

chance, à la démocratie, il se mettra à inventer des cachots, des nausées, des suicides de pacotille.

Les plus nobles rebelles et les meilleurs rêveurs sont certainement derrière nous ; le futur appartient aux gestionnaires. Plus de révolution possible, puisque toute poésie est morte. *La révolution ne peut tirer sa poésie du passé, mais seulement de l'avenir* - Marx - *Die Revolution kann ihre Poesie nicht aus der Vergangenheit schöpfen, sondern nur aus der Zukunft.*

Les premiers coups d'une révolution sont des foudres célestes qui frappent une idée, un Dieu, une coutume ; les suivants sont des stratagèmes terre-à-terre des justiciers déchaînés et corrompus qui visent des voisins, des rivaux, des veinards. On cherche des idoles à abattre, et l'on finit par égorger des badauds. Dieu, des effigies, des clercs, des passants.

La haine, l'indignation ou le mépris – tels sont les états d'âme qui nous classent dans les clans politiques – le révolutionnaire, le démocratique, l'aristocratique. La focalisation sur les finalités, les moyens ou les contraintes. Produisant, à l'échelle politico-psychologique, des tyrans (détenteurs de lumières), des esclaves (receveurs de lumière), des rêveurs (émettant des ombres).

Aujourd'hui, les révoltes s'ancrent dans le présent et ses soucis, sans l'enthousiasme du souvenir des aînés, extatiques et glorieux, sans la belle foi dans un futur plus noble, plus jeune, plus rêveur. Mais le présent est toujours mesquin, insignifiant ; l'importance et la

grandeur ne se donnent qu'à une vaste perspective, née d'une hauteur de vues. La platitude imprègne la vie ; l'épaisseur sied au rêve.

Aujourd'hui, le pauvre a le droit de vote et la liberté d'expression, ce qui endort la conscience paisible du riche. Attendri, il dit : *La justice sociale a pour fondement la dignité et non pas l'égalité* - Berdiaev - Социальная правда основана на достоинстве, а не на равенстве.

De trois révolutions, l'anglaise – industrielle et vaste, l'allemande – philosophique et profonde, la française – politique et haute, - seule la première garde de l'actualité dans la platitude moderne mercantile. La verticalité des penseurs ou des rêveurs est aujourd'hui aussi exotique et anachronique que les mystères ou les larmes.

La liberté n'est plus à défendre, ce qui est une des raisons d'installation du robot dans les têtes démocratiques. Jadis, on était homme, dans la mesure où l'on prenait part à la liberté, et c'étaient des héros, des poètes, des rebelles ; aujourd'hui, ce sont des cambrioleurs, des kamikazes, des fraudeurs.

La loi d'offre et demande ne s'applique pas aux révolutions : moins répandue est la demande de la liberté, plus cruel est le prix pour se l'offrir. L'inverse est aussi vrai : *Le prix qu'il faut payer pour la liberté diminue à mesure qu'augmente la demande* - S.Lec.

L'indignation part des faits, le plus souvent authentiques ; le mépris s'inspire des idées préconçues, justes ou injustes. C'est pourquoi le matérialiste, guidé par les faits, est un homme de gauche,

et l'idéaliste, s'appuyant sur les idéaux, est un homme de droite. Mais le rêveur, qui se détourne des faits et se moque des idées, et qui ne tend que vers la musique, n'adhère jamais aux clans politiques.

Le révolutionnaire – la clarté de ce qui doit être détruit et l'obscurité de la tâche constructive ; le conservateur – le doute sur l'opportunité de détruire et la recherche de moyens de construire. Mais il faut choisir entre l'enthousiasme du premier et l'ennui du second.

La révolution naît du conflit entre l'ordre théorique de la Loi et le désordre pratique de la réalité, conflit se terminant par l'effritement de la Loi et le réveil des bas instincts. *Toute révolution est une époque transitoire d'ensauvagement* - F.Schlegel - *Jede Revolution ist eine vorübergehende Epoche der Verwilderung.*

La révolution ne peut avoir qu'une seule dimension noble – la hauteur. Dans l'étendue et dans la profondeur, l'évolution est plus performante, l'évolution marchande ou l'évolution savante. Mais l'illusion révolutionnaire de maîtrise et de savoir conduit vers la platitude de l'arbitraire et du charlatanisme. Confinée à la seule hauteur, l'idée révolutionnaire n'enivrera que quelques cœurs ardents, rares et purs.

Dans une société inégalitaire, la fraternité ne peut s'établir qu'à travers la honte ou la révolte avalées ; et puisque la honte du fort et la révolte du faible disparaissent, l'avenir appartient à la solidarité des robots.

En littérature, l'indignation sérieuse abaisse le style, le mépris ironique l'élève, d'où la prépondérance d'hommes de droite chez les bons stylistes. Toutefois, la noblesse de plume et la noblesse d'homme sont indépendantes, l'une de l'autre, et la seconde a plus de place chez les hommes de gauche.

La loi démocratique fut préconisée par de petits-bourgeois, égoïstes et pragmatiques, mais dont profitent les hommes libres ; l'arbitraire autoritaire fut proclamé par de nobles têtes révolutionnaires, mais dont héritent et usent des voyous, sanguinaires et cyniques.

Les révoltes des défavorisés devinrent aussi mécaniques que l'arrogance des favorisés – la conscience tranquille des forts et l'émeute sans conscience des faibles.

Une société a d'autant plus de facilité de tourner en une tyrannie, que ses membres se satisfont davantage de leur statut d'esclaves. L'homme révolté favorise la liberté des hommes. Même si la révolte, dans la plupart des cas, est mesquine, injuste ou artificielle. Si chacun va mal, tous ont plus de chances de bien aller.

Après une tentative sanguinaire d'introduire une tyrannie moutonnière, on se dirige vers une démocratie robotique, pacifique. Et les robots et les moutons, en revanche, pourraient partager leur indignation avec cette vue anachronique : *Le monde tend vers l'angélisme, et il n'a jamais été plus satanique* - M.Serres.

Le parcours amphigourique, absolutiste et sanguinaire – **hégélianisme**, communisme, fascisme – une fois démasqué, aboutit à l'émergence de l'homme libre, noble et seul. Le parcours ironique, personnel et débonnaire – voltérianisme, grégorisme, présentisme – une fois triomphant, installe la foule dans les têtes des hommes interchangeables, mesquins et ... rebelles.

La démocratie naît dans un grand et noble combat et se maintient grâce aux chamailleries mesquines. Une thèse de plus, pour insister sur la grandeur des commencements et sur la banalité des parcours.

Dans les négations et rébellions, sous le libéralisme moderne, il y a plus de servilité et de conformisme que, sous la servitude d'autan, - dans les professions de foi ou de soumission. Jadis, la liberté sociale consistait à faire un choix rebelle ; aujourd'hui – à s'abstenir.

Les tyrannies eschatologiques prônent des révoltes dans les commencements et peignent les avenirs radieux, tandis que le progrès socio-économique ne dépend que de la liberté de l'évolution, du développement encadré par la loi, vers l'état inertiel. L'état né (dernier) ne tient jamais les promesses de l'état naissant (premier).

Dans un pays libre, les tracas mineurs déclenchent tant de révoltes bruyantes. Dans une tyrannie, même au milieu d'horribles souffrances – un silence honteux et si peu de plaintes. Librement ressenti un malheur collectif ou servilement proclamé un bonheur officiel.

Les notions de liberté et de sacré n'ont aucun sens si elles ne sont pas escortées d'un complément d'objet (*de, par, pour, dans, contrairement à*). Pourtant c'est ce que font les bavards ou fanatiques de la révolte ou de la grâce.

Épicure : *Les hommes sont trop bêtes, pour qu'on s'expose au danger dans la vue de les délivrer.* Vous les avez tout de même délivrés ; ils devinrent superbement intelligents ; je regrette le bon vieux temps, où la modeste bêtise savait faire autre chose que calculer et même lorgnait du côté des châteaux en Espagne. Lu dans un journal cette sublime devise : *haine des tours d'ivoire et insurrection contre la sottise.*

J.Joubert : *Les révolutions sont des temps, où le pauvre n'est pas sûr de sa probité, le riche de sa fortune et l'innocent de sa vie.* Sous notre démocratie, le pauvre est sûr de sa fortune, le riche de sa vie et l'innocent de sa probité. On gagna en grisaille et trivialité.

Chateaubriand : *L'égalité et le despotisme ont des liaisons secrètes.* Dans cette dénonciation vous reconnaissiez ce couple paisible, l'inégalité et la démocratie, leur mariage conclu en bonne et due forme et consommé sur la place publique. *La liberté politique, sans égalité économique, est un mensonge* - Bakounine - *Политическая свобода, без экономического равенства, это ложь.*

H.Heine : *Die Welt ist ein großer Viehstall, der nicht so leicht wie der des Augias gereinigt werden kann, weil, während gefegt wird, die*

Ochsen drinbleiben und immer neuen Mist anhäufen - Le monde est une grande écurie plus difficile à nettoyer que celle d'Augias. À chaque coup de balai donné, les bêtes restées à l'intérieur accumulent un nouveau fumier. Nettoyons plutôt l'éther, où nous exhortent les soupirs de Sisyphe et le zèle des Danaïdes.

Hugo : *Le peuple est conduit par la misère aux révoltes, et la révolution ramène le peuple à la misère.* L'élite affamée aspire à l'unanimisme, et la démocratie nourricière lui inspirera la mentalité des repus. On ne comprend toujours pas, que l'existence même des repus signifie l'existence de la misère. La misère est dans le relatif des cyniques, l'excellence est dans le superlatif des ironiques.

Marx : *Immerhin soll Scham ein revolutionäres Gefühl sein - Malgré tout, la honte devrait être un sentiment révolutionnaire.* La loi du *suum cuique*, la certitude de sa place et de son mérite, débarrassa les hommes de la honte ; la troupe, révoltée et lésée, appelait la révolution ; le troupeau, éhonté et blasé, prône l'évolution. On rougissait puisqu'on se sentait injuste ; on reste sans honte puisqu'on se sait juste.

Dostoïevsky : *Человек - раб, хотя и создан бунтовщиком - L'homme, c'est un esclave, bien qu'il ait été créé rebelle.* La rébellion naît d'une horreur. En chassant les monstres on chasse, par inertie, les rêves. L'homme sans rêve s'appelle esclave.

B.Shaw : *Revolutions have never lightened the burden of tyranny : they have only shifted it to another shoulder - Les révoltes n'ont*

jamais allégé le fardeau de la tyrannie. Elles l'ont seulement changé d'épaule. Le conservatisme cherche surtout à nous rendre insubmersibles. D'où dénormes creux côté âme et ballasts côté portemonnaie. La tyrannie nous oblige de nous souvenir de notre âme humiliée ; la démocratie rend les âmes aussi suffisantes que les têtes et finit par les rendre amorphes.

A.Blok : *Революция - это - я - не один, а мы. Реакция - одиночество - La révolution veut dire : je ne suis pas seul, je suis nous. La réaction, c'est la solitude.* La réaction ayant inventé la formule heureuse : *je suis comme les autres*, et la révolution ayant substitué *vous* à la place de *nous* - le troupeau réactionnaire devint plus compact et solidaire que la caserne révolutionnaire.

Soljenitsyne : *Революции уничтожают только современных им носителей зла, само же зло берут себе в наследство - Les révolutions n'éliminent que les porteurs contemporains du mal, tout en étant héritières du mal lui-même.* Si toute action engendre le mal, la violence, l'arbitraire ou le caprice de l'action sont le mal lui-même, qu'on s'en prenne aux principes, aux règles ou à leurs nuances.

Camus : *Je me révolte, donc nous sommes.* Calvin se contenta du singulier. Se révolter, c'est prêcher l'altérité, la commisération. Prôner l'égalisation ou l'ostracisme, c'est ironiser. Le goût, c'est de savoir où il faut écarquiller et où fermer les yeux.

R.Debray : *Les révolutionnaires vivent et meurent de métaphores.* Les métaphores crues (fraîches) ne sont encore que des mots, les

métaphores crues (adoptées) sont déjà, hélas, des idées. La métaphore est bien le seul plat de résistance d'un rebelle. La crudité vivifiante du mot est une métaphore décrue, la croyance mortifère de l'idée - une métaphore accrue.

Il est bon, que la foule se vautre dans des certitudes ; l'émeute naît du doute ; rien de moins dangereux qu'agglutination de bonnes consciences.

La vertu, en pleine lumière, ne peut être que petite vertu, comme le péché, commis dans l'obscurité, n'est que petit péché. *Le péché n'est pas dans la ténèbre, mais dans le refus de la lumière* - Tsvétaeva - *Грех не в темноте, а в нежелании света.* Le vice s'appuie sur la nette raison, la vertu cherche sa raison dans le vague à l'âme : *Les vertus ont leur siège dans la partie irrationnelle de l'âme* - Aristote.

C'est le refus ou le mépris - justifié ! - du mode monologique et l'incapacité - injustifiable ! - de bâtir un discours dialogique, qui expliquent la résurgence de l'approche par l'absurde. L'union d'une intelligence, d'une ironie et d'une noblesse est nécessaire, pour créer un jeu d'ombres croisées, d'intensité comparable, au lieu de n'émettre qu'une pâle lumière partielle ou de tout éteindre, dans l'indifférence.

Les négatifs, les pensifs et même les suspensifs, sont aussi crédules que les dogmatiques. *Les hommes les plus affirmatifs sont les plus crédules* - Swift - *The most affirmative men are the most credulous.* L'essentiel est dans le choix de lieux pour nos arbitraires : convictions, rébellions, syllogismes ou vacuités.

L'allumage de chandelles peut être une offense à l'obscurité. Savoir la saluer, sans l'aide du feu ou des lunettes, est le privilège de ceux qui n'ont pas que les yeux pour voir.

De doute en doute, comme de clarté en clarté, on peut arriver à une passionnante impasse ; le premier parcours promet plus de hauteur au regard, le second – plus de profondeur aux pas. Mais alterner le doute et la clarté promet surtout de la platitude – il faut choisir son degré de certitudes ou d'errances. Des clartés désirables, fécondées par le doute : des idées lumineuses, des feux d'artifice sans jubilés ni dates.

Deux clans d'égale niaiserie : les absurdistes – la contingence est une nécessité à acclamer, et les rebelles – la nécessité est une contingence à abattre. La même jonglerie verbale qu'avec l'être et le non-être de leurs ancêtres.

La foi peut être aveugle (la religion), charlatanesque (le progressisme révolutionnaire ou l'apocalyptisme réactionnaire), poétique (quitter la réalité, pour se réfugier dans un rêve). Les deux premières prônent l'esprit rigide et fermé, la dernière adore les productions de l'âme ouverte.

Voltaire : *Nos prêtres ne sont pas ce que le vain peuple pense ; notre crédulité fait toute leur science.* Ma foi, quand je vois l'élite non vaine, débarrassée de toute crédulité, ne faire que calculer et mémoriser, j'ai de la sympathie pour la vanité frissonnante et

angoissée de l'ignorant. La science du comptable reçoit des cahiers des charges, l'ignorance du prêtre - des chuchotements, des gémissements, des hontes. Il faut prendre le prêtre pour une *bocca della verità*.

Tous ceux qui se trouvent sur la scène publique se voient en victimes de calomnies, de complots, d'incompréhension, de cautèle. Vu d'un peu plus près, toutes ces véhémences se réduisent aux peccadilles de date, d'adjectif, d'hypothèse. Les purs rêvent de haute opacité tourmentée, seuls les transparents nagent dans la plate clarté, aux ondes microscopiques.

L'arbre est d'autant plus grand, qu'il porte plus de variables, pour s'unifier avec le monde ; dans le refus du *grand arbre* de pousser, Zarathoustra voyait le signe avant-coureur des pires calamités du monde. Mais il a mal vu le remède : apporter des solutions à toutes les énigmes ou verser de la lumière de midi sur toutes les ombres - quel outrage au mystère et à la nuit ! Toutefois, y échappent les ombres les plus intenses, les plus courtes, à travers lesquelles je pourrais encore voir mon étoile danser.

Le blasphème est ici plus blême que la profession de foi, le juvénile est plus servile que le vieillard, le rebelle est plus rationnel que le conformiste.

L'étrange synchronie des évolutions irréversibles de la langue (G.B.Vico), de l'éthique ([Rousseau](#)), de l'esprit : jaillir dans le poète (le vouloir), mûrir dans le héros (le devoir), croupir dans le robot (le

pouvoir). Heureusement, quelques renaissances ou révoltes réveillent en nous, épisodiquement, un nouveau désir poétique ; on abandonne la routine du sens propre, pour s'enthousiasmer pour les ruptures du sens figuré.

Est-ce qu'on s'encaisse, en pestant contre la multitude ? Haussement d'épaules, est-ce une injure ? La foule, c'est cette partie, dans chacun de nous, qui ignore qu'elle ne provient pas de nous-mêmes, mais prétend nous représenter.

La barbarie d'aujourd'hui est due à la mort du rêve. Plus précisément, à son handicap mental, dès sa prime enfance. Le discrédit du conte de fées, le merveilleux étouffé par le mielleux, le jeu électronique expulsant le jouet anachronique. Les lieux, qui ont le plus besoin de rebelles aujourd'hui, sont les crèches, et leurs noms sont Andersen et Ch.Perrault. [Shakespeare](#), Pouchkine et [Montaigne](#) en savaient quelque chose : *Notre principal gouvernement est entre les mains des nourrices.*

Ils se lamentent : tout perdrait le sens. Tandis que le vrai drame de ce siècle est que ce fichu sens finit par tout envahir, en étouffant tout songe insensé.

La stature de l'homme, ce ne sont pas ses positions, c'est à dire ses préférences données à certaines valeurs sur les axes vitaux ; sa stature, c'est sa pose, face à ces axes, c'est à dire une même intensité et une même noblesse de son regard, dans ces dimensions capitales : l'horreur absolue de la mort - la merveille absolue de la vie, l'humble

voix du bien, dans le cœur, - le fier refus de l'esprit de la traduire en actes, la religion du talent de créateur - la liberté du goût de spectateur, la chaleur du sentiment fraternel - le froid d'une fatale solitude.

Les mauvaises révoltes : celle de l'étendue - les hommes manqueraient de savoir ou d'ouvertures, ou celle de la profondeur - la vérité ou la justice manqueraient aux hommes. La bonne révolte est celle de la hauteur - l'oubli, par les hommes, des astres et des rêves.

La vie du regard comprend trois étapes, en fonction de son inspirateur : autrui, Dieu, le soi ; curieusement, l'ontogenèse y reproduit la phylogénèse : comme dans la vie d'un homme, les hommes connurent le refus d'une tyrannie élitiste (adieu, le maître de race), ensuite - la mort du Dieu collectiviste (adieu, le sauveur de masses), avant de proclamer le règne du soi individualiste (bonjour, le produit de classe). Chez l'homme particulier, ce cheminement peut être plat, descendant ou ascendant ; dans le meilleur des cas, celui du danseur, il suit la ligne - solution (autrui), problème (Dieu), mystère (soi), et non pas l'inverse, comme chez le calculateur.

Il est bienséant, aujourd'hui, d'être en révolte permanente, pour sauver la liberté agonisante, en gagnant plus de pognon.

Tant de lamentations sur le pourrissement de cette terre ou sur le vide de ce ciel, tandis que, sur terre, je devrais songer davantage à l'eau qui irriguerait mon arbre déraciné, et, dans l'air, je devrais chercher l'étincelle d'un feu. Évolution ou révolution, dans les affaires

d'un homme, contrairement à celles des hommes, c'est le second choix qui est le plus fécond.

Ceux qui se plaignent de l'évanouissement ou du rapetissement de la grandeur ne se rendent pas compte, souvent, que la grandeur ne persistait que grâce au refus de la regarder à bout portant ; l'antichambre des grands étant désormais accessible au public, celui-ci les juge en tant que domestique.

Dès que l'amuseur public a plus de temps d'antenne que l'intellectuel, celui-ci crie à l'apocalypse de la culture. Notre époque, infantile ? Où vont-ils chercher ça ? Jamais l'humanité n'était aussi abominablement adulte. Et le progrès évident de la tolérance ne fait qu'élargir la porte de l'étable commune. La barbarie moderne, si elle existe, n'est perceptible que dans la mécanique, qui gouverne sans partage, pour la première fois de l'Histoire, tous les cerveaux, qu'ils soient infantiles, académiques ou rebelles.

L'imprécation et la revendication ne sont jamais poétiques, mais c'est dans leur piège que tombent tant de poètes, avant de supplier la foule ricanante : *Je cesse d'accuser, je cesse de maudire, mais laissez-moi pleurer* - Hugo - le plus souvent, il est trop tard, pour attirer des sympathies, - la réputation de bouffon te restera collée.

Écoute ce ton imprécatoire, cette obsession de la vitupération, qu'adopte le goujat pour s'adresser à ses semblables. *Celui qui vous met hors de vous-mêmes vous commande* - Lao Tseu. Sache te recueillir dans cet état apaisé et lénifiant, qui ferait honneur à ton affolement et à

tes irrévérences. Que ton envoûtement soit asphyxié à cause de la hauteur, pas à cause de la puanteur.

L'ambition de l'écrivain moderne : qu'il soit invité chez un présentateur de télévision tout-puissant, entre les diététiciens et les conseillers fiscaux ; qu'il soit proclamé ennemi du genre humain à cause de ses audaces ; que son livre soit admis dans un rayon de supermarché, entre casseroles et lessives.

L'attitude type des incompris modèles consiste à *rejeter le monde*, qui les rejette, et à *couper tous les liens* avec lui, qui les révulse. L'écriture n'a que faire de ces liens. Maudire les hommes, en être ostracisés, défier Dieu - seuls ceux qui ne parviennent pas à s'expurger du mouton en soi-même entendent dans ces beuglades une intelligence ou une rébellion !

Joli paradoxe : dans ce siècle anti-musical, dans aucun autre domaine le déferlement mécanique n'est aussi flagrant que dans ... la musique, qu'il s'agisse de symphonies ou de chansons des *albums*. Ce phénomène est semblable à la défense anachronique de la vérité et de la justice (dont la maréchaussée et le fisc s'occupent mieux que les révoltés de métier) et la dénonciation des interdits, des tabous, des persécutions (n'existant que dans des cerveaux fébriles, prétentieux et vides).

Heidegger, Ortega y Gasset et nos intellectuels parisiens dénoncent, bêtement, le règne de la technique, tandis qu'il n'est qu'une *application* du règne du lucre, si bien ancré dans les

consciences populaires, que, si demain le poète gagnait mieux sa vie que l'ingénieur, la populace se mettrait à s'émouvoir des aubades et à encenser leurs chantres.

Le peuple aime le vrai et le simple. C'est pourquoi il aime le journal et l'intellectuel moderne. Le poète, charlatan du mot, a du souci à se faire, s'il tient au peuple. Aimer, c'est accepter la chose telle qu'elle est (et non pas ce qu'elle fait). Le vrai et le simple ne sont beaux qu'en tant qu'essors, promesses, perspectives - donc, refus.

Ceux qui, depuis la Révolution française, dominaient la culture européenne se définissent en fonction de leurs manques : faute de moyens – les progressistes, vide des fins – les absurdistes, béance des commencements – les présentistes. Les premiers visaient les horizons collectifs, les deuxièmes – les profondeurs personnelles, les troisièmes – la platitude sous leurs pieds. Tous – aigris, respirant l'air du temps et s'en inspirant, et, tout compte fait, - enfants de la nature. L'homme de culture se tourne vers les grands hommes, tous morts, tous au passé, tous familiers des mêmes firmaments détachés du temps. Son talent le dote de moyens, son intelligence lui souffle les buts, sa noblesse lui dicte les commencements. Et c'est la noblesse qui fait le plus défaut, aujourd'hui.

Dans ce monde, le brouhaha commun rend inaudible toute musique ; aucune Caverne n'échappe plus à l'éclairage permanent de la rue. Mais les repus interchangeables, sûrs d'avoir leur *mot à dire* et leur *lumière à propager*, se lamentent : *Le silence et les ténèbres s'étendent* - G.Bataille.

Ce n'est plus le paradigme de théâtre mais celui de Bourse qui conviendrait le mieux, pour situer la scène du monde. Ce fut le spectacle de déraison qui provoquait jadis la révolte des hommes ; aujourd'hui, ce qui réveille la mienne, c'est l'application mécanique d'une raison calculatrice. Trop de raison, trop de sens, trop de normes, au détriment d'un rêve agonisant.

Ils énumèrent des imperfections, ratages, horreurs du monde (une tâche à portée de tout sot) et concluent à son absurdité et conjurent l'âme indignée à se substituer à l'esprit, complice du pire. Ce qui s'appelle – vivre de faits, qui, pourtant, ne sont qu'une bibliothèque de signaux, nullement opposée à la sensibilité, qui, elle, sait transformer les yeux du réel en regards de l'imaginaire.

Le langage (et donc les pensées) et les actions sont d'origine collective ; il est naïf de s'y imaginer dans une orgueilleuse solitude. Je n'ai rien à voir avec ce système, rien même pour m'y opposer - W.Whitman - *I have nothing to do with this system, not even enough to oppose myself to it.* On ne peut s'y opposer que par le rêve, dont est dépourvue ta nation. Tous tes compatriotes réclament une originalité, et nulle part on ne trouve autant de conformistes. Ailleurs, ce rebelle proclamait ce système - le plus grand des poèmes !

Curieusement, chez Dostoïevsky et Nietzsche, la rébellion, respectivement, contre le matérialisme ou l'idéalisme fut dictée par le même égoïsme de la faiblesse. Mais tous les deux lorgnaient, sans succès, vers la force.

Tu dispose de trois regards sur le monde : l'éthique, l'esthétique, le pragmatique. Le premier devrait t'amener à vénérer le miracle de l'existence même de ce sens inutile, 'contre-productif', destiné à ne pas quitter ton humble cœur, ton cœur soumis. Le deuxième te dote de contemplation de la beauté du monde et de volonté de créer de la beauté toi-même. Enfin, le troisième humilie ta liberté, fait de toi un jouet de la nécessité, un révolté mécanique, brandissant de sots reproches d'absurdité ou d'horreur du monde mal conçu. Les yeux baissés – la profondeur ; les yeux enflammés – la hauteur ; les yeux écarquillés – la platitude. Dieu, rêve, réalité.

Au conformisme des *Oui* inconscients (l'action) ou des *Non* mécaniques (la révolte) s'opposent le *Comment* du talent, le *Pourquoi* de l'intelligence, le *Au nom de quoi* de la noblesse.

Pendant trois mille ans, l'humanité produisait des mythes, grâce aux tribus de héros ou de poètes ; l'héroïsme et la poésie s'éteignirent, depuis plus d'un demi-siècle ; la transaction de ce jour prit la place du mythe éternel.

R.Char : *L'essaim, l'éclair et l'anathème, trois obliques d'un même sommet.* Il n'y a plus de soucis d'éclairage, les anathématisants se cachèrent dans des souterrains et l'essaim prit l'allure de troupeau ou de meute.

Cioran : *Voit-on le Bouddha quitter le monde à cause de ses contemporains ?* Le contemporain immédiat, c'est un journaliste dans

l'âme, homme du *media*. Nos péroraisons devraient ne s'adresser qu'à l'éternité journalière ou à un passé dépassé.

Toute pensée, finissant par être maîtrisée par les sots, devient une recette de cuisine. *Le propre du génie est de fournir des idées aux crétins une vingtaine d'années plus tard* - Aragon - une vaste fumisterie transformant les incapables en incompris ! *On est grand, quand on est incompris* - Emerson - *To be great is to be misunderstood*, c'est encore plus niais ! Le troupeau des *non-conformistes incompris* est le plus dense en sots, plats et populaciens. On est grand, quand on est admiré pour ce qui ne demande même pas d'être compris. Être grand, c'est être attaché au noble originel, par un lien original.

Face à l'information qui déferle, l'homme est singe, perroquet ou rat ; il paraît qu'il y en a même des chacals : *Voici les intellectuels friands de la chair des concepts congelés par l'intelligence artificielle, dénués de toute saveur. Les chacals de l'information et de la communication* - Baudrillard. Comme la plupart des anathèmes, cette sortie est visiblement dictée par l'ignorance (comme mon animadversion résolue, face aux hommes, espèce que, pourtant, j'ignore largement). L'intelligence artificielle n'est qu'une instrumentation et une généralisation de la logique, elle n'affaiblit en rien la saveur d'une chair plus fraîche. La métaphore fait partie de l'information, que les meilleurs des mammifères ou des programmes informatiques savent digérer.

L'intellect est un orchestre, avec des instruments à vent – irascibles, et des instruments à cordes - sensibles. Du plein vent côté

dents ou du bon doigté côté langue naissent des rythmes virils et des mélodies subtiles.

Mot à la mode : refus de systèmes. Mais tout homme, pourvu d'intelligence et de bon goût, aboutit à une unité de ton ou de regard, dans laquelle un œil perçant distinguerà toujours un système. Le système : le refus du hasard dans le choix des représentations et la cohérence de l'interprétation avec les paradigmes choisis. Le système, c'est de la structuration de concepts, mais c'est l'orientation de leurs fins ou l'intensité de leurs fondements qui en détermine la valeur.

La joie la plus vertigineuse, comme la frustration la plus dévastatrice, viennent du fait, que ni l'intelligence ni le savoir ni le tempérament ni le goût n'apportent rien de décisif au triomphe final du talent. Comment définir le talent ? - le jet inné d'images irrésistibles et le refus inné d'imiter ! L'homme sans talent est jouet des mimétismes. *Un lion qui copie un lion devient un singe* - Hugo.

Il n'existe pas de sages attitudes ; la sagesse, c'est une justification, intelligente, requinquante et subtile, justification d'une quelconque attitude ; qu'on soit rebelle ou capitulard, lumineux ou ombrageux, optimiste ou pessimiste, raisonnable ou fou - la sagesse consiste à connaître ou à inventer les *pourquoi* et les *comment* d'une attitude, auxquels on adhère.

Ils pensent, que l'opiniâtreté, le choix de bonnes pistes et le bon souffle peuvent les soustraire, un jour, à l'attraction du sensible et les propulser dans les orbites purement et hautement métaphysiques.

Mais au détour de tout chemin ils découvrent l'Éternel Retour du Même (la découverte de l'être dans un intense devenir), et ils se mettent à se lamenter. On ne garde ses vertiges et enthousiasmes initiaux que si l'on avait suivi, du regard, son étoile, même du fond de son immobilisme.

Toutes les antinomies intéressantes naissent non pas dans les choses en soi (Kant et Hegel), mais dans des glissements de langage (modifications de modèles ou de tropes) ; et ce n'est pas une réconciliation dialectique (impossible dans le cadre d'un même langage) qui résout le conflit, mais l'unification d'arbres langagiers ou leur refus de s'unifier ou de faire partie d'une même forêt. C'est la richesse des langages et non pas la pauvreté des logiques qui est à l'origine des antinomies.

Comment est vu ce monde ? Absurde (pour les sots, les révoltés, les aigris), transparent (pour les utilitaristes, les moutons et les robots), mystérieux (pour les poètes, les penseurs, les rêveurs).

Diatribes, jérémiaades, philippiques - c'est toujours l'échelle et la langue du conformiste. Ne cherche pas à te débarrasser de l'accent de métèque, escamote les compléments de lieu, d'objet, de manière. Toute phrase coordonnée y est subordonnée aux sujets à noms trop communs.

J.Joubert : *Tant qu'on a la force de se plaindre de la faiblesse de son esprit, l'esprit a de la force.* Regretter la force exclusive de son esprit est encore plus prometteur - on peut découvrir, en passant, l'existence

de son âme, à la faiblesse vivifiante. *L'amour, c'est pouvoir être faibles ensemble* - Valéry. Comme l'intelligence ou la sagesse, ayant atteint de lumineuses profondeurs, s'élancent, au moment bien choisi, vers des hauteurs sombres, bêtes ou folles.

L'ironie s'insinue mal dans les couleurs ou les notes, où la farce manque toujours de force ; c'est parmi les mots qu'elle élit ses disciples, pour saper la réputation de la gravité et la tyrannie des idées. L'ironie est le refus de prêter hommage à un potentat, qui doit tout à l'héritage. L'ironie, c'est la redistribution de titres de noblesse parmi des mots jeunes et exaltés.

La noblesse et la vitalité d'un mot se prouvent souvent par le refus de se reproduire.

Le meilleur goût loge aux oreilles et aux yeux, plutôt qu'à la bouche ; une bonne soif s'entretient plutôt avec de l'amer ou de l'aigre qu'avec du sucré ou du salé. Le sel ou la douceur doivent faire partie du plat lui-même, du bon écrit, plutôt que des assaisonnements, des verbiages.

Fanatisme du refus de tout credo.

On est tellement habitué à conspuer le paraître, qu'on oublie, que c'est pourtant le seul moyen de faire entrevoir l'être, le créatif non le reproductif. L'authenticité traduit l'espèce, l'apparence exprime le genre. *Pour vouloir paraître, il te faut un sacré être* - Beethoven - *Man muß was sein, wenn man was scheinen will.* Ce qu'on est ne se livre ni à

l'apparence ni à la *bona fide*, donc *il faudrait être tel que l'on paraît* - [Shakespeare](#) - *Men should be what they seem.*

Je meurs de soif auprès de la fontaine - récite le rebelle d'aujourd'hui, et il s'en prend au plombier (à *l'idéologie technicienne*), qui nous amène de l'eau courante. Au lieu de fustiger ceux qui ignorent la vraie soif ou préfèrent la douche à la fontaine.

Il faut résERVER l'ironie aux choses nobles et n'adresser aux choses basses que des vociférations. Bloy fut plus intelligent que [Flaubert](#) : *Ma colère est l'effervescence de ma pitié.*

Prendre de la hauteur - décoller les choses élevées de leur inévitable côté niais tourné vers le bas : la foi, la bile, l'orgueil.

L'image la plus gratifiante est le contraire d'une image classique, inaltérable, c'est celle qui donne l'envie de l'envisager sous de nouveaux points de vue. L'ironie, le refus de chercher l'inaltérable dans les concepts ou dans les mots, l'inaltérable qui n'honore que le grandiose inexistant.

Dénoncer les mensonges du monde, c'est si bête et utile ; chanter sa perfection - profond et si illusoire ; s'inscrire en faux apporte des fruits, circonscrire le beau - des ombres et des fleurs.

L'ironie est un sens des hiérarchies, le refus du sérieux, que votre antagoniste prête au niveau courant ; c'est pourquoi, face aux Européens, les Américains sont si pitoyables, avec leur sérieux

indécroitable, voué à l'Administration, au management, à la drogue, à l'homophobie, au salut de l'âme.

Un magnifique exemple de naissance de métaphores vibrantes à partir d'un impassible concept : *l'Ouvert est une chose qui coïncide avec son intérieur* - une sobre définition mathématique, qui, transposée au domaine spirituel, redessine les frontières et les limites de nos aspirations ou de nos espérances : tout point, où le moi n'est plus seul, ou s'arrête, sans continuer à me toucher, ne m'appartient pas ! De même : *le Clos - la différence entre la chose et son intérieur appartient à la chose*. Toute limite de mes élans, toute frontière de mon identification, m'appartiennent - le refus de la transcendance.

Et si la vitupération contre tes ennemis n'était due qu'à la jalousie : contre le journaliste car il a plus de lecteurs, contre le marchand car il a plus d'argent, contre le psychanalyste car il a plus de mystères ? Éreinter un moine, un troubadour, un vagabond - voilà ce qui est plus honnête !

L'ironie, c'est la politesse du sens de l'harmonie : mesurer l'outrance, contenir le débordement, enracer les envolées, rendre mélancoliques mes fureurs.

Les points de chute se trouvent, d'habitude, dans la platitude ; la fausse fierté de te dire, que là où s'élèvent des monts majestueux s'ouvrent aussi des précipices, ne doit pas t'illusionner. La montagne ou l'arbre, le vertige ou la fleur, la lumière ou l'ombre. Le danger est dans le refus des ailes ou dans le poids des semelles (la grâce ou la

pesanteur ascensionnelles - S.Weil). La chute sous un arbre peut être plus ample que dans un précipice. Et plus instructive. Ce qui attire vers la montagne, c'est son peu de routes.

On ne parle jamais de fenêtres ou de toits, dans des édifices paradisiaques ou infernaux ; mais il y est souvent question de portes : *L'enfer a trois portes, où l'âme se perd : désir, colère, concupiscence* - Bhagavad-Gîtâ. Heureusement, il y a toujours la fenêtre de l'ironie (*ad augusta*), par laquelle on voit, que les portes plus étroites (*per angusta*) ne sont pas plus recommandables, bien que la braise y soit moins ardente.

Avant de nous assommer, pour la millième fois, avec les mêmes absurdités parménidiennes, **cartésiennes** ou husserliennes, les philosophes raseurs prennent la précaution de nous assurer de leur attachement à l'angoisse et à la révolte et de leur indifférence aux livres des autres.

À entendre, aujourd'hui, les voix de synthèse identiques des scribouillards, on regrette le croassement des rebelles de la génération précédente et se souvient à peine du chant des poètes de jadis. Même l'oiseau se robotise.

Certains chagrins ne s'expriment qu'à travers des rires ; certaines joies sont le mieux traduites par un mot mélancolique ; c'est ce qui s'appelle ironie - une bonne amplitude et harmonie des opposés. Le refus de tomber dans la platitude expressive, par défaut de moyens, et même l'espoir d'en sortir grandi, par vertu des contraintes.

Négation musicale ou seulement bruyante : l'ironie est une négation élégante ; la vocifération est une négation grossière.

Le révolté officiel, [Camus](#), nous apprend que les plus nobles des rébellions sont celle du pornographe embastillé, marquis de Sade, et celle de Proust, dont *la grandeur est d'avoir donné au monde une signification au niveau du déchirement*.

Exercice zoologique, pour bien dresser ta plume : pense qu'il se trouvera toujours un mouton se lamentant sur sa solitude dix fois plus que toi, un crocodile versant dix fois plus de larmes sur sa souffrance, un âne braillant dix fois plus fort son intelligence. Et tu comprendras pourquoi la compagnie d'une chouette, solitaire et rapace, ou d'une marmotte, souffrante et bête, est plus précieuse pour celui qui veut chanter - et non pas narrer ou exploiter - la nuit et le printemps.

A.France : *L'ironie est la dernière phase de la déception*. C'est ce qu'affirment les adeptes des joies payantes, tandis que l'ironie devrait être la première phase vers un enthousiasme gratuit. Ce qui est impasse pour l'homme linéaire, est départ d'un nouveau langage pour l'homme annulaire. L'ironie est refus d'angles et de lignes droites, déracinement d'ellipses et de spirales.

Pasternak : *Для мыслителя и художника не существует последних положений, но все они предпоследние* - *Pour le penseur et l'artiste il n'existe pas de positions dernières, elles sont, toutes, avant-dernières*. Mais si la dernière est unique on n'est ni penseur ni artiste. La multiplicité des

derniers pas s'appelle ironie. Tenir à sa liberté, c'est priser le premier pas. Tenir à la liberté de celui qui t'écoute, c'est t'arrêter à l'avant-dernier, tout en vivant le délice de l'inachèvement, de l'inabouti artistique, du refus de dénouement. Ce qui aboutit se délite.

Dans la manipulation des mots, ce qui fait souffrir, ce n'est pas leur refus d'assumer un rôle, mais, au contraire, leur accord trop facile, aboutissant à une platitude à la place d'un relief recherché. On souffre de honte. Les mots de bonheur devraient faire venir les larmes, les mots de douleur - la joie d'une ébauche de partage ou de compréhension.

Toute chose *dite* ou *apprise* est transformable en *médite* et *méprise* et nous fait, tôt ou tard, *déchanter*, si elle n'est pas *chantée*.

La division en enthousiastes ou grincheux suit l'ambigüité du mot *monde*, qu'on salue ou maudit. Ce mot peut désigner la matière, la vie, les hommes - trois objets, auxquels on devrait réservier des organes de vue et de langage différents : le cerveau, l'âme ou la rate.

Le *mot* naïf retrouve son étymologie dans la *grogne*. Le mot évolué penche pour le Verbe pré-existant aux choses et étables.

Inévitablement, il nous arrive de nous sentir esclaves du langage ; le bon écrivain s'insurge et renverse les rôles, pour en devenir maître. C'est pourquoi *la vérité m'appartient* ([Pascal](#) - je possède le langage !) est plus fier que *j'appartiens à la vérité* (S.Weil - le langage me possède !), malgré les apparences.

Ce sont ceux qui n'ont pas leur propre *souffle*, pour *enfler* leurs basses voiles, qui dénoncent la hauteur d'un ton *boursouflé* ou *enflé*. Il appartient à l'homme de lever une voile, même une voile en berne, dès qu'il se sent porteur d'un souffle. Aux meilleur navigateurs, Dieu inspire le pathos du dernier message à confier à la dernière bouteille.

L'émotion des hommes, provoquée par une idée, ce n'est qu'une émeute de rue ; l'émotion d'un homme, qui a trouvé son mot, c'est presque une révolution de son palais.

Le sobre partisan de l'objectivité dénonce l'ivresse du subjectif ; mais il ne voit pas que, tous les deux, ils aboutissent aux mêmes modèles, et que la seule chose, qui les distingue, c'est le langage catégorique du premier et le langage métaphorique du second. L'oubli ironique de l'Être intouchable n'a aucune influence sur l'édifice de l'Étant ; c'est le langage qui en fait caserne ou ruines, étable ou souterrain, langage, qui serait (l'architecture de) la demeure de l'Être ([Heidegger](#)).

Le *rasoir d'Ockham* dénonce les disserteurs raseurs pléonastiques, avec leurs arsenaux mécaniques, et justifie les déserteurs racés désertiques, avec leur art des mots laconiques.

Si un art n'est pas aristocratique, il n'est qu'utilitaire. On en décorera des palais, mais on n'en embellira pas des chaumières. La Caverne est une galerie d'art aristocratique : c'est par l'ombre qu'un objet jette sur l'âme ouverte sur la vie qu'on en reconnaît l'étendue et

l'éclat - de l'art vital. Le plein air et le néon ne valorisent que le minéral.

Mon coup de cœur, mon coup de plume, mon coup de pied, ce n'est pas *moi*, ils génèrent un discours, qui mène au *soi*. Le moi, immédiat et spontané, n'existe pas. Il faut renoncer à la mesquinerie de son quant-à-soi, pour s'en apercevoir. *J'échange le moi, maître de lui-même, contre le soi, disciple du texte* - Ricœur.

Je tire ces mots - *fantôme, béatitudes, songe, tortures, enfer, misères, destinées, souffrances, désespoirs* – d'une seule phrase de Chateaubriand, ce qui annonce le vocabulaire des zigotos d'aujourd'hui. Il ne manquent que – *solitude, angoisse, mépris, révolte, gloire...* - pour égayer leurs dîners au château ou au bistrot.

Tout homme est naturellement porté sur les saloperies, quand il est amoureux. On a besoin d'une hypocrisie nobiliaire, pour leur donner semblant de délicatesses. Aimer est le sentiment le moins aristocratique, car il est le refus de toute contrainte qu'érige, en permanence, tout aristocrate. C'est pourquoi celui-ci ne fait que subir l'amour, tandis que le goujat le guide.

Deux seules façons dignes pour éreinter quelqu'un : dire que ses cordes sont pendables ou citer un meilleur archer.

Le nihilisme s'oppose à la routine de l'évolution, mais la révolution de la négation totale ou universelle lui est encore plus étrangère : l'insupportable bavardage autour du *néant*, de l'*absence de sens*, de la

transvaluation, du *vide substantiel* est signe d'une indigence imaginative ; le nihilisme en est la richesse et la fraîcheur.

On prouve la hauteur de son regard, quand, en n'évoquant que la féminité, on ne perd pas de vue l'image d'une femme. La même chose avec l'ironie et la pitié, le goût et la beauté. Ceci pourrait s'appeler refus du regard droit, celui qui prétend pouvoir se projeter sur l'épiderme des choses, tandis que le poète a pour toile soit le ciel, soit l'horizon, soit la nuit.

Toute l'Antiquité est un tribut au troupeau. Même la lanterne de Diogène n'éclaire pas le bon côté de l'épiderme (deux expériences à tenter : obscurcir la lanterne ou ne faire attention qu'à ses ombres agoraphobes) ; elle se moque de l'homme **platonicien** inexistant, au lieu de dénoncer l'existence, même au fond des tonneaux, des hommes agoraphores. Le culte de la barbe au détriment de l'enfance. La préférence de la pierre à l'arbre, du grenier à la cave. La mort comme événement et non pas état d'âme. Aucune intuition de la prière. Ce qu'il y a de vraiment profond, dans nos âmes d'Européens, nous le devons davantage au Christ qu'à Périclès. Comment s'appelle Athènes sans Jérusalem ? - ou Rome sans Athènes ? - les USA.

À l'origine de l'axiologie **nietzschéenne** se trouve cette magnifique remarque de L.Salomé : *À bonne hauteur, ardeur et froideur sont ressenties comme presque identiques - Auf richtiger Höhe, Brand und Frost fühlen sich fast identisch an.* Tenir à la hauteur, c'est vouer son regard à l'altimètre, s'éloigner des choses, de leurs baromètres (erreur de **Nietzsche**) et thermomètres (dénoncés par Pétrarque).

Le nihiliste, qu'il faudrait dénoncer, est celui d'un arc lâche, intraduisible en lyre, de l'indifférence pour une intensité suffisante, de l'égalitarisme dans le choix de cibles et de distances.

Le sacrifice de l'horizontalité des réussites, la fidélité à la verticalité des chutes du soi connu et des envolées du soi inconnu - deux exercices de liberté, deux manières d'être rebelle.

Dans l'examen d'une chose, d'un événement, d'une pensée ne mettre dans la balance ni gains ni pertes, ni remords ni ressentiment, mais réduire leur mesure à ce qui, en nous, relève, seul, de l'éternité, donc reste le même, - à notre musique et à son intensité, telle est la leçon de l'éternel retour.

Valider les rythmes de mon âme par les algorithmes de mon esprit, c'est comme consulter un cardiologue avant de tomber amoureux. Tant que le voir n'empêche pas le croire, on est jeune, c'est à dire poète ou révolutionnaire.

Chateaubriand : *L'aristocratie a trois âges successifs : l'âge des supériorités, l'âge des privilèges, l'âge des vanités.* La supériorité de l'action, les privilèges de l'éclat, la vanité du clinquant. La goujaterie suit presque le même cycle : la supériorité de sa révolte, les privilèges de sa tyrannie, la vanité de sa vacuité.

Camus : *Dans l'épreuve quotidienne, la révolte joue le même rôle que le cogito dans l'ordre de la pensée.* C'est-à-dire un rôle nul et non

avenu. Dès que l'orientation des pieds des autres me préoccupe, mes ailes déchoient. La place de *sum* est à *sursum - sursum corda - élevons nos cœurs !*.

La foi ne serait que l'émoi au seuil et le refus des murs, des fenêtres et même du toit.

La pose d'hérésiarque est trop facile ; plus digne est d'agir en évangéliste. C'est pourquoi [Nietzsche](#) est, évidemment, largement supérieur à [Cioran](#). Mais celui-ci, avec ses remèdes de cheval contre toute illusion, nous procure une des plus belles des illusions : celle de pouvoir se passer d'écurie et de harnais et de se contenter de ruades.

G.Thibon : *C'est dans la mesure où je suis plus que cela que je pleure de n'être que cela !* Tu devrais t'en réjouir, car être (savoir se justifier) plus que cela signifierait être impossible. La passion est le refus de justification.

L'Européen fait de la richesse un arbre et songe aux scieries, vergers ou jardins publics. Le Russe lui aussi songe à l'arbre, mais c'est dans une jungle, pour tyranniser les moins agiles, ou dans une oasis, pour oublier le désert ambiant. Avec la misère, le Russe ne s'en tire pas mieux : là où le Latino sait danser et peindre, le Russe ne sait que penser et geindre, tout en gardant sa médiévale *superbia paupertate*.

Exemple de systématique incompréhension. Les Russes donnent à l'Europe trois mots - *intelligentsia, nihiliste, structuraliste*. Le premier finit par refléter la place de l'abstraction dans le discours, le deuxième

- la place du refus de l'ordre, le troisième - la place de l'ordre dans le chaos. Et dire que pour les Russes, le premier désignait la sensibilité, face à la souffrance d'autrui, le second - la préférence d'un ordre ascétique intérieur au désordre esthétique extérieur, le troisième - la voie spatiale des contraintes, qui suit, dans le temps, la voix des buts !

Le Dostoïevsky politicien est un pamphlétaire impuissant et nullement oraculaire. Aucun des personnages des Possédés ne vit le jour (comme le *Candide* qui leur servit de prototype). Le héros central de la Révolution russe ne fut deviné que par Méréjkovsky dans *l'Avènement du Goujat* (héritier du *gros animal* de Platon, du *Léviathan* de Hobbes, de la *multitude* de Rousseau).

Il est facile de comprendre l'Européen, compagnon de route des bolcheviques, qui salue la férocité du NKVD : des révolutionnaires, qui, pour la première fois dans l'histoire des hommes, ne cherchent que le bonheur, l'égalité et la fraternité, démasquent des ennemis, qui seraient donc contre toutes ces béatitudes, - comment avoir de la pitié pour de tels monstres ? Et cet intellectuel européen n'avait pas la curiosité de se pencher sur des détails, tels que le fait que la plupart de ces ennemis furent des moujiks dépressifs ou les derniers des nobles inoffensifs.

Dostoïevsky met dans la peau d'un même personnage (nihiliste, libéral, révolutionnaire) les traits, qui, en pratique, se répartissent entre trois générations : les rêveurs, les assassins, les bureaucrates. La fatalité de l'héritage et de la routine, plutôt que la théorie et le cynisme, sont à l'origine des horreurs communistes.

La Révolution russe fut la seule révolution non nationaliste du monde. La seule à entraîner dans sa perte la nation elle-même, invitée dès le début à se renier.

La Révolution russe est la dernière guerre de religion européenne. L'Inquisiteur est battu, le confessionnal est sans danger, les indulgences et les icônes se diffusent comme produits périssables.

Une révolution est faite du mot, du geste et de l'idée. Dans la Révolution bolchevique, le mot fut bien russe, le geste - asiatique, l'idée - européenne. Mais ces trois volets ne se rencontrent, harmonieusement, que chez un comptable ou chez un fanatique. Ce que le Russe ne sera jamais.

Auparavant, toutes les révolutions, c'était un drame aboutissant aux comptes rendus, modes d'emploi et nouveaux codes civils ; la Révolution russe - une tragédie optimiste se métamorphosant en une comédie pessimiste.

L'idéalisation bien pesée du présent réveille la passion du passé, fait prospérer la civilisation et ne laisse les révolutions éclater que sous les crânes. Les Russes font tout l'inverse : le présent trop répugnant, le futur gratuitement idéalisé, le passé ignoré – cet état d'âme émeutier ruina la Russie.

L'égalité, pour un Russe, relève du rêve, et l'amour de la patrie - de la réalité ; tout le contraire de l'Allemand : *L'amour de la patrie*

conduisait le peuple allemand à mourir, mais il plongea dans le mépris universel, quand il suivit les promesses réelles de la révolution - Hitler - Die Liebe zum Vaterland ließ das deutsche Volk sterben ; erst als es den realen Versprechungen der Revolution folgte, kam es in die allgemeine Verachtung - le ressentiment des nazis contre les Juifs et les bolchevistes a sa source dans la débâcle de la Grande Guerre, à laquelle le Teuton cherchait un bouc émissaire.

Même les adversaires de la Révolution russe étaient obsédés par des visions historiques, pour ne pas dire hystériques : *Je perçois également deux possibilités pour la révolution : la voie du réveil ou la voie de l'oubli* – Z.Hippius - Я одинаково вижу две возможности революции - путь опоминанья и путь всезабвенья. Revenir à soi, se perdre. Ouvrir, enfin, les yeux ou les fermer pour de bon. La vision au détriment de l'écoute, qui est la voie vers la démocratie.

Le diable rôde aux horizons littéraires allemands ; l'ange se suspend au-dessus des plumes russes. Et [Pascal](#) a peut-être raison : en faisant la bête, l'Allemand s'éprend de la pureté (*Reinheit*) angélique ; en faisant l'ange, le Russe se découvre l'arbitraire (*своеволие*) démoniaque, chthonien. *Si Lucifer avait été Russe, il aurait choisi être le dernier des anges, ce genre extrême de rébellion* - Ortega y Gasset - *Si Luzbel hubiera sido ruso, habría preferido ser el más íntimo de los ángeles, este último estilo de rebeldía.*

Les révolutionnaires russes : l'adulation du peuple, aux vertus imaginaires, la haine du pouvoir, aux vices imaginaires, – le gouffre entre les justiciers et la justice. L'évolutionniste européen : l'adaptation

des droits de l'homme et du droit écrit – à la réalité politico-économique – le rapprochement entre la nation et l'État.

Révolte ou fatalisme, deux enjolivures cachant, le plus souvent, un honneur de boutiquier ou une paresse de larbin. Devant la réalité, la révolte, c'est l'identification avec un seul possible, le rejet d'un possible au profit d'un autre ; le fatalisme, c'est l'ouverture devant l'immensité du possible. La révolte ne m'est sympathique qu'esthétique, le fatalisme n'est honnête que de tête. La meilleure révolte est dans les yeux fermés, le meilleur fatalisme - dans les yeux lucides.

Les motifs et les buts de la Révolution russe furent angéliques ; pour leur mise en œuvre, il aurait suffit qu'on descendît des anges du ciel. Mais sur le terrain ne se trouvèrent que des bêtes, ce qui rendit leur œuvre – diabolique.

Les seuls artistes russes, qui ne se contentaient pas de leur propre liberté intérieure, mais appelaient à la liberté la plus risquée, la plus rebelle, la politique, furent des aristocrates, Pouchkine et Tolstoï. *Pouchkine ! Nous aussi, après ton appel, chantions une liberté secrète !* - A.Blok - *Пушкин ! Тайную свободу пели мы вслед тебе !* - ce secret cachait les noms des tyrans et les ressorts de la tyrannie.

L'Allemand pense, qu'à l'Est on maîtrise la profondeur, à l'Ouest – la forme, mais seul le Teuton se les approprie, toutes les deux. En passant de la profondeur à la forme ou vice versa, on perd obligatoirement l'une et l'autre. La profondeur est dans un

pressentiment de la forme ; la forme est dans un refus sursitaire de la profondeur. *La France est trop légère, la Russie - trop lourde, seule l'Allemagne a les pieds par terre et la tête - dans les nues* - [Tsvétaeva](#) - *Франция легка, Россия тяжела, у Германии ноги на земле, голова в небе.*

L'Anglais, l'Allemand, le Français, le Russe voient dans leur patrie respective - une protectrice, une muse, une déesse, une mère. D'où leurs propensions à folichonner, à s'oublier, à statufier, à pleurnicher.

Pour accabler quelqu'un, le Français l'accule aux causes (*accuser*), l'Allemand s'en plaint (*an-klagen*), le Russe le couvre de fautes (*обвинять*).

Ce qui fait de nous de bons rebelles, c'est le regard ; l'ouïe, partout, conduit à la soumission : *obéir - ob-ouïr, gehorchen - hören, слушаться - слушать* (et le grec *hupakouo* veut dire les deux).

Les Karamazov font de la métaphysique de pacotille, comme les K.Lévine (Anna Karénine) font du progressisme de pacotille. Et la révolution russe n'est pas un triomphe du social sur le spirituel (*La dégradation du métaphysique par du social* - O.Spengler - *Herabwürdigung des Metaphysischen durch das Soziale*), mais celui de la vétille sanglante sur la pacotille assommante.

Depuis le retour de la Crimée en Russie, une russophobie héréditaire, viscérale, primitive déferle sur la scène publique en Europe, ce qui pousse tout Européen indépendant à chercher des excuses au régime pourri russe. Le même aveuglement frappait les

intellectuels européens après la Révolution russe, mais à l'époque le pays, au moins, fut dirigé par quelques rêveurs, cultivés et désintéressés, tandis qu'aujourd'hui il l'est par des analphabètes et prévaricateurs.

L'intellectuel russe parle de son peuple, l'allemand - de ses poètes, l'américain - de son gouvernement, le français - de soi-même. Peu importe le ton - compati ou maugréant.

À l'inverse de l'Europe, l'intellectuel russe n'a presque rien en commun avec ses compatriotes, acteurs économiques. Contrairement à son homologue européen, toujours au contact des contribuables, il ne devrait pas du tout être éclaboussé par une dénonciation quelconque de la vilenie sociale de son pays.

On comprend les néfastes aberrations de la révolution russe, si l'on se rappelle, que, pour Lénine, la misérable logique **hégélienne** fut proclamée algèbre de la Révolution ! De même le rejet de la science *bourgeoise* explique, que dans les *grands travaux socialistes* dominent les fauilles et les marteaux, au détriment des machines.

Deux étranges trajectoires : un chef révolutionnaire, I.Sverdlov, ordonnerait l'exécution de la famille impériale et des membres de leur suite, dont le docteur Botkine ; le frère du premier, Z.Pechkoff, devient ambassadeur du général de Gaulle, général de corps d'armée, grand-croix de la Légion d'Honneur ; un petit-fils du second, K.Melnik, dirigera les services de renseignement français, pour déjouer les manigances du KGB.

Une adaptation abusive du jargon de la Révolution russe à celui de la Révolution française : ce vers de Mandelstam : *Apologie absurde du quatrième état [le prolétariat]* - *Присягу чудную четвёртому сословью* - est traduit, en France, par – superbe promesse faite au *troisième état*. L'horreur devant des barbares démagogues et sanguinaires, transformée en idyllique amendement d'un futur code civil.

Même si, globalement, [A.Suarès](#) se fourvoie dans son anti-germanisme : *Un ou deux hommes en Angleterre, trois ou quatre en Russie, trois ou quatre en France, voilà tout le siècle. À l'entour, le désert,* on peut songer à la place qu'aurait prise la culture russe, sans le désastre révolutionnaire.

L'Européen est debout, la liberté se lit dans ses yeux, mais dans sa tête grouillent des conformismes ; le Russe est à genoux, ses yeux expriment la servilité, mais sa tête déborde d'extravagances et rébellions.

L'évolution du profil du maître de la Russie, depuis deux siècles : avant la Révolution - un amateur de bals et de plumages ; un caporal, transformant le pays en casernes ; un libérateur, massacré par des libérés ; un moujik, porté sur la soupe au chou et la boisson ; un boulanger, s'adaptant au rôle impérial ; après la Révolution – un raisonnable, inventeur les charniers de classe et de masse ; un sanguinaire, remplissant les charniers par des infortunés, tirés au sort ; une série de ploucs illettrés, marmonnant des litanies rituelles à la gloire de [Marx](#) ; un débonnaire, découvreur de la liberté, vite évincé

par des violents ; un fonctionnaire, décidé d'enterrer Marx et de sanctifier des monarques ; un voyou, surgi du chaos, entouré de bandits et d'escrocs, tous promus au statut de milliardaires, arrachant les pousses timides de la démocratie, l'assassinat des adversaires se banalisant.

En parcourant les photos des personnages russes moyens, on remarque une évolution des types physiognomiques : avant la Révolution, dominent les détenteurs de fouet et les fouettés ; après la Révolution, toujours deux types – les bourreaux (la majorité) et les martyrs (en grand nombre). Ce qui est curieux, c'est que dans le second cas, moyennant une légère transformation de férocité en terreur ou vice versa, les rôles sont facilement interchangeables ; ce qui n'est pas le cas dans le premier, où règnent des vocations innées.

Dans la Russie cleptocratique actuelle, les riches serviables se sentent à l'abri des ennuis pécuniaires. En Russie tsariste, *les brigands détroussaient les riches ; notre pouvoir dépouillait les pauvres* - Tolstoï - разбойники грабят богатых. Наша власть обирает бедных. Le pouvoir, aujourd'hui, appartient aux brigands ; ne pâtissent du pillage que les pauvres.

Dans leur recherche fébrile d'appuis, les tyranneaux russes modernes, illettrés et grossiers, en trouveront un seul – Dieu, matérialisé par une Église, corrompue et fanatisée. La liberté et l'égalité, la révolution ou la démocratie, les droits de l'homme ou la justice indépendante sont, à leurs yeux, des écarts par rapport à la voie divine qui recommande la servilité, l'hystérie, le knout, le poison.

Quand un grand danger menace une vieille civilisation, une révolution culturelle devient indiscernable d'un conservatisme civilisationnel. La Russie est poursuivie par cette fatalité depuis huit siècles. *Révolutionnaires par nécessité, nous le sommes même à cause de notre conservatisme* - Dostoïevsky - Мы — революционеры по необходимости, даже из консерватизма.

J.de Maistre : *L'esprit de liberté, l'obéissance passive, les raffinements du luxe et les rudesses de la sauvagerie, ce goût de nouveauté, qui forme le trait le plus saillant de votre caractère.* On prend souvent le refus d'une solution définitive pour l'attriance pour de nouveaux problèmes. Dire, avec Rimbaud, *la vraie vie est ailleurs* (ou *l'essentiel est ailleurs*, ce qui est moins fort, car *navigare necesse, vivere non necesse* - Plutarque) débouche, chez les Russes, sur la stérilité dans la vie de *hic et nunc* (où s'éploie, cependant, le Bouddha), la vie, qui est désormais sans ailleurs.

A.Suarès : *Pitoyables Russes, chrétiens de Panurge, peuple le plus égal de la terre dans la servitude.* Le Russe continue à s'asservir à la Dive Bouteille ; le descendant de Pantagruel récupéra les Moutons pour en faire sa quintessence. Couché ou à genoux, on fait des révoltes ; debout, on ne s'aligne que sur un troupeau.

J.de Maistre : *Si quelque Pougatscheff d'université, à la tête d'un parti, commençait une révolution à l'europeenne, je n'ai point d'expression pour vous dire ce qu'on pourrait craindre.* Dommage que, avec une prémonition si précise, l'expression te manquât. L'Européen

fut habitué à séparer ses songes de ses actes ; le Russe, toujours empoté dans l'acte, voulut transposer dans sa réalité ce qui ne fut, aux yeux européens, qu'un sujet à débattre dans un salon littéraire. Ce n'est pas l'idée européenne qui est fautive, mais l'acte russe.

O.Spengler : *Rußland ist ein Reservat eines ursprünglichen Weltempfindens, das von den faustischen Kategorien wie Ich, Analyse oder Evolution noch nicht berührt worden ist - La Russie est une réserve naturelle d'une perception originelle du monde, pas encore entachée de catégories faustiennes de moi, analyse ou évolution.* Les catégories chrétiennes de *nous*, **hégélienne** de *synthèse* ou **marxiste** de *révolution* en firent un marché artificiel comme chez les autres.

Nabokov : В том краю всякий, кто не был тираном, был рабом. События, именуемые революцией, превращали рабов в тиранов, а тех – в рабов - *Dans cette contrée, qui ne fut pas tyran fut esclave. Ce qu'on appelle révolutions faisait des esclaves – des tyrans et vice versa.* Cette cohabitation s'appelle *svoiévolié*, une volonté de n'écouter que son bon vouloir, - le premier besoin russe.

Cioran : *Le Russe ne s'est jamais contenté de malheurs médiocres.* Pour pouvoir y superposer des plaintes aussi grandioses sous forme de Dits, chansons, romans ou symphonies. Les lamentations au lieu de l'alimentation, le destin des nations, qui ne voient que le mur pour le front ou le geste.

Les repus dénoncent une société de surveillance ; les solitaires n'y trouvent pas un seul regard pour eux.

La solitude réussie - ou l'enfer en pleurs ou le ciel d'une divine complaisance. La solitude ratée - le ciel désacralisé ou l'enfer sans révolte.

Même un Chinois, je peux l'imaginer seul, jamais - un Américain, habitué à ne se refléter que dans la foule, tout en se proclamant contestataire, rebelle et original.

Il n'existe pas d'idées solitaires ; n'importe laquelle, rebelle ou sage, fière ou humble, neuve ou ancienne, trouvera écho et accolade. L'idée est un état mental, et dans ce domaine, l'humanité est compacte, sans singularités. Le mot, lui, reflète l'état d'âme ; il a besoin de fraternité, de cette proximité imaginaire, qui commence par un éloignement de ce qui est trop réel. Déluge d'idées, face au refuge du mot.

Le beau projet [nietzschéen](#) : faire parler le désir et non pas la pensée. Il se trouve, que celui-là débouche, malgré toute injonction de celle-ci, sur la solitude, imitation (*Nachfolge* ou *Nachahmung*), vindicte ou ressentiment (*Rach-* ou *Nachgefühl*). Et la pensée préconçue n'y est pour rien. Apollon n'a qu'à suivre Dionysos ; mais main dans la main, ils ne se retrouvent que dans la tragédie.

L'art de la négation : les uns voient le refus d'une espérance insuffisante dans le désespoir et y chutent ; les autres lui opposent l'espérance des délicats et rehaussent leur regard. L'optimisme des sots décourage, le pessimisme des sages vivifie.

L'image qui me hante : Copernic agonisant, et dont la main caresse la couverture de ses *Révoltes* illisibles, qui viennent de paraître, Copernic emportant ses secrets de jeunesse, ses secrets *pythagoriciens*, ses secrets inventés. Le *retour éternel* ne devrait-il pas s'appeler, étymologiquement, *révolution permanente* ?

L'appel de l'innocence atteint toutes les oreilles. On se met à fouiller ses recoins, pour identifier son destinataire, et l'on se trompe, en désignant l'enfance. L'innocence est le refus d'attribuer un bienfait à un quelconque mérite et l'acceptation du malheur immérité, - tout le contraire de l'enfance.

Presque toute révolte est lâche ; on souffre le plus, quand on regrette sa capitulation, qui est peut-être la meilleure façon de réussir son enterrement (J.Ferrat). Être heureux, c'est savoir se vautrer, en pleine conscience, dans sa débâcle. *Tu cherches le bonheur ? - Apprends d'abord à souffrir* - Tourgueniev - Хочешь быть счастливым ? Выучись сперва страдать. Heureusement, l'horizon du bonheur surgit dès qu'un amour illumine le firmament. *L'amour est là, pour montrer quelle souffrance nous savons supporter* - H.Hesse - Die Liebe ist da, um uns zu zeigen, wie stark wir im Leiden sein können.

La mélancolie et le ressentiment ont la même origine : un manque de caresses ; mais, pour le ressentiment, c'est l'amour-propre qui en éprouve l'aigreur, tandis que, avec la mélancolie, c'est l'âme ou l'épiderme qui en souffrent ; le ressentiment fait haïr le monde, et la mélancolie – l'aimer.

Les beaux états d'âme sont ceux qui ne peuvent pas durer. D'où mon refus, le désintérêt pour les enchaînements. Le rire prolongé sent le salon, le sanglot entretenu sent le cabanon - *Quand on pleure, seule la première larme est sincère* - Kundera. Le feu s'éteint d'autant plus vite, qu'il fut plus vif ; le génie dédaigne l'éclairage et le chauffage pour mourir sur un bûcher ou dans une étincelle.

Faire taire toute déploration, qui perdrait en intensité si, d'aventure, j'accédaïs à une chaire universitaire. La déchéance est l'impossibilité de descendre au niveau de l'homme des cavernes.

À l'échelle de Jacob - le pas-à-pas et l'écoute – on doit souvent préférer le lit de Job - l'immobilité honteuse et hautaine et le regard. Moins les jérémiades.

Le sens du beau, évidemment, nous est donné par Dieu, c'est pourquoi *l'art est une lamentation désespérée de l'homme tourné vers Dieu* - Mérejkovsky - *Искусство - это безнадёжный плач человека о Боге*. Et qu'il soit proclamé vivant ou mort, par chantres ou pleureuses, ne change pas grand-chose à la prière, que toute œuvre d'art est. *Le sage s'apitoie sur soi-même* - heureux - Canetti - *Der Kluge klagt sich glücklich*. L'artiste a deux sources : Dieu et le hasard ; éliminer une part du hasard, c'est augmenter la part du divin.

L'intelligence s'oppose souvent au goût : les aigreurs et amertumes conduisent à la baisse en intelligence. *L'augmentation de la sagesse se laisse mesurer exactement d'après la diminution de bile* -

Nietzsche - *Der Zuwachs an Weisheit lässt sich genau an der Abnahme an Galle bemessen.* Un bon producteur de bile se mue difficilement en émetteur d'encens, et le crachat manque toujours ce qu'atteint le fiel.

L'ennui guette celui qui regarde trop les autres ; le désespoir s'installe chez celui qui se regarde trop soi-même. Quand ces deux calamités se rencontrent, chez la même personne, on devient geignard, scrogneugneu, grognon – bref, on devient aussi ennuyeux que les autres.

Kierkegaard : *En esthétique, le désespoir est un désespoir de la faiblesse, du refus d'être soi-même ; en éthique, le désespoir est celui de l'affirmation de soi-même, du désir désespéré d'être soi-même.* Et en mystique, le désespoir est celui du constat, que tout notre soi-même est désespérément autrui, les autres, donc l'enfer. Est mystique celui qui sait se dégager de la sociabilité du langage.

Devant un discours polémique, la première interrogation fiduciaire du sot : est-il vrai (dans le contexte du modèle ordinaire) ? Celle d'un homme subtil : quel peut être un modèle original, qui le rendrait vrai ou faux ?

Trois critères de la vérité totalement disjoints : pendant la création du modèle (le libre arbitre), dans la démonstration des requêtes du modèle (la logique), la confrontation des réponses aux requêtes avec la réalité (le sens). Postulat, preuve, adéquation. Le bon Arthur confond les deux premiers, en dénonçant l'erreur, que toute vérité repose sur une preuve (*jede Wahrheit wird durch Beweise*

mitgetheilt, ce qui est pourtant vrai pour le deuxième critère), et en affirmant, que *toute vérité s'appuie sur une vérité indémontrée* (*jeder Beweis bedarf einer unbewiesenen Wahrheit*, ce qui n'est vrai que pour le premier critère).

Tout compte fait, un boute feu se shootant au mensonge m'est légèrement plus sympathique que l'apathique *fonctionnaire de la vérité* (Husserl).

Toute connaissance passe par ces étapes : représentation, requête, interprétation, donation de sens. Sans la première étape, on ne formule que du délire, et toute représentation doit contenir des faits, qui sont des vérités premières. Les révoltes contre les faits sont de l'enfantillage : *Les faits ne font pas partie des conditions d'accès à la vérité* - Chestov - *Факты не являются условием познания истины.*

L'une des plus utiles contraintes est celle qui interdit à mon regard de voir certaines choses, que mes yeux voient. Pouchkine et Nietzsche appellent ce refus - mensonge qui élève ; voir ce que voit tout le monde est certes une vérité, mais elle me rapproche de la platitude.

Révolution dans le vrai, évolution dans le beau, involution dans le grand !

Au sens sentimental du terme, mensonge, c'est la révolte du bon sens à une imposture fastidieuse, qui dure trop longtemps. *Le mortel doit toujours, autant qu'il peut, refuser de répéter une vérité, qui paraît un mensonge* - Dante - *Sempre a quel ver ch'ha faccia di menzogna de'*

I'uom chiuder le labbra. Et l'artiste vit non pas de ce qui est, mais de ce qui apparaît.

Jadis, l'esprit était inséparable de l'âme. Il devenait âme, aux instants, où la voix du beau ou du bon couvrait celle du vrai. Aujourd'hui, resté avec le seul vrai, l'esprit n'est plus qu'affaire de calories ou du mimétisme. *Nous devons penser l'esprit comme relevant de la biologie, tout comme la digestion ou la photosynthèse* - Searle - *We have to think the mind as biology bound, just like digestion or photosynthesis.* Pour comprendre la nature de la bile ou de la larme, il leur faut étudier le processus de sécrétion d'amertumes ou d'absorption de sels, comme pour la naissance du Verbe ou la procession de l'Esprit.

K.Kraus : *Die Literatur von heute sind Rezepte, die die Kranken schreiben* - *La littérature d'aujourd'hui, ce sont des ordonnances, écrites par les malades.* Je trouve, au contraire, les prescripteurs débordant de santé. Seulement, les maladies dénoncées relèvent plutôt des dysfonctionnements mécaniques ou des bugs informatiques que des troubles organiques.

Je lis, chez les scribouillards savants, les raisons qui les poussent à écrire, et j'y trouve : *chercher la vérité, avoir quelque chose à dire, exprimer ses colères, transmettre la flamme aux générations futures.* Que des balivernes ! Je me pose la même question et j'arrive à cet aveu embarrassant : *j'écris puisque sinon ma solitude devient insupportable.* Chez les blasés, l'effet de la solitude est inverse : *Tout me dégoûte à présent, je ne trouve supportable que la solitude* -

Cicéron - *Omnia respuo nec quicquam habeo tolerabilius quam solitudinem.*

On peut en être presque certain : dès qu'un scribouillard orgueilleux proclame ne faire partie d'aucune école, ses copies sentiront l'air de sa vraie classe - de l'étable. Mon écrit sera là, où j'aurai trempé ma plume ; et l'encrier des rebelles est si souvent grégaire. La meute sévissant dans mes mots est plus collante que celle, dont je détache mes yeux. Tout bon écrit s'apprend à l'école-buissonnière de la vie, où les classes sont toujours surchargées de fantômes plus doués que moi.

Le refus de m'enraciner fait, que tout *genius loci* se présente à moi en mauvais génie déraciné.

Plume à la main, que nous soyons mouton ou hyène, nous donnons tous dans le genre geignant. Me livrer à cet exercice si commun m'horripile. Et est-ce bien original que d'être heureux parmi des pages en ruines et si malheureux en dehors ? Est-ce une bonne excuse que de bâtir mes réquisitoires dans les nues, sans rapport aucun avec le fait divers ?

Le meilleur moyen de me libérer de la toile d'araignée sociale est de filer à l'anglaise. Tout geste abrupt réveille les arachnides et leurs instincts carnivores. Ne serait-ce que pour cela, la révolte et la colère devraient être les plus imperceptibles de mes sentiments. Il faudrait savoir transformer la bile jaune colérique en bile noire mélancolique et ne pas chercher à m'en laver. Ne sois pas fanfaron, *celui à qui le mal*

ne peut nuire - St-Augustin - *cui nec malitia nocet.* Sans me dévorer, déjà leur présence est une nuisance pour mon âme : *Ils peuvent me faire périr, mais non pas me nuire* - Épictète.

Me sentant à l'aise en compagnie des morts, j'essaie de faire taire le brouhaha des vivants, pour que ma voix puisse s'élever des ruines, en chant porté par le silence. Quand on communique avec le monde par le regard, plus que par l'ouïe, on échappe mieux à la sinistrose et à la cachotterie. *Ce que la voix peut cacher, le regard le livre* - Bernanos. Je garde mes réserves d'hilarité, en laissant les yeux se fermer et les mains libres tomber. Pour boucher les oreilles, en revanche, il faut asservir mes mains.

Face au monde, je suis une créature de Loi, de Foi ou de Soi - de l'évolution vers la lettre, de la Révélation de l'esprit, de la Révolution par le mot.

C'est contre le toit percé que je dois diriger mes lamentations, pour garder l'illusion de rester toujours dans ma tour d'ivoire. Cogner ma tête contre les murs et les renverser ne me conduira que dans des ruines encore plus dévastées.

Le nihilisme, c'est l'attention que je porte à mon inertie de race (la voix irrationnelle de mon âme) et le mépris pour leur inertie de masse (la voie battue par l'habitude et le conformisme) ; il est le refus d'accorder à la seule raison l'évaluation de mes choix vitaux et le refus d'accepter le mimétisme social ; avec cette arme paradoxale de l'inertie, il est le seul à affronter et le mouton et le robot.

Casser ou se casser – deux minauderies des faux rebelles. Même la nuit, ils la voient sous l'angle d'un voyage, dont seul le bout les intéresse, pour vivre, – je leur oppose un commencement immobile, pour rêver.

Que valent mes révoltes face à l'accord monumental, qui unit mon âme à l'âme du monde ? à l'unisson, en canon, à contrepoints - tu ne peux qu'en développer le thème indiscutable...

L'ironie permet de banaliser tant de choses d'apparence tragique ; je le remarque, puisque tous les révoltés d'aujourd'hui, graves et prétentieux, sont obsédés par rendre tragiques tant de choses banales.

Même l'ironie triche : au lieu de me rendre atrabilaire face à moi-même, elle me fait projeter mon fiel sur les autres. À la centième crise de défouloir je m'en aperçois, mais l'orgueil d'auteur ne me permet pas de détourner les flèches décochées. Et, hypocrite, je balbutierai : *Qu'Apollon guide dans les airs ma flèche rapide* - Eschyle.

Je dénigre tout chemin, car toutes les *constants universelles* - vitesse, gravitation, quantum d'action - s'y donnent rendez-vous. Je leur oppose mes *variables inexistentielles* de la complémentarité, décorant l'arbre déchu de la causalité.

Trois belles rencontres, en France : un genre, *L'Ignorance Étoilée* de G.Thibon ; une noblesse, [R.Debray](#) ; un style, celui de [Cioran](#). Entre

les personnages, aucun point commun en vue. Un *vichyssois absolu*, un *révolutionnaire irrésolu*, un *indécis dissolu*. Des sources d'admiration multiples, sans supervision systématique.

L'une des rares choses, qui m'empêchent de dire, que l'homme a déjà donné le meilleur de lui-même, est l'absence d'un *Valéry* de l'ironie, de l'invective et du mépris. Toute intelligence est aujourd'hui au service du sérieux.

Jadis, dans l'idéosphère, l'image était une idée métaphorique, se passant de son stade interprétatif ultime, celui du sens ; la graphosphère égalisa l'image et l'idée ; la vidéosphère actuelle se débarrasse de toute métaphore et réduit aussi bien l'image que l'idée - à leur sens. Où elles se retrouvent en compagnie des modes d'emploi et des guides touristiques. Je ressens la puissance de cette machine vidéosphérique dans le sort réservé à ce livre : son inexistence à cause de son invisibilité, de son refus en bloc, refus de sa réalité, de sa valeur, de sa vérité - ce qui me propulse ou m'exile vers ma chère hauteur, où je ne croise ni maisons d'édition ni lecteurs ni caméras.

Sans maîtriser les lumières primordiales du sens, ils prennent mes jeux d'ombres du pressentiment pour de la noirceur du ressentiment ; en plus, dans mes réflexions spéculatives il y a si peu de réflexions spéculaires.

Tous les emplois sont aujourd'hui d'accès inévident. Celui de vaincu n'échappe pas à la règle. Sincérité du panégyrique des

saloperies, indispensables au salut du genre humain. Refus de places publiques pour mes soliloques perclus au fond du souterrain, et que seule une oreille altière écouterait sans ricanement. Et aux voyages et chemins - *ton voyage se ferait non par l'âpre sentier souterrain, mais par la voie unie du ciel* ([Platon](#)), je préférerai l'immobilité et les ruines.

Imaginez [Platon](#), se cramponnant à sa cire et à son stylet et brocardant l'infamie technocratique des inventeurs du papier (comme [Chateaubriand](#) et Vigny maudissant la locomotive à vapeur) - c'est pourtant ce que font nos intellectuels geignards et aigris, face à la joyeuse avancée du gai savoir des ordinateurs. L'affreux *Gestell* de [Heidegger](#) n'est pas en salle-machine, il s'incruste dans vos circuits mentaux sans courant de rêve ! Le triomphe du robot, chez les hommes, n'est ni extérieur ni technique, mais intérieur et psychique. Moi, charlatan de mon étoile, dois-je m'effaroucher, puisqu'on se met à explorer les astres ?

L'homme du ressentiment : qui ne voit *ni rime ni raison* dans ce monde, dont il n'est pas le créateur. Moi, j'entends partout de belles rimes et je vois votre monde saturé de raison, ce qui me pousse à en créer un autre, dans le périmètre de mes ruines déraisonnées.

Le plomitif type : un rebelle orgueilleux dénonçant le monde raté.
Moi : un raté échouant à supporter dignement le monde réussi.

Les philosophes d'aujourd'hui : inquisiteurs (psychanalystes), dénonciateurs (critiques), bourreaux (politiciens). Te vois-tu en leur compagnie, sur ton lieu de séjour habituel, le banc des accusés ?

Dès que les hommes me trouvent une place, je me sens perdu. Et pour me retrouver, je charge les hommes de mille ignominies pour les fuir, plus vite et plus loin.

Mon entreprise de réhabilitation des ruines s'apparente davantage à l'élévation de la Tour de Babel qu'à l'imagination d'une tour d'ivoire (il faut être Nabokov, pour que ce soit la même tour), puisque mon refus de la langue unique est plus radical que le chipotage autour du choix des fondations, qu'il s'agisse du sable, des souterrains ou des cartes.

Tout blasé se lamente de l'ennui et de la bêtise des hommes. Défaillances si faciles à ignorer, et avec superbe ! J'achoppe beaucoup plus sérieusement à la pétulance et à l'intelligence de mes semblables, qualités exercées avec l'inaugurabilité des robots élégiaques (Cioran).

La révolte – contre la bêtise, l'injustice des autres ou ma propre condition – cette révolte est toujours dégradante (pour moi-même, et utile – pour la société). La seule révolte digne de mes remords est celle qui naît de la honte de voir mes rêves profanés par mes actes.

Je ne porte en moi ni l'indignation ni la haine ; je ne pourrais donc me réclamer ni de la gauche ni de la droite. Les sentiments, qui me fréquentent le plus, ce sont l'ironie et la honte, ce qui me rapproche des aristocrates, des moines, des poètes – bref, des hommes fuyant tout clan, des anachorètes.

Leur misérable révolte naît de l'*incompréhension* de la *déraison* conduisant à l'injustice. C'est tout le contraire de la mienne ; trop de raison froide, trop de justice mécanique, crevant les yeux sans larmes.

Je chante le monde - et la niaiserie de ce geste de simplet m'inonde de honte. Je le fustige - et la honte de ce geste de manant m'accable. Il faut laisser ce monde là où il est et ne pas se laisser positionner par rapport à ses coordonnées, se contenter d'une pose d'absent.

Le fond de ma liberté est dans l'écoute du Bien, et sa forme se présente en musique de fidélités ou de sacrifices, dont aucune loi, aucune causalité, aucune partition ne prédétermine l'exécution. *L'obéissance à la loi, qu'on s'est prescrite, est liberté* - Rousseau – non, la liberté serait plutôt une révolte inconsciente qu'une obéissance sereine !

Je peux pardonner à A.Blok et Maïakovsky, à E.Jünger et Heidegger, qu'ils aient entendu une musique, en haut d'une tour d'ivoire révolutionnaire. Qu'ils n'aient pas entendu le hurlement dans des souterrains est impardonnable.

Je ne suis guère inquiet pour l'avenir paisible et moutonnier du monde, à cause de ce signe qui ne trompe pas : l'ironie disparût de la scène publique. Rappelez-vous que l'ironie ludique précédait immédiatement la révolution française, et l'ironie poétique – la révolution russe.

Un bon révolutionnaire serait un énergumène au cœur brûlant, tête froide et mains propres (Dzerjinsky) ; je présente tous les traits d'un contre-révolutionnaire : j'aime le cœur en paix, la tête en feu et les mains confuses s'agrippant au banc des accusées.

L'*homo sovieticus* fut la seule race que je croisais en URSS, à tous les niveaux des échelles sociales ; elle hérita du moujik pré-révolutionnaire la grossièreté et la paresse, le nouveau régime y ayant ajouté la trouille, la servilité et la filouterie. Quelle fut ma tristesse, en France, d'y assister, à la fin du siècle dernier, à l'extinction d'une civilisation russe en exil, celle des nobles – des Obolensky, Chakhovskoy, Vsévolojsky, Leuchtenberg – que je connus en Provence et qui tenaient à la langue maternelle, à la foi orthodoxe, à la pompe (les bals, les fêtes pour les enfants), à l'Histoire d'un pays, englouti, sans laisser la moindre trace, par le carnage bolchevique. Mais pour les héritiers de l'*homo sovieticus* : *Aucun système totalitaire ne pourrait jamais changer quoi que ce soit dans notre pays* - A.Kontchalovsky - *Никакая тоталитарная система не сможет поменять что-то в нашей стране* - puisque leur mémoire ne va pas plus loin que deux générations.

Dans les affaires des hommes, ce n'est pas sa stérilité qui me fait mépriser l'imprécation, mais, au contraire, son indéniable efficacité.

Marx justifie les révoltes, avec ce dicton allemand : *Plutôt une fin effroyable qu'un effroi sans fin* - *Lieber ein Ende mit Schrecken als ein*

Schrecken ohne Ende - et que j'enchaînerais avec : Plutôt un commencement enthousiaste qu'un enthousiasme sans commencement.

Mon acharnement contre les forts (et le robot, son aboutissement) parachève (?) une longue, et assez stérile, tradition française, où la cible fut : les scolastiques ([Descartes](#)), les cléricaux ([Voltaire](#)), les gentilshommes ([Rousseau](#)), les bourgeois ([Flaubert](#)), les intellectuels (mes contemporains). Hélas, vitupérer les zombies - Dieu, le peuple, l'ignorance - est un exercice sans grâce.

Je peste contre le régime le plus juste, le plus efficace, le plus ouvert, mais sous lequel on se demande : qui rêve encore aux heures grasses ? Quelque chose d'essentiel manque d'aliments. L'âme ne se nourrirait-elle que de la misère d'un corps ou d'un cerveau en proie aux monstres ? Face aux robots, elle s'étiole et s'affadit.

Un rêve, hélas, inaccessible : vivre ce que je suis – je vis un devenir, qui n'est jamais fidèle à l'être inspirateur. Mais la fausse réalité : je suis ce que je vis – est pire, puisque mes gestes et mes mots cherchent l'ampleur ou la profondeur, tandis que mon être ne quitte jamais la hauteur. La vie se fige, oublie ou perd son élan - un vivant instantané sans un créant éternel.

Les *amis* ou les *amants* de la sagesse - deux familles, presque sans intersection. Je ne fréquente que les seconds : le culte de la caresse, l'ivresse de l'obscurité, le goût pour des contacts téméraires, suivis du refus d'en assumer les conséquences. Mais les *amis* dominent : en créant des salons et écoles, en traquant, en pleine lumière, la sobre

vérité, en s'enorgueillissant d'une cohérence entre leurs dits et leurs faits. *Aut factum aut dictum* ([St-Augustin](#)) est plus intelligent que *dictum – factum*.

À l'enfer, avec sa tentation par la révolte, au purgatoire, avec sa tentation par la perfection ([Chateaubriand](#)), je préfère mon paradis, avec ma tentation par le désir et la caresse. Ni l'éternité de débandade, ni l'avenir de mascarade, mais le présent de toquade.

L'art naît de mon refus de copier la lumière des autres et de la volonté de créer des ombres, provenant de mon propre astre. Le choix de ce qui les projette est d'importance secondaire, mais l'air autour doit être pur, d'où l'attriance de l'altitude.

Danser dans les chaînes, chanter avec des pierres dans la bouche ? - non, mes contraintes, c'est le refus de la marche, me vouant aux immobilités ou chutes, c'est l'acoustique parfaite de mes ruines, où résonnent mes mots inactuels.

La Résignation

Il faut entrer dans l'action avec une triple résignation : 1. l'aléa des actes trahira la pureté des intentions, 2. une part de malice se glissera fatallement dans tout acte, 3. le remords ou la honte t'attraperont à la sortie de tout acte. Une seule certitude, et te voilà un monstre. Ou bien on peut se contenter d'une méta-résignation : aucun principe de la vérité ou du bien ne peut s'identifier avec un acte.

Plus orgueilleux est l'esprit ou le muscle, plus servile devient l'âme. Une raison suffisante pour devenir misologue et chercher l'humilité des représentations et la volonté d'impuissance. Car, depuis les jansénistes ou même depuis [St-Augustin](#), on sait, que la volonté de l'homme, traduite en actions et sourde à la grâce, produit, inévitablement, du mal. J'aurais même laissé complètement tomber la grâce...

Ce qui n'est, pour moi, qu'un mot, est une action pour un autre, plus pur que moi. Je suis toujours théoricien de quelqu'un et praticien d'un autre. C'est cela, la vraie leçon d'humilité en profondeur.

L'action est une traduction libre, ce qui justifie cette cohérence : l'humilité devant ce qui est produit, ma face traduite, la fierté devant ce qui produit, ma face intraduisible. Mais leur dénominateur commun est

un regard *chaud* (et non pas froid, comme le prétend [Nietzsche](#)) et qui est la valeur même.

Quand on comprend, que le plus profond en nous, c'est la peau, on se résigne, que la plus haute attitude s'adopte sur une couche.

La lumière cynique de l'être projetant de belles ombres du faire - Pythagore ou Diogène ; la lumière héroïque du faire invoquant d'humbles ombres de l'être - [R.Debray](#) ou S.Weil ; les ombres honteuses du faire se désolidarisant des ombres piteuses de l'être - [Rousseau](#) ou [Tolstoï](#). Trois manières de prouver sa noblesse : esthétique, mystique, éthique - faire briller, brûler, être brillant.

Quand on s'aperçoit, que toute traduction d'un acte en une pensée est imposture, on se résigne, de cœur léger, à ne pas traduire sa pensée en actes. *La pensée doit se garder de la projection réelle des idées et de leur traduction en acte* - Baudrillard.

Ceux qui s'enorgueillissent d'aller jusqu'au bout font, la plupart du temps, du bourrage et de l'étalage - dans cette détermination je reconnais plutôt un gueux. La noblesse est dans l'art des commencements fiers et des fins humbles. Aimer la musique, mais en ignorer le sens.

L'héroïsme d'action n'exista jamais. *Il n'y a pas de héros de l'action.* *Il n'y a de héros que dans le renoncement et la souffrance* - A.Schweitzer. Renoncer aux choses au profit des images ; souffrir des

choses intraduisibles, se réjouir des images qui, intraduisiblement, les traduisent. La prétention de l'héroïsme naît de l'illusion, que l'action puisse traduire le désir. La prétention de la noblesse, qui veut orienter le désir vers des valeurs, est aussi irrecevable : *Les vecteurs avant les valeurs* - [R.Debray](#). Les désirs sont nos vecteurs ; et une façon, légèrement indécente, de continuer à tenir aux valeurs, dont tout le monde se fout, - c'est la farce.

L'essentiel n'est ni dans la *promesse du sensible* ([Nietzsche](#)), ni dans le *souci de l'effable* ([Heidegger](#)), ni dans le *geste du faisable* ([Sartre](#)) - ce sont trois types d'homme fort, trois types d'audace anticipante, qui finiront tous dans le troupeau - l'essentiel est dans la *vénération résignée de l'indicible*.

Ce qui requiert, aujourd'hui, la volonté la plus inflexible est l'attitude de résignation.

Ne voir dans l'action qu'un exercice de nos muscles et de nos pensées (et non pas juste un moyen, pour atteindre un but juste), serait-ce la véritable ascèse ? - ce mot grec signifie exactement – exercice !

[Pascal](#) : *On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais en touchant les deux à la fois et en remplissant tout l'entre-deux.* La fidélité et le sacrifice, la pitié et l'ironie, la passion et le génie, l'humilité et l'outrecuidance, la foi et le doute, la justice et l'intimité, le héros ou l'ermite, le nihilisme et l'acquiescement. On peut toucher aux

oasis opposées et mirifiques des mots-mirages, sans remplir le désert de la narration. Tout remplissage des bas-fonds rabaisse les sommets. Ce dont rêvait [Pascal](#) fut accompli par [Nietzsche](#) ! L'axe, chargé d'une même intensité !

On prouve sa liberté intérieure en ne mettant sur la balance divine que l'impondérable volonté et non pas le poids des actes. La corde tendue et non pas les flèches décochées. Aucun acte extérieur ne fut commandé par Dieu ; dans la hauteur de Son Bien se trouve la honte, et dans la profondeur – l'humilité, les deux - sans ni quoi ni pourquoi.

L'humilité des buts, la neutralité des moyens, l'intérêt des contraintes profondes, la passion des hauts commencements. *Je suis fier de mes obstacles* - [Valéry](#).

Au bête repentir d'avoir mal agi ou mal pensé, il faut préférer la sage résignation de ne traduire fidèlement, par l'action, que de bien petites pensées ; cette adéquation sera triviale, tandis que l'écart, dans le cas d'une grande pensée, sera soit comique soit tragique.

La résignation, pour ne pas être une simple lâcheté, doit être dictée par la noblesse, apaisée et réfléchie. Le contraire de la résignation, c'est l'amour, c'est à dire un mélange de folies et d'élans. *Une résignation, non pas mystique ni détachée, mais une résignation en éveil, consciente et guidée par l'amour, est le seul de nos sentiments, qui ne puisse jamais devenir un faux semblant* - Conrad - *Resignation, not*

mystic, not detached, but resignation open-eyed, conscious and informed by love, is the only one of our feelings for which it is impossible to become a sham. Pourquoi cette peur devant ce qui est inventé ? Peu scénique en coulisses - contrairement au dynamisme anti-théâtral - la résignation gagne d'être mise en scène, par la honte et l'absurde.

L'optimisme vient de l'écoute des sources ; le pessimisme – de l'examen des parcours. Le sage assume simultanément ces deux attitudes, en maintenant le culte des commencements idéels et en se résignant au Mal fatidique en toute action réelle.

La belle force est naturelle – bons yeux, bons outils, bonnes cibles ; la belle faiblesse est artificielle – regard sélectif, commencements imprévisibles, acquiescement sans discernement. La force constitue le fond ; la faiblesse cisaille la forme. L'artiste est celui qui sait faire valoir ses faiblesses, sans exhiber sa force.

Pour qui garder la hauteur, c'est gagner en puissance ou gloire, l'arrêt de cette ascension signifie la résignation à retomber dans la platitude – ils sont inconsolables.

L'amour n'est beau que quand il se résigne à être un éternel élève ; l'amour-maître, l'amour qui parle soi-disant son langage, est un imposteur. Il n'a pas de mots à lui ; il plagie et pille les vocabulaires finis de notes, pour en tapisser la voie vers un infini purement musical. La *langue natale de l'âme* (Baudelaire) ne comprend que des interjections.

Les sens forment ton soi connu, c'est-à-dire tes représentations, t'armant pour l'action. Ton soi inconnu ne doit pas grand-chose à l'expérience, il est fondamentalement inné ; il résume tes désirs, tes styles, ton goût dans la création. Le premier est omniprésent, permanent, humble ; le second est imperceptible, soudain, autoritaire.

Le courage, dans l'action, est signe d'inconscience, de résignation ou de folie ; l'intelligence, c'est édicter ou respecter la loi, chassant le hasard et le chaos des actes. *Les gens intelligents ne sont pas courageux et les gens courageux ne sont pas intelligents* - de Gaulle.

Horace : *Levius fit patientia ; quidquid corrigere est nefas* - La résignation allège tous les maux sans remède. La résignation profonde, avec l'admiration haute, dessinent l'axe consolateur du philosophe. Ressentir comme un baume ce qui ne serait qu'un palliatif ou un poison.

Créer, aimer, se résigner - l'esprit, le cœur, l'âme - une triade, où chaque personne ne peut se passer des deux autres. La confection, guidée par l'affection, auréolée de la défection et visant la perfection.

Il est facile de trouver une place, au milieu des hommes, où je trouverais une paix, un soulagement, une chaleur provisoires. Le drame humain, c'est la précarité de cette place, sa dépréciation, sa vétusté, sa ruine. Il faut la chercher, ou, mieux, la bâtir ailleurs, dans l'imaginaire, où vibrent mes penchants les plus secrets et sacrés,

comme l'amour ou la création. Le lieu, qui défierait le temps et ne connaîtrait que naissances et trépas, et qui hébergerait ma consolation. *Heureux, j'aime et je suis aimé, au lieu, inaltérable ni par moi ni par autrui* - **Shakespeare** - *Then happy I, that love and am beloved where I may not remove nor be removed.*

Le sérieux de l'art est dans la foi en l'authenticité de ses sources, son ironie - dans la résignation devant l'inaccessibilité de ses buts. Le reste n'est que ludique, question de mesures et d'écoute de règles. L'Europe artistique est née dans l'ironie impondérable de bohème et meurt dans le souci pataud de barèmes.

Le style émerge davantage des facilités évitées que des difficultés vaincues. Aujourd'hui, la chose la plus facile est la négation ; et la meilleure contrainte est peut-être la négation de la négation, la résignation, le divorce définitif entre le nez et la cervelle.

Tous ces chercheurs de l'*intact* et du *neuf* finissent par reproduire, à leur insu, des branches banales d'un arbre littéraire. Sans l'humilité des racines aveugles et irrésistibles, sans le vertige des faîtes vulnérables et inféconds - la littérature n'a pas plus de sens que l'agriculture.

Même les plus obtus des philosophes *professionnels* (*la tourbe philosophesque* - **Rousseau**) se doutent bien, que leurs concepts sont dus au hasard, à l'impéritie et à l'inertie, que leurs preuves ne sont que fatras de sentences d'apparence logique (*Les résultats de la*

«métaphysique» sont et doivent être nuls, plaisir à part - Valéry), et que le poète, par son jeu de métaphores, atteint le même but avec autant de rigueur et avec plus d'élégance.

Bien sûr, le mystère de l'homme est au-dessus de l'art, mais il est indicible. L'homme est bien plus grand que le Mot dans le monde de la démesure divine, mais l'art, c'est l'introduction de la mesure humaine. Donc, résignation, l'art pour l'art, l'art, qui ne dissimule rien, qui ne traduit rien.

Signes d'une noble écriture : un ton, qui conviendrait au plus illustre et au plus obscur des hommes, au plus ambitieux et au plus humble, au pécheur et au vertueux. Cervantès, Dostoïevsky, Valéry.

Ceux qui lisent peu se surestiment et ceux qui lisent trop - surestiment les autres. Le bon équilibre de modestie et de fierté naît de fréquentations égales des autres et de soi-même.

Ni donné ni construit (tâches réservées à Dieu ou à l'artisan), mais engendré (tâche d'artiste) – telle devrait être l'impression se dégageant du fruit de ta plume, mais la pudeur et le bon goût t'interdiront de peindre les ébats fécondants, entre l'esprit et l'âme, entre le regard et la langue, entre l'orgueil et l'humilité.

L'art n'est pas l'expression de ce qui aurait existé sous une forme non-artistique ; les creux et présomptueux voient dans leur œuvre un sommet et s'y attachent, corps et âme ; les profonds, les hautains et les

humbles en éprouvent presque une honte, puisque tout ce qui est exprimé ou fixe est si dérisoire, si aléatoire, une fois comparé avec le monumental inexprimable, qui nous pousse vers les plumes et pinceaux. *L'inexprimable se loge, inexprimablement, dans l'exprimé* - Wittgenstein - *Das Unaussprechliche ist unaussprechlich in dem Ausgesprochenen enthalten.*

La netteté de la frontière entre la vie et l'art est signe d'artiste ; c'est en la franchissant qu'il devient, respectivement, maître ou esclave ; sa force n'a aucun sens dans la vie, son humilité n'a aucun sens dans l'art. La vie est une épreuve de forces ; l'art n'est qu'une consolation par la beauté. Toute force étant devenue suppôt du désespoir, la consolation ne peut plus compter que sur nos faiblesses – l'amour, la caresse, le sacrifice.

L'affranchissement du lieu et l'inactualité rendent l'esprit - serviteur de l'imaginaire. Les noms et dates le transforment en tyranneau d'un réel trop palpable. *Toute localisation me semble odieuse, aussi bien que toute datation, pour nos pauvres fêtes de l'esprit* - Saint-John Perse. Ah, ce beau halo de l'acquiescement au réel non-daté et innommé !

L'art, c'est une mise en valeur des axes entiers – le Bien et le Mal, la force et la faiblesse, la fidélité et le sacrifice, la fierté et l'humilité, la proximité et le lointain, l'ascension et le déclin. Tandis que la vie, c'est à dire l'instinct et le bon sens, me fait pencher vers une seule extrémité, le choix éthique, avec sa tragédie – l'insignifiance des actes.

La tragédie de l'art se traduit par l'ironie, que mérite l'extrémité esthétique violente, et par la pitié, qu'inspire la douce extrémité éthique ; appliquées à doses égales, elles assurent l'intensité du *même*.

L'œuvre idéale : un fond, tragique, dionysiaque, humble, rendu par une forme, apollinienne, royale, maîtrisée.

L'art se trouve aux endroits, où aucune sueur n'est d'aide. Mais pour soulever un brin d'herbe, il faut autant d'inspiration à l'artiste que de transpiration au terrassier pour aplatiser la montagne.

Tout écrit est fait d'un fond (les faits) et d'une forme (les métaphores). Vu la disparition des métaphores (suite à l'extinction des âmes) et la bonne santé des faits (avec la tyrannie de la raison), on acquiescerait, ironiquement, à la bêtise de Ronsard : *La matière demeure et la forme se perd*.

Si tu n'écris qu'en tant qu'un Exclu, tu adresseras à la foule le Non ampoulé et des gémissements faciles. Il faut que tu découvres en toi aussi un Élu, et tu vivras alors la nécessité de te tourner vers le grand Interlocuteur inexistant, Dieu, auquel tu consacreras ton Oui, humble et enthousiaste.

Surmonter les axes éthiques – bien-mal, ascension-déclin, force-faiblesse, fierté-humilité, acquiescement-négation, –, sur lesquels toutes valeurs sont *différentes*, en les enveloppant par un axe

esthétique, qui réduit ces valeurs au *même* (ce qui traduit la volonté de puissance), - telle fut l'origine de la métaphore de l'éternel retour. Mais pauvre [Nietzsche](#) prit cette métaphore pour une pensée, qu'il chercha à développer par des chinoiseries lamentables autour des lois physiques ou des cycles, répétitions, anneaux.

Écrire devant Dieu : si l'on enlève l'emphase, cette devise signifie que mon soi connu écrit sous le regard de mon soi inconnu ; l'humilité du premier s'appuie sur la fierté du second.

Toute grande culture a ses propres repères de profondeur : l'allemande – dans l'intensité et les concepts ; la française - dans l'intelligence et le style ; la russe – dans l'humilité et la tragédie. Tous ces repères s'ancrent dans la réalité ; tandis que la hauteur ne s'évalue que par la part et la qualité du rêve. Le Russe semble y être le plus compétent.

Dans un écrit, l'*homme* ne formule que des vœux pieux, c'est l'*auteur* qui les exauce ; l'*homme* a un visage, l'*auteur* n'a qu'un masque, et tout masque est fabriqué par une machine – un terrible constat que doit admettre, humblement, l'*auteur*. Mais c'est l'*homme* qui entretient et perfectionne la machine, en lui inculquant ses sens. Toute communication directe entre l'*auteur* et l'*homme* banalise le message, avec l'illusion de le personnaliser.

Pasternak : *Поэзия - высота, которая валяется в траве ; надо только нагнуться, чтобы её увидеть* - *La poésie est la hauteur cachée dans*

l'herbe ; il suffit de s'incliner pour s'en apercevoir. Dommage que le Seigneur n'eut pas la même lucidité : *Lève les regards vers les cieux et compte les étoiles* - les hommes désapprirent à baisser les yeux et s'adonnèrent au calcul, et non pas de ce qui fait briller, mais de ce qui brille. Plus bas sont mes yeux, plus haut est mon regard. Dieu est recherché près des autels ou des bibliothèques, tandis qu'il y a plus de chances qu'il se manifeste dans l'herbe.

Il est très facile de se rendre compte qu'on n'est plus amoureux : on perd l'envie d'être bon avec tout le monde et l'on se résigne à être une crapule comme tous les autres. Aimer, c'est sentir, que tout le Bien et tout le beau se donnèrent rendez-vous aux bouts des doigts ou des yeux aimés. Savoir se passer de juges et de justice.

Le Bien ne survit pas à son cocon originel de rêves ; éclos en chrysalide de reptation, il se métamorphose en répugnant parasite d'actes. Rêver, c'est renoncer à l'irréversible.

Donner est facile ; ce qui est difficile, c'est garder ma main donnante en-dessous de ma main prenante.

Le Bien n'est jamais dans l'œuvre ; il est irrémédiablement entaché par toute forme de force, que ce soit dans le geste ou dans la pensée. C'est l'âme coupable et non pas l'esprit capable qui colore nos actes, et Hamlet cherche des couleurs du mauvais côté : *il n'existe ni le Bien ni le mal, c'est la pensée qui les crée - there is nothing either good or bad, but thinking makes it so.* Le Bien est l'émoi silencieux, pudique,

humble et immobile de l'âme, bien que son objet puisse être altier, grandiose et remuant.

Le Mal n'est pas un défaut de l'Être, ni même une propriété du Faire, mais une déchirure incurable entre l'Être, porté vers une vague liberté, et le Faire, net et asservissant. Assumer cette souffrance béante exige beaucoup d'humilité et de résignation, tout le contraire de ces fichus cohérence ou courage que prônent les adeptes de l'action, cette fausse héritière de la pensée.

La certitude de notre débâcle finale rend vitale la tâche principale de la philosophie - la préservation de l'enthousiasme dans notre regard sur le monde (pour faire de nous des *envoûtés éternels* - Artaud). Même si nos maux essentiels sont incurables, la philosophie, c'est un poème de la santé opposé aux théorèmes de la maladie. Et puisque aucun système éthique ne nous sauve de l'abattement, la philosophie ne peut compter que sur l'esthétique, pour reconnaître, humblement, qu'elle cherche à faire accepter le cosmétique pour le thérapeutique. La philosophie doit être de l'hypocrisie salutaire, anesthésiante, droguante.

Notre soi se manifeste sur les facettes éthique, esthétique, pragmatique ; jamais personne ne brilla sur toutes les trois avec le même éclat ; mais nos meilleurs sentiments naissent de la fadeur fatale de l'une d'elles : la honte, l'humilité, la noblesse. *Le sentiment de honte est un des plus puissants motifs de la philosophie* - Deleuze – il faut y ajouter les deux autres.

La liberté éthique se découvre dans la résignation de mon soi connu de porter une souffrance sacrificielle, que me souffle mon soi inconnu, source de tous les mystères : du Bien, de la création, de la beauté. *Le retourement du moi en soi, le désintéressement en guise de vie, un soi malgré soi comme possibilité de souffrance* - Levinas.

Le Bien se rêve et le mal se fait ; l'arbitraire tyrannique du Bien ou la liberté raisonnable du mal. L'esclavage du mal n'existe pas ; c'est le Bien qui nous y soumet. Oser le Bien immobile, atopique, fantomatique et non pas subir l'inertie du mal, actif, présent, évident. La vraie rédemption : se soumettre à l'esclavage injustifiable du Bien. Toutefois, cette résignation exige plus de volonté de puissance que la détermination de l'orgueil.

Le ton, qui convienne le mieux, pour sonder le Bien ou relater l'amour, c'est le désespoir ou la résignation, le ton que trouvent Nietzsche ou Tchékhov ; Platon, en y mêlant la pensée grave ou l'Idée légère, profane les deux.

Le point commun entre le Bien, le Beau et le Vrai est l'appel à la perfection, mais les conclusions sont différentes : la résignation à l'abstention, la hauteur de la création, la noblesse de l'intelligence.

La résignation du sot confirme une propagation du Mal ; la résignation du sage témoigne de l'existence du Bien. Le Bien ne saurait pas être une béate fidélité au continu, comme tout saut ou

rupture ne sauraient être signes du Mal. On est dans le Bien, quand on reste fidèle à ce qui fait mal ou sacrifie ce qui se porte bien - la liberté, autre nom de cette pénible, mais vraie, béatitude.

Les signes d'une liberté éthique : l'inexécution de ce que ton intérêt pragmatique dicte, la suspension de ce qui te plaît, l'acceptation de ce qui ne te plaît pas – ignorer ce que le Bien, comme le Beau, veut dire – en réalité ; celle-ci n'exprime ni contient que le Vrai. Le Créateur mit le Bien à accomplir et le Beau à créer - au Royaume du Rêve.

Tout narcissique doit se préparer à porter la honte que tout fier amour de soi réveille dans la conscience, toujours humble. *La honte est une espèce de tristesse fondée sur l'amour de soi-même* - Descartes.

La honte, l'obstacle, de l'humble est dans la nécessité même des pas qui le fait rougir et douter ; la conscience tranquille de l'éhonté lui est donnée par la distance même, parcourue dignement et laborieusement.

La non-résistance au Mal est bien une résignation, mais non pas celle du renoncement à l'action, mais celle d'une conscience que toute action, y compris celle de la résistance, comporte une dose du Mal.

Tolstoï : *Hem величия там, где нет простоты, добра и правды* - Pas de grandeur là, où il n'y a pas simplicité, bonté et vérité. Mais là où tout cela existe, la place est si déserte, que toute grandeur ne serait que

mirage. *Dans leur souci du beau, les grands Russes sont gênés par leur souci du bon* - Rilke - *Ihre Güte hindert die großen Russen daran, Künstler zu sein.*

L'aculturation est plus certaine, quand la culture est placée à côté de la comptabilité plutôt qu'à côté d'une idéologie ou d'une religion. La terreur, l'humiliation ou l'humilité préservent la culture ; la bonne conscience, la dignité intacte ou l'orgueil l'érodent.

Justification du culte de la résignation : plus les hommes se soumettent au règne du boutiquier, plus y gagnent la justice et l'égalité. Plus vil est le héros du jour, plus constructif est l'élan des jeunots. Plus gris est l'horizon des désirs, plus de couleurs offre le terre-à-terre des actes.

Le sot remuant, pris en pleine violation du code de la route sociale, alléguera la liberté de s'égarer ; mais le sens de la circulation, de nos jours, est si clair, que le seul moyen de s'égarer est de rester immobile. Que ne se permettent que les esclaves du mot libre. Le mot servile s'indigne, le mot libre se résigne.

Les inquisiteurs, devant un bûcher, ou les SS, devant leur camp de concentration, se croyaient défenseurs de la pureté ; ils souscriraient à cette proclamation pathétique et perfide : *Je veux vivre et mourir au sein d'une armée des humbles, joignant mes prières à la leur, avec la sainte liberté de l'obéissant* - **Unamuno** - *Quiero vivir y morir en el ejército de los humildes, uniendo mis oraciones a las suyas, con la santa*

libertad del obediente - les prières ne devraient jamais sortir de tes quatre murs ; et ce n'est pas la liberté qui est sainte, saint est l'appel d'un Bien tellement humble qu'il renoncerait à toute action et t'interdirait toute obéissance.

Dans les tyrannies, l'homme libre hurle, gémit ou chuchote ; dans la démocratie, il ricane, en prouvant ainsi sa servilité intérieure. Un haussement d'épaules, une fausse marque d'une férule dominante. C'est le cou, courbé, incliné ou dressé, qui traduit le mieux le degré de mépris, qu'on peut se permettre.

Tous les régimes, des despotes aux démocratiques, veulent cultiver nos victoires, d'où leur obsession verbale d'honneur et de gloire. Qui oserait se pencher sur nos débâcles ? Et chanter l'amour, l'humilité, le sacrifice, qui sont des défaites de la raison et le triomphe du cœur insensé ?

Tout noble choix inclut des fidélités ou sacrifices irrationnels, il serait donc un défi à la nécessité, qui est irréconciliable avec la vraie liberté. La liberté est toujours un acquiescement dans l'invisible et une négation – dans le visible.

La seule utilité de la connaissance de l'Histoire est la tolérance, voire la résignation, face aux misères de notre temps, puisqu'elles furent beaucoup plus flagrantes aux époques sans bombes thermonucléaires, sans la Sécurité Sociale, sans une Justice égale pour tous. *L'Histoire réconcilie le citoyen avec l'imperfection de l'état des*

chooses actuelles - Karamzine - История мирит гражданина с несовершенством видимого порядка вещей.

Comment appelleriez-vous l'être qui n'agirait que selon la *dictée de la raison* (*dictamina rationis*) ? - oui, ce serait bien un robot. Mais c'est ainsi que Spinoza définit l'homme libre !

Le progressiste s'indigne, le conservateur méprise. Le premier s'indigne contre une imperfection, dont l'élimination apporterait de l'harmonie ; le second méprise l'indéracinable et se résigne au silence éternel de l'indigne. L'indignation améliore l'humanité et dégrade l'homme ; le mépris laisse les hommes dans leur platitude et donne une chance à l'homme de garder sa hauteur.

La tyrannie veut donner à la bassesse une majesté d'esclave ; la démocratie cherche à auréoler la noblesse d'une humilité d'homme libre. *Le but de la démocratie est de faire accéder chaque homme à la noblesse* - R.Gary. Toute humilité vient de la noblesse ; le contraire : *Toute noblesse vient de l'humilité* - Lao Tseu – est peu probable.

Se fonder sur le *doute* ou se livrer aux *critiques*, est signe d'absence de talent littéraire ou, au moins, de méfiance vis-à-vis de celui-ci ; l'intérêt pour ce genre de productions s'évapore vite. Tout ce qui est durable, sur nos échelles de valeurs intellectuelles, provient de la grandeur des acquiescements. La grandeur y va de pair avec le fait, que les choses, auxquelles j'acquiesce, restent invisibles aux yeux, privés de regard.

Garder pour soi ses zones d'ombres, faire don de ses lumières - est-ce ainsi que doit frayer avec les autres un aristocrate ? Non, seule l'ombre peut être aristocratique, elle sait palpiter. La lumière est trop droite, elle naît de la combustion de matières vulgaires. Renoncer à communiquer, tenter de toucher, se résigner à l'amplitude captieuse du mot.

Il suffit de baisser la tête ou élever l'âme, pour se rendre compte que toute fixité, sentimentale ou spirituelle, est une errance, au prime abord imperceptible ; l'astronomie et la science de l'âme nous l'apprennent. *Pas une étoile fixe, et tant d'astres errants* - J.Racine. L'inertie et la sédentarité du regard fixe sont dans les pieds et dans la cervelle.

Pour sortir du temps, la négation est aussi stérile que l'acquiescement. La bonne voie est la hauteur de l'éternel retour, à rebours du progrès et du doute ; elle est la vie aux frontières et non pas leur franchissement. Même Lao Tseu se fait contaminer par la bougeotte : *Sortir, c'est vivre ; entrer, c'est mourir.*

Parmi les choses, auxquelles l'art réussit à donner une forme, il y a toujours plus de sujets de négation que d'acquiescement, d'excentricité que d'authenticité. L'image de mon être est dans la forme évasive du vase et très peu dans son contenu compréhensible. Donc, ni métamorphose (perfectionnement, sacrifice, développement) ni préservation (authenticité, sincérité, fidélité), mais - création (forme,

enveloppement, modelage). C'est ainsi qu'il faut comprendre Canetti : *Ce qui est sans forme ne peut se métamorphoser - Das Gestaltlose kann sich nicht verwandeln.*

Pyrrhon : *Comment peut-on savoir si le sage est sage ?* - par trois choses : par la rigueur de la descente au degré zéro de la raison, par le confort de la solitude qu'on y découvre et par la nature de la résignation de n'y trouver ni fenêtres ni toit.

Le bon nihiliste est celui qui reconnaît notre incapacité de formuler des buts dignes de la merveille humaine et qui se résigne à n'en ébaucher que des contraintes. Cerner l'impossible (pour des raisons logiques, esthétiques ou éthiques) est plus prometteur, pour la qualité de ta plume, que de tracer le possible.

L'être, que reniflent les creux, est ce que représente la chose sans notre œil et sans lumière : *O Soleil ! Toi, sans qui les choses ne seraient que ce qu'elles sont* - E.Rostand. Les ombres de notre regard seraient à déplorer encore davantage. D'ailleurs, le regard est davantage une humble répartition d'ombres qu'une orgueilleuse projection de lumières ; la lumière, c'est du *je peux !*, et les ombres - du *je veux !*

Signes de grandeur d'une écriture : la cohabitation du mépris et de la compassion, de la force et de la faiblesse, de l'espérance et du désespoir, de la fraternité et de la solitude, de la fierté et de l'humilité. Les deux poses antagonistes s'adressent aux objets différents, aux moments différents de l'âme, en langages différents - c'est le contraire

du relativisme, qui les met sur le même plan, au même moment ou avec la même indifférence.

La conscience de l'esprit humble rend vitale l'existence, dans l'âme, d'une source d'hésitation et d'inquiétude, d'un *punctum pruriens*, de cette *intranquillité, qui ne se laisse pas calmer par un regard sceptique ou critique* - Schopenhauer - *Unruhe, die sich weder durch Skepticismus noch durch Keticismus beschwichtigen lässt*. La conviction est le sommeil d'une conscience sans rêves.

L'une des justifications de la notion bancale d'être serait qu'elle nous amène à ce qui n'existe pas. En plus, elle serait un compromis pathétique entre la profondeur et la hauteur, l'être s'accomplissant dans : *l'acquiescement le plus haut et le plus ouvert à sa propre ruine* - Heidegger (*das höchste Jasagen segnet seinen Untergang*) - les meilleures des ruines s'érigent en hauteur, Nietzsche y découvrant la compagnie de Cioran.

Ce misérable schéma hégelien : le progrès de l'esprit, la dialectique comme moteur de ce progrès, la contradiction comme matière première de cette dialectique. Et que, à côté de cette grisaille (*la minable grisaille* - Nietzsche - *bei Hegel das nichtswürdigste Grau*), l'éternel retour nietzschéen est beau ! - s'attacher à l'invariant vital, qui est le seul à être noble, atteindre sa hauteur artistique, finir par un acquiescement majestueux à cette vie divine, revue, repensée, tragique, unifiée avec l'art ! Une ridicule et orgueilleuse prétention à la scientificité et une fière et humble identification avec l'art.

Ne serait-ce que pour assurer notre équilibre mental, on devrait entretenir, parallèlement, les sentiments les plus aveugles – l'amour et la pitié, et les sentiments les plus lucides – l'ironie et l'humilité.

C'est autour des choses suffisantes - des consolations ou des jeux de langage - que la philosophie doit déployer sa force discursive ou imaginative. Le nécessaire, c'est le domaine de la science. *Le point de départ de la philosophie, c'est la conscience de sa propre faiblesse dans les choses nécessaires* - Épictète - ce serait sain, si c'était pour chanter des hymnes à la faiblesse ou pour imprimer de l'humilité à son propre discours et pour éviter ainsi, que son point d'arrivée ne soit une auto-suffisance.

Zarathoustra, avec *abstiens-toi*, prêche l'abdication dans l'acquiescement. Les prédictateurs prêchent l'obstination même dans le doute.

Tout passe, tout casse, tout lasse - en faussant (la perspective), en se gaussant (de vos lumières), en haussant (le regard).

Tu entames ton parcours vital, chargé de connaissances, certitudes ou doutes communs, mais ton commencement doit être personnel : tes doutes ne seraient que des contraintes, et tes certitudes – une mélodie qui t'accompagnerait, en variations imprévisibles. Les Non collectifs conduisent au ressentiment mesquin ; garde la grandeur du Oui personnel à la merveille du monde. Et n'oublie pas, que parmi

les idoles à abattre il y a plus de vérités dégradantes que d'erreurs grossières.

Le propre du sentiment est d'être obscur et chaud. Que de méprises dans des tentatives de le rendre, où l'obscurité saute aux yeux, mais la chaleur ne parvient même pas jusqu'à la cervelle !

Il y a une obscurité qui voile un esprit orgueilleux, cherchant à être hébergé chez les grands : et il y a une obscurité qui dévoile une âme humble, voulant rester fidèle aux ténèbres qu'elle héberge.

Le sage voit l'ordre du tout et se résigne au désordre de la partie. Le médiocre (et Leibniz !) voit le désordre de la partie, qu'il projette sur le tout (Leibniz y cherchera de l'ordre).

Malgré tant de véhémentes proclamations en faveur du doute, le camp de douteurs n'existe pas ; tous les hommes ont le même taux de doutes et de certitudes. Le vrai contraire du doute niant est le goût acquiesçant et qui engendre nos propres commencements, sans trop tenir à réfuter les avis des autres, cette minable fonction du doute.

La Caverne de Platon et le souterrain de Dostoïevsky nous apprennent la résignation ; le premier – devant les limites humaines, le second – devant les limites divines.

Les circuits intégrés silencieux remplacèrent, dans nos cerveaux, des roues dentées grinçantes ou des fibres gémissantes. Je n'approuve

que ceux qui cherchent en gémissant - **Pascal**. Gémir, c'est admettre, humblement ou fièrement, en musique, que ton soi arbitraire veut s'émanciper de la *raison nécessaire*.

La facilité du Non (le plus souvent mesquin, bien que s'appuyant sur le Vrai et refusant des *solutions* des autres) et l'épuisement de ses ressources intellectuelles me poussent vers le Oui. Mais le Oui béat est aussi mesquin et commun que le Non ; pour que mon Oui devienne majestueux, il faut, surtout, que je sois pénétré par le Bien *mystérieux* personnel et bouleversé par le Beau *problématique* universel, le tout porté par mon talent, par mon soi inconnu.

La réalité est faite de réflexions sur la vie et sur la mort ; dans les deux cas, le résultat est le même – un désespoir profond. Le contraire de la réalité s'appelle rêve, qui répugne à la réflexion et se forme de sentiments – de l'extase à la résignation – et réveille la haute espérance.

En mathématique, on approfondit la connaissance en inventant (en généralisant) de nouvelles espèces d'objets, de relations ou de valeurs. L'arrêt de cet approfondissement, surtout dans d'autres sciences, s'appelle résignation ou clarté ; la clarté est ennemi du progrès de la connaissance.

Dans ses exercices d'illumination, l'esprit sensible cherche la complicité du cœur ; mais pour l'âme, dont la fonction première est la projection de ses ombres, la lumière de l'esprit ne sert que

d'instrument, de source sans message propre. Le cœur est voué aux ténèbres d'inaction, de silence, de résignation, qui couvrent ou complètent l'assurance de l'esprit. *Le cœur expie les lumières de l'esprit* - Cioran.

Quand votre corps vous tourmente par une douleur, quand des tracas sociaux ou sentimentaux déversent en vous des aigreurs ou des ressentiments, il est plus facile de dénoncer, avec Voltaire et Cioran, notre *monde raté*, que de voir, avec Leibniz et Einstein, dans notre merveilleuse planète – un paradis microscopique, dans l'immensité morte d'un Univers sans esprits, sans couleurs, sans musique.

Dans tous ses compartiments, le monde est saturé de mystères ; face à ces Créations, celui qui est incapable de vénérations ou d'admirations doit, au moins, éprouver un vif étonnement. Les absurdistes, se contentant de maudire ce monde, dénué de *sens*, ont, parfois, de l'âme, mais ils sont certainement faibles d'esprit.

L'affaiblissement de nos certitudes n'est nullement tragique, il est plutôt bénéfique pour notre humilité. En revanche, il faut craindre l'affaissement de nos rêves. Les déceptions ravagent les affairés arrogants ; l'espérance ranime les rêveurs purs.

St-Augustin : *Video rem non compertam superbis, sed incessu humilem, successu excelsam et velatam mysteriis* - Je vois des choses, cachées aux orgueilleux ; en surface, au début, et en hauteur ensuite, enveloppées de mystères. Les orgueilleux scrutent la profondeur, pour

finir en platitude ; les humbles se réfugient en hauteur, d'où ils ne voient que des choses jetant des ombres verticales, à l'aplomb des regards et des prières. Les plus intelligents des humbles finissent par se désintéresser des choses, pour se consacrer à l'entretien du regard.

Le scepticisme est un manque de sensibilité ou d'imagination ou d'humilité. Leur débordement, provoqué par un soi inconnu, s'appelle nihilisme, créatif et narcissique.

Valéry : *Deux dangers : l'ordre et le désordre. Puisque plus j'écoute l'un, plus je subis l'autre. Comme avec le savoir et le non-savoir. Il faut leur imposer mon jeu et mes dangers, en alternance. Ne pas oublier que l'ordre impératif vient de l'esprit et le désordre émotif – de l'âme ; une vie complète a besoin de tous les deux, comme la musique faisant appel aux aigües et aux graves.*

L'homme est un miracle grandiose, et lui inculquer qu'il n'est rien, qu'il n'est même pas dieu, comme le dit l'une des interprétations de la sottise delphique, est une profanation. Et si l'homme doit être humble et honteux, c'est parce que ce miracle ne se traduise ni en actes ni en pensées ni en images.

Camus : *Le nihiliste n'est pas celui qui ne croit à rien, mais celui qui ne croit pas à ce qui est. Le nihiliste serait-il le S^t Thomas au signe opposé ? Se réfugier systématiquement chez les antipodes s'appelle aussi imiter ! Croire ne s'applique qu'aux symboles qui, forcément,*

sont ! La vie réelle n'est pas ! L'acquiescement devant elle est une sacralisation du soi inconnu, même si en refusant la réalité, le nihilisme signifie une dépréciation du soi - G.Benn - als Realitätsleugnung bedeutet der Nihilismus eine Verringerung des Ichs - du soi connu !

L'homme est un miracle si grandiose, que ceux, qui se reconnaissent comme néant, sont fous, privés non seulement d'yeux, mais de raison ; l'humilité devant Dieu est de l'hypocrisie ; il faut être humble devant le projet divin qu'est l'homme.

L'émotion - devant un paysage, une femme, un tableau - visite tous les hommes (qui ne méconnaissent donc pas ce qui excelle - Goethe - das Vortreffliche nicht anerkennen), mais c'est un signe de barbarie que de ne pas savoir la traduire en attendrissement ou en humilité.

L'humilité est le contraire du culte de méritocratie : reconnaître qu'il existe des hommes plus dignes de ma fortune, et qui sont plus malheureux que moi (les méritocrates en sortent avec davantage d'orgueil ou de cynisme). Donc, être humble, ce n'est pas reconnaître quelqu'un plus puissant (Spinoza, l'humilité des chiens : *L'humilité est une tristesse, l'homme contemplant son impuissance* - *Humilitas est tristitia, homo suam impotentiam contemplatur*), mais, au contraire, - plus digne, quoique plus faible (l'humilité du fort).

Les déceptions vaudevillesques font détester la vie, injuste et mesquine ; mais plus on est sensible au tragique, plus vibrant est l'acquiescement à la vie, juste et grandiose. C'est le sens de tragédie

qui rend sensible à la musique des mots et sourd au bruit des actions ; privé de ces bons filtres et muni de seuls amplificateurs, on dit : *Les actions sont la première tragédie de la vie, la seconde, ce sont les mots* - Wilde - *Actions are the first tragedy in life, words are the second.*

La foule se forme sur une négation ou un rejet, l'élite - sur un accord ou un projet.

Leurs rejets, souvent, sont profonds et même hauts, mais c'est la platitude de leurs projets qui me rend sceptique. Quand son propre projet a de la hauteur, on se moque de tout rejet ; le cerveau acquiesce à la terre entière, quand les yeux sont pleins de ciel.

Deux sortes de nihilistes : frappés par l'ennui – les fanatiques, orgueilleux et pessimistes, ou mus par l'admiration – les nobles optimistes, fiers à l'intérieur et humbles à l'extérieur.

Deux formes merveilleuses sont accessibles à l'homme : sa forme propre (et étant plutôt le fond même), largement commune à l'espèce et servant à remplir le vase divin, et la forme de sa création, où sa singularité et son talent s'occupent du vase même. *Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que, souverain de toi-même, tu achèves ta propre forme librement, à la façon d'un peintre ou d'un sculpteur* - Pic de la Mirandole - *Nec te celestem neque terrenum, neque mortalem neque immortalem fecimus, ut tui ipsius quasi arbitrarius honorariusque plastes et fector, in quam malueris tute formam effingas.*

Il faut beaucoup d'humilité, pour reconnaître, que l'homme est une merveille des merveilles ; les orgueilleux disent, qu'il est peu de choses, à côté des machines qu'ils gèrent. Mais ils demandent, qu'on leur dise, qu'ils valent plus que d'autres gestionnaires.

Jadis, l'homme fut prédestiné soit à commander, soit à obéir (les incapables de ces deux servitudes furent proclamés inutiles). Aujourd'hui, on a la chance de pouvoir échapper à ce jeu des maîtres-esclaves, en ne commandant ni en n'obéissant qu'à soi-même, dans une verticalité solitaire. Cependant, les hommes acceptent leurs places interchangeables, dans un réseau mécanique, où tout pouvoir et toute obéissance s'exercent dans une horizontalité, c'est à dire dans une platitude. *Au-delà de la hauteur du vrai, du bon, du beau s'étend ce qui nous abaisse – la platitude* - Goethe - *Hinter dem Ewigen des Wahren, Guten, Schönen lag, was uns alle bändigt, das Gemeine.*

Les amateurs de l'ordre des étables, des casernes ou des salles-machine reprochent aux aphoristes-nomades le chaos et l'absence d'architecture. Ces sédentaires ignorent les qualités des ruines, dictant la majesté du temps dans l'humilité de l'espace.

Tous rêvent du *legor, legar* - *on me lit, on me lira* ; mais je me trompai avec le *non legor, non legar* ; les pires subissant le *legor, non legar* (ce que redoutent aussi les humbles : *Après ma mort, je serai lu pendant sept ans et ensuite - oublié* - Tchékhov - *После смерти меня будут читать семь лет, а потом забудут*) ; les meilleurs s'illusionnant

sur le *non legor, legar* ; je travaille pour celui qui viendra après - Valéry. Le plus bête est Proust : *Le monde entier me lira*.

L'orgueil vient de l'esprit, et la fierté – de l'âme. Je dois apprendre au premier à baisser ses yeux et à la seconde – à garder sa hauteur. La hauteur appartient au regard qui trouva et non pas au regard qui cherche. Et Nietzsche : *Vous voulez vous élever et vous levez vos yeux ; moi, je baisse mes yeux, car je suis en hauteur - Ihr seht nach oben, wenn ihr nach Erhebung verlangt. Und ich sehe hinab, weil ich erhoben bin* – s'adresse aux yeux de l'esprit et à l'altimètre de l'âme.

Il y a un nombre fini de chemins pour les pieds ; peu importe lequel tu en emprunes, pourvu que, au lieu d'y marcher, tu y danses. Et il y a un nombre infini de chemins pour ton propre regard, et que trace ta création ; ne pas emprunter les chemins des autres, y est capital. *Il y a des gens si pleins de sens commun, qu'il ne leur en reste pas le moindre écart, pour leur sens propre* - Unamuno - *Hay personas que están tan llenas de sentido común que no les queda la más mínima grieta para su propio sentido*.

Deux jugements te résument en tant qu'homme : ce que tes yeux (c'est-à-dire ton esprit) constatèrent dans le monde, et ce que ton regard (c'est-à-dire ton âme) inventa en toi-même. Et chacun de ces jugements porte, nécessairement, l'influence de chacune de tes quatre hypostases : l'homme (l'espèce), le sous-homme (la faiblesse), le surhomme (le rêve), les hommes (la masse). L'espèce devrait dominer dans le travail de tes yeux ; le rêve et l'humilité – dans la création de

ton regard. Devant tes yeux, la masse est plutôt sympathique ; elle est répugnante – en tant que guide de ton regard.

La barbarie littéraire a toujours existé en France, mais elle se gardait bien de se mesurer avec les talents qui n'y manquaient jamais. Depuis un siècle elle devint arrogante : la barbarie de la populace, avec F.Céline, et la barbarie des riches, avec Proust (du galimatias rebutant - F.Céline). Les riches ayant adopté le goût de la populace, on eut droit, de nos jours, aux houellebecq. Mais je suis content que S.Tesson, à la mentalité des pauvres, appréciant leur humilité et crachant sur les riches, ait l'audimat au-dessus des imposteurs.

Chez Hugo, des personnalités, humbles et inimitables, parlent et agissent au nom des valeurs universelles nobles ; chez Stendhal, des personnalités pseudo-exceptionnelles s'attachent à l'universel dominant, banal, grégaire et se sentent héros.

De ton passage sur Terre, ce qui l'aura marqué le plus profondément, sans pour autant en laisser de traces, ce sont tes sentiments inexprimés : l'humilité devant le Bien, l'émotion devant le Beau, la fierté devant le Noble. Mais les rats de bibliothèques chercheront à te convaincre, que *dans le monde, ce qu'il y a de meilleur est exhibé par la pensée* - Hegel - das Beste in der Welt ist das, was der Gedanke hervorgebracht hat.

Jadis, l'homme choisissait entre se passionner pour l'humble invariant (donc pour le vieux, le passé) ou se tourner vers le hardi

(adressé au jeune, au futur). Aujourd’hui, tous les regards, toutes les demandes, toutes les actions sont totalement plongés dans le présent, dans lequel il n’y a ni humilité ni orgueil ni jeunesse, mais la routine algorithmique sans âge.

Les seuls humains qui se prenaient, sérieusement, pour surhommes furent des espèces de primates. Mais il y eut tellement de grands hommes qui reconnaissaient, en eux-mêmes, la présence d’un sous-homme, dont ils n’arriveraient jamais à se débarrasser.

Dans les affaires humaines, est petit ce qui manque, à la fois, de profondeur (le savoir et l’intelligence) et de hauteur (la noblesse et le talent). Que tu sois haineux ou débonnaire, l’orgueil est ton auto-satisfaction bâtie d’avoir brillé dans les petites choses. Théophraste rend le sujet trop simple : *L’orgueil est un mépris de tout, sauf de soi-même*. La fierté est ton humble bonheur de n’avoir touché - surtout par le ton et le style originaux - qu’aux grandes choses.

Il existent trois corporations, qui se méprisent mutuellement : celles qui voient l’essence de la vie dans, respectivement, l’esthétique, la mystique ou la mathématique. Mais à quelle fière et universelle humilité atteint-on, quand on accepte l’idée qu’elles soient la même et unique chose !

Le goût est fait du talent et de la volonté. Le bon goût est la même voix s’adressant à l’audace ou à la résignation. Le mauvais goût est le parti pris en faveur de la liberté-audace ou de l’esclavage-résignation.

Comprendre, c'est discerner la part de maîtrise et la part de résignation.

La primauté du regard, c'est la résignation à l'impossibilité de l'équilibre, ni même de l'entente, entre le moi observé et le moi qui s'observe (ce *no man's land* de la conscience ressemblerait au néant de Sartre), l'oubli du moi et la poursuite de l'acte d'observation guidé par le mot équidistant.

À lire les sentences ex cathedra des philosophes de profession, on ne parvient pas à imaginer des colosses, qui les intimideraient. Mais voici qu'ils voient dans le *cyberespace virtuel* ou dans l'*heptagone constructible* des concepts à la hauteur de leur ahurissement, - et l'on se rend compte d'être abusé par des ânes.

Prôner l'âme synthétique, pour effleurer les origines ou aboutissements ; se résigner à l'esprit analytique, pour égrener et appesantir les pas entre le premier et le dernier. Les brouillons abusent de synthèse, les stériles – d'analyse.

La mathématique est la création permanente de nouveaux langages, et sa maîtrise des langages anciens perd vite de son prestige. *Les mathématiques sont la meilleure école d'humilité* - A. Connes. Les extra-terrestres, seront-ils poètes, plutôt que mathématiciens ? - grande question ! Si le langage poétique s'éteignait sur Terre, ces extra-terrestres, face à nos robots mathématisés, auraient

la même réaction que Goethe : *Tout symbolisme mathématique est quelque chose de désincarné et triste à mourir - Alle Zahlensymbolik ist etwas Gestaltloses und Untröstliches.*

Les grands viennent de nulle part et nous communiquent le vertige et la jouissance de la hauteur, gratuite et vécue sans effort. Sortent, ensuite, des rats de bibliothèques, des ronds-de-cuir, fignolant, pinaillant, finassant, creusant, tarabiscotant, approfondissant, marmonnant des litanies au travail et à la rigueur. La hauteur, contrairement à la profondeur, n'a pas d'épaisseur, et toute graduelle pénétration ne peut mener qu'à la platitude, comme celle de G.Bernanos : *Il est beau de s'élever au-dessus de la fierté. Encore faut-il l'atteindre.*

Plus vaste est la chose niée, plus bête est la négation. Cioran, rejetant le monde non pas depuis 1920, mais depuis Adam, tombe dans le piège. La *négativité sans emploi* (G.Bataille) paraît être une saine perspective. Je ne nie que le jour sous mes yeux, me voilà déjà en route pour les étoiles. Ou sur les voies apophatique ou apagogique vers le Dieu inconnu, se dérobant sous les noms de l'Un ou de l'Être.

Pour les connaissances, être unifiables signifie pouvoir s'égaler dans une forme commune de langage : le langage de l'individu est diffus, celui de la science - incisif, celui de la philosophie - global. *La connaissance de l'espèce la plus humble est le savoir non unifié ; la science, le savoir parfaitement unifié ; la philosophie, le savoir complètement unifié* - H.Spencer - *Knowledge of the lowest kind is*

ununified knowledge ; science is partially unified knowledge ; and philosophy is completely unified knowledge.

L'orgueilleux évalue son intelligence dans le miroir de la bêtise des autres. Le fier se rend compte de ses bêtises dans le miroir de l'intelligence des autres. L'humble n'a pas besoin de miroir ; il fait confiance à l'original, que le regard forme et les yeux déforment.

[Descartes](#), [Spinoza](#), [Hegel](#), Husserl : tout est réduit aux langages des problèmes et aux métaphores de leurs solutions. Le langage y est misérable, et les métaphores y sont inexpressives. Une tentative d'un cogito supérieur : il y a deux mystères indubitables – le moi (un corps et un esprit) et le monde (des corps et des esprits), et il y a un troisième – ma faculté de représenter et d'interpréter les deux premiers. La résignation de ne pas s'abaisser au niveau des problèmes distingue un philosophe. C'est pourquoi le cogito phénoménologique (pré-conceptuel, pré-logique, pré-langagier, visant l'accès aux objets et donc – relationnel et pas seulement subjectif) est tout de même supérieur au cogito [cartésien](#).

La science et l'art se présentent comme une technique et un message ; la mathématique et la musique disposent d'un arsenal fermé, compact, entier, tandis que toutes les autres sphères offrent tant de lacunes, de manques, d'inachèvements. C'est ce qui explique la sidérante insensibilité des mathématiciens et des musiciens pour la noblesse et le style de leurs justifications du vrai ou du beau ; tous les objets, toutes les relations, se valent pour eux. Tandis que les autres

sont touchés par la vénération ou le mépris, par l'humilité et le discernement, par l'élucubration ou le dogme, ce qui les rend plus exigeants et plus sensibles au style. Absorbés par la musique intérieure, les géomètres et les aèdes n'accèdent pas à la musique verbale.

Il y a toujours des tableaux dans n'importe quelle proposition de concepts ; il y a toujours des concepts dans n'importe quelle exposition de tableaux – leçons d'humilité et d'orgueil.

Que devient un théorème prouvé ? - une loi ; le mathématicien légifère et l'esprit s'y soumet. Une maxime bien ciselée énonce une loi, adressée à quelques cœurs ou âmes, qui acceptent sa forme musicale, sans nécessairement adhérer à son fond moral. Le contraire de légiférer, c'est proliférer l'arbitraire, le hasard, le bavardage.

Tolstoï : *Знание смиряет великого, удивляет обыкновенного и раздувает маленького человека* - *Avec le savoir, le grand homme devient plus humble, l'ordinaire - plus étonné, le petit - plus arrogant.* Plus on est grand, plus petits paraissent tout acquis côté tête et toute perte côté pieds.

A.France : *Les philosophes savent que les poètes ignorent la pensée et cela les désarme et fascine.* Car le vrai philosophe n'ignore pas le sort titubant de ses constructions pseudo-logiques éphémères, et il admire le poète, qui érige le même édifice uniquement par un bel élan du mot. Les châteaux en Espagne du poète s'avèrent plus

intelligibles que les casernes philosophiques, qui, d'aveu même de leurs habitants, ne sont, dans le meilleur des cas, que des châteaux de cartes. La pensée accompagne plus volontiers une image qu'un échafaudage.

Le problème, qui est propre à notre siècle, est la surproduction. Celle des navets est régulée par la réduction de surfaces cultivables ; celle des idées est nivélée avec leurs substituts jetables ; celle de la bille est jugulée par le garrot de l'ironie impitoyable. Une circulation trop libre d'avis empoisonnés fait peser sur notre sang le danger de gangrène ; l'ironie s'occupe de salutaires saignées quand ce n'est d'honorables funérailles. L'ironie nous épargne le ridicule du dernier pas, comme la pudeur nous refuse l'imposture de la maîtrise du pas premier. Autrui et Dieu s'en chargent.

L'ironie, c'est un compromis entre la *volonté*, qui produit, pour l'âme, un *but* intéressant, l'optimisme, et, d'autre part, la *résignation*, qui offre, pour l'esprit, d'excellents *moyens*, le pessimisme. C'est ainsi qu'il faut comprendre le désir et l'intelligence, qui réveilleraient, chez tout capitulard, en parallèle, l'optimiste ou le pessimiste. *Nul besoin de courage, pour écrire un livre, dans un sens pessimiste, mais avec une foi optimiste* - Chestov - Чтоб писать книги с пессимистическим направлением, но с оптимистической верой, мужества не нужно.

La chute la plus profonde attend l'arbre le plus haut. Il t'aura donné le vertige de ses jeunes saisons, il t'en donne un autre, l'ultime, auprès de ses racines, ses ruines, - *la chute de l'humble n'est pas*

profonde - Publius - *Humilis nec alte cadere potest* - il faut chercher des chutes vers le ciel, que te promettent l'humilité et la honte.

Le premier pas de l'ironie - l'abstrait prenant de haut le concret. Le second - je comprends, que mon abstrait est le concret d'un autre. L'ironie est une succession ou, mieux, une simultanéité de la moquerie et de la contrition.

Il y a de bonnes raisons de voir dans la peau ce qu'il y a de plus profond en nous : *Il faut dissimuler la profondeur. Où ? À la surface* - Hofmannsthal - *Die Tiefe muß versteckt werden. Wo ? Auf der Oberfläche.* Se présenter en *oberflächlich* (superficiel) - une modestie rare chez ceux qui se proclament *umfangreich* (volumineux). On commence par ne faire que suggérer les volumes, ensuite on fuit les surfaces et on finit par dédaigner les traits au profit d'un pointillé radical. Tous remontent du fond, tôt ou tard et par de simples lois de pesanteur et de grâce, - à la surface. Ensuite, on n'y échappe que par la hauteur.

L'un des rôles de la philosophie est d'endormir, de berger les consciences, pour qu'elles rêvent au lieu de calculer. Être guérisseur ([Platon](#)), thérapeute (*La philosophie est le remède de la douleur* - Cicéron - *Doloris medicina est philosophia*), chirurgien (Épicure, dont la philosophie promet *la santé de l'âme*) ou assureur (*primum non docere*) est également charlatanesque, le mal de vivre - et de penser - étant incurable, surtout chez les inimitables, qui ne peuvent pas profiter de la règle moutonnière - *similia similibus curantur. La*

consolation philosophique d'un Boèce installe en l'homme non pas tant la joie que l'anesthésie et la résignation - Jankelevitch - la résignation durable nous console mieux que la joie furtive. La résignation dans le réel amène parfois la maîtrise dans l'idéal, comme le dit le grand amateur de Boèce, l'hypocrite Casanova : *Mon seul plaisir était celui de me repaître de projets chimériques.*

Il est propre de la nature humaine de se chercher une originalité ; et toute sa vie on se trompe de milieu de son exercice : au début de sa vie on croit pouvoir être original dans l'orgueil de ses triomphes, ensuite on compte sur la fierté dans ses débâcles, et l'on finit dans le seul milieu, où l'originalité survit au ridicule, - dans l'ironie des ruines, où cohabitent la grandeur, la gloire et l'humilité.

C'est l'humilité et la honte, plus que le courage et l'orgueil, qui inspirent les pensées les plus audacieuses.

Partout, sur mon corps, peut se loger la poésie : la caresse - poésie des doigts, la danse - poésie du pied, le chant - poésie de la bouche, l'humilité - poésie du cou, le rêve - poésie des yeux, la musique - poésie de la cervelle, le jeu - poésie du sexe, l'ivresse - poésie du palais.

L'ironie marque des points d'arrêt à l'expansion de l'intelligence, elle en fait un Ouvert, pour que les limites de l'intelligence, hors d'elle, la rendent plus humble. L'ironie n'est pas de l'intelligence, elle en est une contrainte provisoire : *Il faut nous abestir....*

La naissance de l'ironie : il est clair, que nos meilleurs états d'âme ne peuvent être rendus fidèlement que par la musique, mais nous sommes obligés de faire appel aux mots, qui, le plus souvent, sont dépourvus de musique - d'où la résignation ironique.

Une bonne ironie devrait être plus près de l'humilité que de la fierté, partir de l'enthousiasme plutôt que de la déception, accompagner des larmes plutôt que des rires, consoler plutôt que mordre, éléver l'humanité plutôt qu'abaisser l'homme.

Connaître, transformer ou aimer son destin sont des niaiseries du même ordre, puisque tout destin est un fatras mécanique de hasards. Et *amor fati* signifie plutôt acquiescement et indifférence qu'amour.

Nos yeux suffisent pour dénoncer des enfers terrestres, mais il faut un bon regard pour annoncer des paradis célestes.

L'Idée couvre tous les champs expressifs, du borborygme à la formule logique ; la philosophie consiste à l'envelopper d'un style, qui, réduit nécessairement aux arrangements spatiaux de mots, ne peut être que géométrique. Chez Platon il est parabolique (les objets à la lumière mythique), chez Nietzsche – hyperbolique (les objets voués à la hauteur), chez Heidegger – elliptique (les objets n'ayant pas encore de nom). J'ai l'ambition de pratiquer un style conique : l'idée serait une corne d'abondance, un cône, avec l'humilité d'un angle de vue étroit, avec un flux du bien-être, avec l'élan vers l'infini ; la maxime

émerge, suite au choix d'un plan, traversant le cône, pour créer une parabole, une hyperbole ou une ellipse.

La résignation peut être aussi bien le don d'une grâce que l'effet d'une pesanteur. *L'homme est tout-puissant par la résignation ! Celle, à laquelle on n'accède que par la grâce* - **Unamuno** - ;*Omnipotencia humana por resignación! A esta resignación sólo por la gracia se llega.*

Au lieu d'évaluer la grandeur et la profondeur de l'existence terrestre de l'homme, il vaudrait mieux chanter l'humilité et la hauteur de son essence céleste.

Le sot a mille fois plus de questions que le sage n'en a de réponses. L'aphoriste, qui ne formule que des réponses, tient compte de cette proportion, mais étant humble, il propose à tous, y compris aux sots, de trouver leurs propres questions, auxquelles ferait écho sa réponse. L'unification de celles-là avec celle-ci, unification de deux arbres, est le mode de lecture le plus subtil et le seul qui justifie le genre aphoristique.

Le sérieux, c'est l'arrogance des yeux sédentaires ; l'ironie, c'est l'humilité du regard vagabond.

Thomas d'Aquin : *Mendacium quod transcendet veritatem in majus - ad jactantiam ; et in mendacium quod deficit a veritate in minus - ad ironiam* - Mensonge se mettant au-dessus de la vérité - la jactance ; celui qui en est en-dessous - l'ironie. L'ironie s'impose, lorsqu'on

comprend qu'un mensonge inventif peut mener plus haut qu'une vérité stagnante, sur une échelle langagièr, la seule où se mesurent les vérités. Les vérités elles-mêmes n'ont pas de hauteur, et leur profondeur se réduit à la richesse du langage, c'est à dire la représentation plus le discours. Quand le langage n'évolue pas, tout discours est de la jactance, dans la platitude.

En dehors de la mathématique, l'infini est l'effet d'une perspective métaphorique réussie et la vérité – l'acquiescement d'une conscience critique endormie.

Nietzsche : *Der Zweck der Ironie ist Demütigung, Beschämung - Le but de l'ironie, ce sont la perte d'assurance et la honte.* L'arrogance et la conscience tranquille seraient donc ses cibles - surprenant et juste ! Rien n'est définitivement perdu pour l'homme, qui porte haut ses hontes.

Th.Mann : *Ironie heißt fast immer, aus einer Not eine Überlegenheit machen - L'ironie est, presque toujours, une pose de supériorité dans un manque.* Dans l'abondance, elle fait découvrir une infériorité. L'ironie est l'art d'unification des niveaux de nos misères.

Cioran : *Je suis un négateur assoiffé de quelque catastrophique oui.* Le *oui*, digne d'être articulé, est toujours passionnel, tandis que le *non* appartient au génie ironique. Vivre de l'un et faire un clin d'œil à l'autre est un signe des ratés ou gâcheurs. Les *oui* promettent des chutes ou des ascensions, mais les *non* garantissent une platitude. *L'astre*

suprême de l'Être, qu'aucun Non ne souille - Nietzsche - Höchstes Gestirn des Seins! – das kein Nein befleckt.

Dans la hiérarchie des mots, domine le mot poétique. Le mot intelligent lui envie l'obscure éclat des sources et le mot ironique - la fascination du dernier pas non fait. Le mot savant sert d'interprète, pour communiquer avec la plèbe des idées. La bêtise aide à savourer les triomphes. Sans l'intelligence, jamais le mot n'aurait atteint de telles profondeurs de la résignation.

Sans rien partager avec une personne, on peut éprouver pour elle de la pitié. Mais le *Mitleid* (ou le *сострадание*) suppose une participation empathique, d'où sa mauvaise réputation auprès du Teuton hautain et sa gloire aux yeux humbles du moujik.

La plus forte joie de vivre m'est communiquée par ces faux sceptiques, chez lesquels le naïf lit une démolition de tout élan, tandis qu'ils ne font que reconnaître, humblement, l'impossibilité de trouver un mot aussi prodigieux que l'enthousiasme. La reddition du mot sonne souvent le triomphe de l'émotion. *Ne te courbe que pour aimer* - R.Char.

Pour créer l'illusion de hauteur ou d'ascension, on te conseille : *que ta parole parte d'en bas* - proverbe latin - *ab inferiore loco dicere*. Certes, la grandiloquence, l'accoutumance de parler du haut d'une certitude, est pire. Le mieux, c'est de ne pas du tout chercher l'oreille d'autrui. Ou bien donner à ta parole, alternativement, trois directions :

d'en haut, celle du chat - avec mépris, d'en bas, celle du chien - avec humilité, de plain-pied, celle du cochon - avec familiarité, d'égal à égal. (*Dogs look up to us. Cats look down on us. Pigs treat us as equals* - Churchill).

Un mot est vraiment *dernier* non pas parce qu'il clôt une chaîne d'autres mots, mais parce qu'il n'a pas besoin d'un suivant. L'idéal est, qu'il soit, en même temps, la consécration du premier. Par l'humilité d'une conclusion en points de suspension recueillis.

Les *sym-boles* naissaient par la *résignation* : en brisant un sceau en deux, sur terre, pour les réunir au ciel. Le diable unit sur terre, pour nous cacher le ciel : *sumbolon* – *diabolon*.

L'ambigüité latine, entourant le couple *anima/animus*, nous faisait croire, que l'Antiquité prônait une paix d'âme, tandis que c'est l'équilibre ou la tranquillité d'esprit qui furent visés. En revanche, le Bien, le plaisir, la vertu devaient assurer la bienheureuse intranquillité de l'âme. Le même discrédit frappait la passion, qu'on associait avec la souffrance et non pas avec l'extase ou l'enthousiasme.

L'air est l'élément de la poésie ; le son a besoin d'air, pour être entendu ; les premiers gestes de la Création, étaient-ils accompagnés d'une musique et d'une poésie ? Puisque le son précède la parole, et *une langue est un commentaire humain sur la création* - J.Green - son premier rôle serait donc la traduction d'un original indéchiffrable. Modeste et somptueux !

Reconnaissance comme gratitude, reconnaissance comme effort de la mémoire - deux acceptations, éthique ou mentale. Préférer la reconnaissance à la connaissance serait signe d'une fatuité d'ignare ou d'une humilité de savant.

Dans une *situation* on est assis pour réfléchir ; dans une *Stellung* on reste debout, par la volonté d'un autre ; dans un *положение* on se couche, résigné.

Puisque les mots, comparés avec les manifestations de la vie, sont artificiels et communs, tout écrivain doit être humble : ses mots sont des fards, face aux couleurs de la vie.

Une sage et pacifique résignation à créer ex nihilo incognito, ou bien une rupture, violente ou orgueilleuse, avec des sources communes de nos pensées ? Absence de présuppositions ou déracinement ? - aucun point commun entre ces deux attitudes ; pourtant, l'ouvrage de [Chestov](#), consacrée à la première, fut compris et traduit en français dans le sens de la seconde - *Apothéose du déracinement*. Les Anglais et les Allemands – *groundlessness*, *Grundlosigkeit* – ne s'y trompèrent pas.

Les autres tentent de remplir leurs mots ampoulés - de mystères artificiels et communs. Il faut faire l'inverse ; il faut voir de loin ou comprendre de près ou porter en soi les mystères du monde, pour oser les mettre en mots, humbles mais palpitants.

L'homme est d'autant plus intelligent et subtil qu'il maîtrise davantage de types de représentation de la réalité ou des abstractions. À toute représentation se superpose un langage, et les langages constituent les dimensions d'un homme. Le pitoyable homme unidimensionnel de H.Marcuse ou de Chomsky explique l'abject conformisme, résultant, pourtant, de la pratique du *great refusal* ; cet homme grégaire se réduit à la seule dimension sociale. Le solitaire, pluridimensionnel et créateur, est dans l'acquiescement au monde vertigineux, où règne la Loi divine et non pas la loi écrite.

Pour faire ressentir, que l'homme est plus grand que *les mots*, il faut se montrer plus petit que *ses mots*.

Toute prétention à l'exception, aujourd'hui, est de plus en plus numérique. Parvenir à un niveau d'aises matérielles suffit désormais pour faire partie des élites. La crème se compose de parvenus. L'aristocratie devrait se vouer à régner, être despotique dans le gratuit, non pas à gouverner, avoir le sens démocratique de l'équilibre d'échanges. Face à la vie, préserver le privilège de l'acceptation, - signe d'un authentique aristocratisme. La place du refus, en revanche, est dans toi-même.

On ne peut pas atteindre la hauteur, mais seulement s'en laisser guider, pour comprendre, qu'aucune idée, aucun geste, aucune parole, aucun état d'âme ne peut prétendre se trouver à un acmé insurpassable, et qu'il existe toujours des objets invisibles, bien plus

hauts que tout ce qui se montra déjà. *Ce qui est le plus haut doit n'être qu'un symbole de ce qui est encore plus haut* - Nietzsche - *Das Höchste muß immer nur ein Symbol des noch Höhern sein.* Garder la tête bien bas aide à se douter de l'existence des hauteurs : *Ceux qui surpassent leur époque, vont souvent tête basse* - S.Lec.

On a besoin de beaucoup de hauteur pour enterrer ses hontes et de beaucoup d'humilité pour n'être fidèle qu'à l'altitude. *La hauteur divine ne vise rien d'autre que la profondeur de l'humilité* - Maître Eckhart - *Die Höhe der Gottheit hat es auf nichts anderes abgesehen als auf die Tiefe der Demut.*

Finie l'époque, où l'insolence ou l'esbroufe pouvaient ennoblir. La noblesse ne peut se nimber, aujourd'hui, que de résignation solitaire (puisque toutes les sociétés du renoncement - Goethe – s'évaporèrent).

Le stoïcisme est un courage après, l'humilité est un courage avant. Le dernier m'est plus sympathique. *L'attitude stoïque est à l'opposé de l'humilité chrétienne* - T.S.Eliot - *Stoical attitude is the opposite of Christian humility.* Mais, puisque désormais seul le pendant mécanique compte, qui ne demande ni courage d'homme ni même lâcheté de mouton, la paix d'âme robotique suffit, pour garder la tête haute.

Tant que, pour garder la tête haute, on rejette la prosternation et la prière, on prouve, que son âme est d'ascendance basse. Mais si l'on courbe le cou pour témoigner de sa parenté avec une divinité, son âme s'abâtardit. Il faudrait réserver à la tête - l'horizontalité (*le courage*

pour l'étendue de la raison - Benoît XVI - *Mut zur Weite der Vernunft*), pour que l'âme garde sa solitude - dans la hauteur. *La prière est le désespoir de la raison* - Jankelevitch - puisque tout ce qui a la forme de prière a le fond précaire. J'aime la dialectique, approuvée par la prière, et la prière, sacrée par la dialectique.

Un faux orgueil - ne toucher qu'à ce qui est grand ; une fausse humilité - ne décortiquer que ce qui est petit. Sans y toucher, il faut ne survoler que des choses, dont l'ampleur n'a de sens qu'en hauteur.

L'art de la vie consiste à tempérer les trois grandes illusions : celle de la liberté (par l'humilité), celle de la hauteur (par l'ironie), celle de Dieu (par un amour gratuit).

Cheminements de réconciliation entre l'Antiquité et le Christianisme : de la grandeur d'âme on s'élève à l'humilité ; de l'humilité on tombe dans la grandeur d'âme. Réversibilité. Changement de verbe : la fierté de ce qu'on est, l'humilité devant ce qu'on dit, la honte de ce qu'on fait. L'humilité née du sentiment de sa petitesse est niaiserie ; il faut être assez grand pour toucher à la haute humilité.

Plus lucide est la reconnaissance de mes défaites, plus chaleureux sont les bras de la hauteur, qui m'accueille, puisque l'homme noble tombe vers le haut.

L'ampleur d'une vie spirituelle résulte de la tension entre la profondeur de l'humilité et la hauteur du regard, la honte et l'ironie. Et

puisque le talent, c'est surtout un don de l'ironie, ce don peut être un obstacle à l'amplitude de l'âme, si la honte ne le rejoint pas.

L'humilité sans la fierté, c'est comme la profondeur sans la hauteur - le manque d'amplitude résultera, immanquablement, en bruit sans épaisseur, en platitude de toute musique, qui émanerait de ma vie.

Noblesse de l'intelligence, caresse de l'existence, altesse de l'essence - tels seraient les domaines, dans lesquels je plongerais ma réflexion, si l'on me demande, pour qui je me prends, - l'arrogance est la modestie des timides.

Un esthète de l'héroïsme intérieur devient facilement ascète de la résignation extérieure.

Être humble avec les buts, ironique avec les moyens et royal avec les contraintes, telle est la forme d'acquiescement à la vie ; et lorsque la contrainte porte sur la même intensité de mon regard (et non pas la multiplication d'objets regardés), elle s'appellera éternel retour : *La pensée d'éternel retour du même est la plus haute formule d'acquiescement* - **Nietzsche** - *Der Ewige-Wiederkunfts-Gedanke ist die höchste Formel der Bejahung.*

La vie a ses raisons et ses pulsions ; il faut savoir maîtriser les premières et succomber aux secondes. *Pour vivre, perdre la raison de vivre* - Juvénal - *Et propter vitam, vivendi perdere causam*. Sans cette raison, il est plus facile de se résigner à réduire la vie à un livre, pour

rester maître de ses raisons : *Il est possible, que le livre soit le dernier refuge de l'homme libre* - [A.Suarès](#) - mais l'homme libre finit par ne plus vivre que des autres et par n'écrire de livres que sur des livres des autres, et non plus sur sa propre vie invisible. Aimer à perdre la raison (Aragon) paraît être une bonne introduction à la sagesse, puisque celui qui n'en perd jamais, n'en a pas beaucoup.

Dans un monde, où règnent la violence et l'injustice, trouver un objet de refus ou de déni nourrit le sens du sublime, mais dans nos sociétés apaisées et transparentes nier devint avatar des niais. Le domaine de la négation est si vaste, que des myriades de choses niaises et sublimes y voisinent, sans se gêner mutuellement. Le signe d'acquiescement indique aujourd'hui plus sûrement sinon l'être au moins l'étant du sublime.

La noblesse n'a pas besoin de négations, pour se réveiller ; un nouvel et monumental acquiescement y est plus propice. *Tout ce qui est noble a l'air de dormir, avant d'être défié par une contradiction* - [Goethe](#) - *Alles Edle scheint zu schlafen, bis es durch Widerspruch herausgefördert wird.* La noblesse a le courage ou la sagesse de ne pas abandonner la position couchée, dans laquelle non seulement on rêve, mais aussi accueille l'amour et la mort.

Se résigner à être incomplet après l'élimination du vulgaire.

Une bonne philosophie : la noblesse des questions, l'ironie du raisonnement, la fierté ou/et l'humilité des réponses. Le *spinozisme* :

l'inertie des questions, la fausseté du raisonnement, la mécanique arbitraire des réponses. La phénoménologie : la logorrhée des réponses, l'apparence de raisonnement, l'insignifiance des questions.

Quand tu clameras ta grandeur ou marmonneras ta petitesse, tu te retrouveras au juste milieu, aux allures d'une platitude. C'est une franche et audacieuse unification entre l'humilité de ta grandeur et la fierté de ta petitesse que tu maintiendras les chances de garder de la hauteur.

L'esprit sobre ne peut être que négateur. Pour dire *oui* au monde, on a besoin d'ivresse ou de folie ; l'âme et le cœur en sont porteurs permanents, tandis que l'esprit doit en être contaminé ; ce retournement de la volonté et de la représentation portera le nom de noblesse, complétant ainsi la dyade schopenhauerienne.

Il faut que ton regard possède assez de profondeur, pour te rendre compte du mystère grandiose du monde et pour affirmer ainsi ton acquiescement enthousiaste. Mais ton regard a, également, besoin d'une grande hauteur, pour faire de toi un nihiliste, celui qui crée ses propres commencements. L'acquiescement n'est nullement un dépassement du nihilisme, mais un partenaire sur le même axe de valeurs.

Là où règne la liberté poétique, domine l'acquiescement et s'occulte la négation. Le premier, explicite et personnel, s'adresse au monde céleste ; le second, implicite et général, évalue le monde

terrestre. Le premier se réduit aux commencements ; le second se forme de contraintes. Chez les négateurs déferle une indignation, parfois profonde ; chez le poète se dissimule un mépris, toujours hautain.

La négation ne se justifie que dans l'inessentiel ; dans l'essentiel, qui est mystérieux, grandiose, beau ou tragique, doit régner l'acquiescement, la vénération, l'extase ; une fois à genoux, on n'apprécie que l'immobile, l'invariant, l'inconnaissable – le *même*, celui qui vit l'éternel retour.

On n'atteint pas la hauteur ; on n'est que dans l'élan vers elle, inaccessible. Mais les mots, hélas, traînent par terre ; l'humilité nécessaire est de savoir s'abaisser jusqu'à eux. *Le génie est trop incrusté dans l'ampleur et la pesanteur terrestres, pour s'installer dans la hauteur* - **Tsvétaeva** - Слишком обширен и прочен земной фундамент гения, чтобы дать ему уйти ввысь.

Se faire référencer par des corrélats secrets plutôt que par ses noms ou libellés directs - un besoin aristocratique, l'incognito. Chemin d'accès discret, c'est ce qui est propre aux ruines et aux tours d'ivoire. Plus on est connu, moins on a de chances de garder la hauteur.

La vie hors science ridiculise ton savoir ; la vie sans talent artistique annihile ton valoir. Aucune trouvaille d'un fond ou d'une forme ne pourra pallier à ces carences irrécupérables. La vie, dans ce cas, ne se justifierait que par l'amour et l'humilité, qui sont une forme

mystérieuse et un fond lumineux. *Si tu songes à bâtir une hauteur, prends pour fondement l'humilité* - St-Augustin - *Cogitas construere celsitudinis, de fundamento cogita humilitatis.*

C'est la hauteur du rêve ou l'humilité de l'action qui te rapprochent, presque inconsciemment, de la profondeur ou de la grandeur ; viser celles-ci, explicitement, c'est t'exposer à la platitude et à la mesquinerie.

Mre Eckhart : *Je edler sind die Dinge, um so umfassender und allgemeiner sind sie* - *Plus les choses sont nobles, plus elles sont universelles.* La noblesse est dans l'exception ; les règles universelles visent le juste et l'utile communs et terrestres, et la noblesse est dans l'inutilité des sacrifices ou fidélités célestes. Toute noblesse naît d'une humilité solitaire devant le divin, en absence des spectateurs, elle est donc toujours particulière. N'est universelle que ce qui est partout vrai ; la noblesse est hors langage, hors vérité, elle est donc injustifiable.

F.Schelling : *Es gibt gar kein anderes Sein als Wollen : Grundlosigkeit, Ewigkeit, Selbstbejahung* - *Le seul être – le désir : sans fondements, éternel, dans l'acquiescement.* L'être serait donc l'indépendance face au temps, s'appuyant sur les commencements et l'espérance, c'est-à-dire sur tout ce que promet un Verbe ou une musique : *La musique, c'est une suspension rieuse, une joie dououreuse, un Dieu languissant* - A.Lossev - *Музыка есть смеющаяся беспочвенность, страдающая Радость, тоскующий Бог.* Avec le culte de l'impulsion initiale,

on peut appliquer au futur comme au passé ce que Mallarmé associe au présent : *ce vierge, ce vivace et ce bel aujourd'hui.*

Spinoza : *Maxima superbia vel abiectio est maxima sui ignorantia - L'orgueil et l'humilité extrêmes sont signes de la méconnaissance extrême de soi-même.* Tandis que ceux qui se connaissent ont la sensibilité des circuits intégrés, qu'ils finiront un jour par devenir, jusqu'à l'advenue du premier robot humble et orgueilleux, du premier génie mécanique dans le domaine de l'esprit. La passion et l'orgueil, c'est tout connaître, sauf soi-même.

Schopenhauer : *Ein guter Vorrat an Resignation ist überaus wichtig als Wegzehrung für die Lebensreise - Une bonne réserve de résignations est une nourriture vitale pour la traversée de la vie.* Aucun chameau n'emporterait ce que j'enrange dans les ruines de ma tour d'ivoire. Le complice de la résignation s'appelle l'art.

Byron : *The success is the true touchstone of merit - La vraie pierre de touche du mérite, c'est le succès.* Si je baisse la tête, je passe l'examen, si je la hausse, je le loupe. Sisyphe, avec sa débâcle et ses pierres imméritées, eut la sagesse de lever son regard au sommet.

Tous les titres glorieux étant pris par des nations plus terre-à-terre et plus ambitieuses, la Russie s'appela humblement Sainte, tout en accumulant des péchés inouïs. Tant que le gouffre entre l'action et le sentiment restera aussi béant, la Russie est promise à de bien lointaines rencontres avec l'Auteur de rêves et l'Inspirateur de soupirs.

Emerson : *A friend is a man before whom you can think loudly* - *Un ami est un homme, devant lequel on peut penser à haute voix.* Adorno dit la même chose : *Tes amis sont là où tu peux être faible* - *Deine Freunde sind dort wo du schwach sein kannst.* La voix baissée fut toujours signe de pensée. C'est pourquoi on pense le mieux devant soi-même, et Flaubert, dans son gueuloir, s'égosillait à tort.

L'intelligence, le plus souvent, dirige notre regard vers ces choses extérieures, qui sont en train de changer d'éclairage. Elle nous fait, souvent, oublier une lumière permanente, tournée vers l'intérieur. La machine finira par être partout plus intelligente que l'homme, mais elle n'atteindra jamais cette étrange bêtise de l'homme, qui le fait soupirer et se résigner.

Pour la première fois on chanta une débâcle de la noblesse, clouée au banc des accusés, que fut Sa Croix, avec l'avocat de la défense, le Paraclet, brillamment résigné. Ceux qui prirent Son Nom, Le proclamèrent vainqueur pour rameuter des querelleurs des valeurs positives, qui font gagner.

Les étapes vers la méconnaissance définitive de son soi : on commence par l'identifier avec nos actes, ensuite on lui attribue nos idées, dans un dernier sursaut de chercheur opiniâtre, on laisse nos passions le représenter. Et l'on finit pas se résigner : entre le soi et n'importe quoi d'autre, il est toujours possible de percevoir d'infinis interstices.

Il faut s'attacher à l'invisible impérieux et se détacher du palpable superflu ; et l'attachement et le détachement doivent servir à faire entendre notre musique, pour laquelle trouveront leurs instruments et leurs interprètes la faiblesse et la puissance, la fierté et la honte, la passion et la paix, l'ambition et l'humilité, la maîtrise et la simplicité. L'harmonie entre ces deux versants est peut-être ce qui est à l'origine de son propre regard : *C'est la honte ou la fierté, qui me révèlent le regard d'autrui* - Sartre.

Le sacré et le fanatisme : la ligne de partage passerait par l'humilité du premier, par la résignation que ce qu'on vénère est indémontrable, et que la conviction est indéfendable ; le fanatisme part d'une conviction orgueilleuse, qui découlerait des arguments, auxquels les autres restent sourds, parce que infidèles ; le sacré est une coupure dans l'universel, pour l'admirer dans l'intimité des frontières ainsi créées ; le fanatisme est une tentative d'incarner l'universel, d'en être le centre.

Le bon Chrétien devrait être humble non pas parce qu'il serait indigne de la grandeur de Dieu, mais parce que la grandeur, c'est à dire la force, est indigne.

La vraie humilité apporte la sensation d'une vraie hauteur, celle que fréquentent sinon le bon Dieu, au moins ses anges, elle est l'art de s'abaisser sans descendre. *Dieu n'est pas affaire de théologie, ni de philosophie, ni de savoir, ni de hauteur, mais peut-être d'humilité* -

Kierkegaard. Se cacher en profondeur est son autre refuge, où elle est racine de tant d'arbres divins. Rester invisible des hommes, dans les souterrains, et être berceau du regard profond sur la hauteur.

Même sans Dieu, ils continuent, présomptueusement, à chercher le salut, au lieu de ne créer, humblement, que des consolations, face à un tel vide terrifiant. Le carillon trompeur des commencements, vers un Dieu inconnu, plutôt que le glas certain des fins certaines, qu'un Dieu *connu* te prépara.

Le judaïsme est sophistique et l'islam – dogmatique ; le grand mérite du christianisme est une saine symbiose de ces deux facettes : rendre humble l'intelligence, rendre hautaine l'ironie.

La vague consolation est le premier volet d'une philosophie noble, là où la religion s'y prend avec des dogmes nets et définitifs. Le discours sur le langage, inséré entre la représentation et la réalité, tel est le second volet philosophique, où la science fournit des solides théories et l'art – des images inexplicables. Le philosophe n'a ni le fanatisme du prêtre ni la maîtrise du savant ni le don de l'artiste, il ne lui restent que des métaphores. Au lieu de cette humble résolution, les philosophes médiocres s'accrochent aux concepts, domaine, où ils sont incomptétents et ridicules.

La règle évangélique de la joue gauche fut, d'après Tolstoï, la seule à ne pas avoir de parallèles vétérotentamentaires. Isaïe : *J'ai tendu les joues à ceux qui m'arrachaient la barbe* - y apporte un

démenti. Les Latins, à deux reprises, firent la nique aux Hébreux et Grecs - les athlètes aux prophètes et les Papes aux popes - en se rasant la barbe ; l'ajout tondu évitant la joue tendue.

Les premières apparitions du Christ, dans les statuaires des Empereurs Romains, s'effectuaient en compagnie d'Apollon, d'Abraham, d'Orphée ; lui, si étranger à la beauté apollinienne, au nationalisme abrahamique, au chant orphique, il aurait souhaité ne se fraterniser qu'avec Dionysos et [Socrate](#), avec l'ivresse et la résignation, en y apportant, en plus, l'angoisse.

Pour croire en l'au-delà, l'angoisse (nourrie par la faiblesse) suffit ; pour avoir une foi en l'en-deça, il faut surtout de l'intelligence (complétant la connaissance). Du premier de ces croyants se déverseront d'innombrables NON à l'existence humaine ; le second se résumera dans un OUI à l'essence divine du monde.

Tant de tributs à la beauté, à l'intelligence, à l'art, chez les dieux grecs ; et l'indifférence des ploucs évangéliques pour ces signes divins des humains évolués. En revanche, chez les chrétiens, - une première reconnaissance du Bien en tant que le mystère le plus divin. Une humble faiblesse, opposée à la force orgueilleuse.

Avec la même perplexité et devant le même autel, tu dois vénérer le mystère des deux grands absents - Dieu et ton soi inconnu. Et, à tous les deux, tu dois adresser un acquiescement inconditionnel, toute négation ne faisant que t'abaisser.

Tu lèves, orgueilleusement, la tête – tu vois plus nettement la profondeur pesante de la terre ; tu baisses, humblement, les yeux – et s'ouvre devant toi la hauteur impondérable du ciel. L'ouïe semble mieux se prêter à la mesure des dimensions de l'existence.

Comprendre le monde (et mon soi qui en fait partie) est une tâche scientifique, rationnelle, l'intelligence des représentations ; comprendre que le monde et mon soi sont des merveilles inconcevables est un élan irrationnel de la Foi en Créateur-magicien. Aujourd'hui, les philosophes ignares (car toujours hors toute science) s'occupent de la première activité, sans posséder l'intelligence requise (le bavardage sur les connaissances et la vérité leur suffit). Les têtes sensibles aux mystères de l'Univers s'inclinent, humblement, devant ce Dieu inconnu.

Hugo : *Cet homme marchait, pur, loin des sentiers obliques, vêtu de probité candide et de lin blanc.* Ce qui embellissait un vagabond égaré, ridiculise ceux qui s'attroupent sur les sentiers battus. Ces rôdeurs d'hommes, qui, dès qu'ils sont sûrs de leur probité, s'imaginent, que leurs minables chemins sont droits et que leur vêtue malpropre est immaculée ! La honte et la résipiscence nous couvrent de cilices et bures et nous poussent vers les sentiers inexistants.

Pour faire honneur à l'amour, il faut en devenir esclave ; pour s'adonner au savoir, la servitude ascétique est nécessaire ; pour peindre le vrai, il faut être esclave du bon - telle est l'attitude du Russe.

Et même tous les exploits industriels soviétiques se réalisèrent grâce au travail des esclaves du Goulag.

La souffrance incite à la haine, dit l'Occident, et en l'éradiquant il bâtit une justice. La souffrance mène à l'amour, dit le Russe, et en l'encensant il se paralyse. Dès qu'il voit un malheureux, le Russe se répand en lamentations résignées et compatissantes, là où l'Européen chercherait une administration défaillante, un médicament ou une blague.

Si l'on exclut l'humilité (compassion, consolation, sacrifice) des thèmes philosophiques, il ne restera rien de philosophique dans la littérature russe, et l'on donnera raison à V.Soloviov : *Tout ce qui est russe n'y ressemble nullement à la philosophie. Je ne vois aucune prémissse d'une pensée originale russe - Всё русское в этих трудах ничуть не похоже на философию. Никаких задатков самобытно русской философии мы указать не можем.* Quand on tient pour grande philosophie le spiritisme, la Kabbale, l'anthropothéisme, on se moque de la pauvre consolation, non fréquentée par spectres et fantômes.

L'esprit traduit bien la force de notre santé, mais nos souffrances et nos faiblesses ne se confessent qu'à notre âme, d'où l'exubérance maladive des lettres russes, dominées par l'âme. L'Européen moyen voit chez un [Dostoïevsky](#) une littérature de cabanon, de malades, résignés et fatalistes, à ne pas lire, par hygiène intellectuelle. Le cabanon, appelé ailleurs caverne, terrier, sous-sol ou maison des morts, n'attira jamais ceux qui s'attardent dans des salons,

antichambres ou chaires. Débordante de santé, de résistance et de clarté, leur littérature, en général, est tout à fait hygiénique.

Deux manières d'avancer, pour une civilisation : la *conviction* (l'Asie) ou la *conciliation* (l'Europe). La Russie, en se plaçant entre les deux - dans l'*adhésion* - se condamne à l'anémie. *Dans l'âme russe, ce qui est divin, c'est la résignation* - Conrad - *what's divine in the Russian soul - that's resignation.*

Dans toutes les poses idéologiques des grands Russes, on trouve de la résignation : *ne pas résister* de Tolstoï, partir de Tchékhov, rendre son billet de Dostoïevsky, bref, tout ce qui dispense de bâtir. Il n'y a qu'un seul mot, se résigner, qui compose le fond de la vie - Tourgueniev - *Основу жизни составляет одно единственное слово - смириться.*

Une jolie illustration de la différence entre la gloriole française et l'humilité russe : les nombres premiers s'appellent, en russe, - nombres simples (*простые числа*).

En Russie, comme en Asie, ce qui est dynamique - en politique ou en économie - est hideux. En Europe, même le monachisme le plus contemplatif est des plus entreprenants. La résignation que je prône pour l'homme ne peut embellir peut-être que l'Asiate.

Une étrange espérance, fondée sur des miracles aux yeux fermés, des renversements des états d'âme, des exploits mythiques d'un cœur résigné, une espérance donc sans aucun appui réel accompagne le

Russe dans les calamités qui constituent son quotidien. Cioran, avec sa répugnance pour toute forme d'espérance, a quelques lacunes à combler : *Rien de ce qui est russe ne m'est étranger.*

La simplicité est la manifestation la plus immédiate de la noblesse ; les aristocrates russes, tels Pouchkine et Tolstoï, en font preuve, en baissant les yeux devant leurs nourrices ou moujiks, attitude inconnue ailleurs.

Pour deviner les rapports de l'Européen avec la connaissance, il suffit d'examiner son verbe-fétiche : *under-stand* (humilité), *ver-stehen* (pénétration), *com-prendre* (universalité), *no-нять* (hauteur).

L'humilité te fait renoncer au courage (*De-mut*), te promet la paix (*с-мирение*), te tourne vers l'*humus* (qui est aussi à l'origine de l'*homme*) - et finit par s'identifier avec la hauteur, où la paix est rare et le découragement fréquent.

Ce bel appel à l'humilité dans *cause remontant à chuter*, tandis que l'allemand fait penser aux *choses* (*Ur-sache*) et le russe - à l'*action* (*при-чина*).

La tragédie à l'euro-péenne : l'horreur devant la cruauté des actes ; la tragédie à la russe : la souffrance, détachée de tout acte, la conscience languissante d'une fatalité, qui engloutit tout souvenir de nos rêves. La première, même trempée dans un style emphatique, apitoie surtout l'*homme de la rue* ; la seconde, même exposée

humblement, convainc n'importe qui, du moujik à l'aristocrate, en passant par le poète. C'est pourquoi le plus grand tragédien de tous les temps s'appelle **Tchékhov**.

La culture russe se méfie des sermons et invente des prières ; elle peine à s'élever à la dignité du sacré, mais excelle dans les plongées dans l'humble sainteté. *Je m'agenouille devant la littérature russe, qui représente si fidèlement une littérature sainte* - Th.Mann - *Die anbetungswürdige russische Literatur, die so recht eigentlich die heilige Literatur darstellt.*

L'échec, pour un homme, vivant d'initiatives, de responsabilités, de progrès, paralyse souvent l'énergie de son activisme et même de son esprit ; mais le Russe, résigné, paresseux et fataliste, garde, dans les pires des débâcles, toute l'énergie de sa passivité et de son âme, lui permettant de surmonter des désastres, auxquels succombent les autres.

Péguy : *Dans l'attitude de cet immense peuple, tout homme verra une infinie supplication.* Ni une requête raisonnable ni une réponse sensée - le dieu des prétoires s'avéra plus coopératif que celui des oratoires.

Ce qui frappe un Russe, chez les Européens, c'est l'absence, chez eux, de tout doute sur la place qui leur est dévolue dans la société. Homme de trop, homme superflu, homme ne trouvant pas sa place dans ce monde – tel est le personnage le plus original de la littérature

russe et présent chez Griboïedov, Pouchkine, Lermontov, Tourgueniev, Tchékhov. Plus que l'horreur criarde de la réalité, c'est la beauté, humble ou fière, du rêve évanescant qui le met en marge du réel.

En découvrant, que, chez les coupe-gorge islamiques d'aujourd'hui, les premières vertus sont la foi, l'humilité et la soumission, je suis horrifié de constater que, aux yeux de Dostoïevsky, ce sont exactement les trois traits les plus *lumineux* (*светлые*) du caractère national russe - *вера, кротость, подчинение*. Aucun grand écrivain ne préconisa la servitude avec autant de sincérité et de bassesse.

Ce que de belles âmes qualifient, chez les Russes, d'humilité et de résignation à souffrir, s'avère paresse et indifférence, ce qui pousse au désespoir le spectateur éclairé, forcé à y imaginer de grandes valeurs cachées, tandis que *certaines valeurs n'ont jamais pu grandir là où l'on ne peut souffrir* - Valéry. Chez les goujats, seul des petites valeurs – envie, travail, fêtes – sont utiles pour le genre humain.

O.Spengler : *Den unermeßlichen Unterschied der faustischen und der russischen Seele verraten einige Wortklänge. Das russische Wort für Himmel ist Njebo, eine Verneinung. Der Russe sieht die Sterne gar nicht ; er sieht nur den Horizont - La sonorité de certains mots trahit l'énorme écart entre l'âme faustienne et l'âme russe. En russe, ciel se dit niébo, une négation. Le Russe ne voit pas les astres ; son regard s'arrête à l'horizon. Pour voir mon étoile, je n'ai pas besoin de lever la tête, il me suffit de baisser les yeux. En scrutant mon toit, je réduis l'horizon au*

seuil de ma cellule. À propos, en allemand, *jubiler* se dit *jauchzen* - un acquiescement dont la phonétique fait regretter la négation ! Le *niébo russe* est sans doute apparenté à l'allemand *Nebel* - le brouillard.

Th.Mann : *Die russische, religiös bestimmte Humanität in ihrer Demut, sagt dem deutschen Geist mehr zu, als die nüchterne Rationalität der westlichen Zivilisation* - *L'humanisme russe, avec sa résignation religieuse, est plus éloquent, pour l'esprit allemand, que la sobre rationalité de la civilisation occidentale.* De l'ivresse chavirante, l'Allemand garda le souvenir d'une gueule de bois, et le Russe - l'appel de la vague (du vague ?). Diagnostic et palliatifs, ou mystique et récitatifs.

Dostoïevsky : *Интеллигентный русский есть не что иное, как умственный пролетарий, нечто без земли под собою, без почвы и начала, межеумок, носимый всеми ветрами Европы* - *L'intellectuel russe n'est rien d'autre qu'un prolétaire de l'esprit déraciné, sans sol ni source, un demi-esprit porté par tous les vents de l'Europe.* Subir tous les courants avec la même docilité s'appelle peut-être universalité. Tenir à la voile tendue, quel que soit le cap, quel que soit le capitaine.

Impossible, aujourd'hui, d'imaginer la force d'un homme seul. Je ne le vois que déconvenu, rendu, résigné.

J.Borgès : *Los rusos : suicidas por felicidad, asesinos por benevolencia, personas que se adoran hasta el punto de separarse para siempre, delatores por fervor o por humildad* - *Les Russes : suicides par excès de bonheur, assassinats par charité, personnes, qui s'adorent au*

point de se séparer pour toujours, traîtres par amour ou par humilité. Tandis que tout robot et tout mouton suivent la raison des laboratoires ou des abattoirs. Entre l'amour et la personne aimée, le Russe choisit ce qui est plus éphémère sur terre et plus durable au ciel.

Lorsque la tête du repu orgueilleux est complètement remplie de valeurs communes, il se met à clamer de ne pas avoir besoin d'avis des autres. Avec ses valeurs non-partageables, il ne reste que le solitaire à chercher, humblement, une oreille d'autrui.

Ce qui te condamne à la solitude est la fusion fatale du noble et de l'inutile. On s'en tire en visant l'utile, sans répugner à ce qui n'est guère noble. Sois humble : des balourdises, plus que la nausée, te séparent de cette sortie. Le doigté terrien, mieux que des saignées célestes, guérit du tic hautain.

Ni le naufrage de Robinson ni la résignation du prince Mychkine ni la folie de Don Quichotte ne donnent le meilleur modèle de solitude. Le pilori se sent chez Defoe, le bagne chez Dostoïevsky, l'esclavage chez Cervantès. La souffrance est bon outil mais mauvaise œuvre.

Vivre couché ou caché, pour vivre debout et heureux - depuis Épicure (*Vis caché*), cette coquetterie est propre de ceux qui baissent les yeux pour mieux attirer sur soi ceux des autres. *Se cacher pour vivre, c'est piller une tombe* - Plutarque. Dès qu'on agit, on n'est plus soi-même ; toute action est un masque : *Je m'avance masqué* -

Descartes - *Larvatus prodeo*. Pour mieux te verser, cache ta source (si, par malheur, tu la connais). À comparer ce calcul tourné vers l'avenir, avec un regard, sur le passé, d'un poète : *Celui qui s'est bien caché a bien vécu* - Ovide - *Bene qui latuit bene vixit*. Et en plus, l'homme même serait, hélas, ce qu'il cache (Malraux), tandis que *les hommes se distinguent par ce qu'ils montrent et se ressemblent par ce qu'ils cachent* - **Valéry**.

On cherche humblement à accorder sa voix à la symphonie du monde et l'on finit par comprendre, que l'humilité de la musique divine consiste à jouer *seul vers le Seul* (Plotin).

Au blasé, qui *conquiert* la solitude, aurait suffi la résignation d'abandonner la multitude. Même les moulins à vent reconstituent le troupeau. Bander un arc vaut mieux que croiser des lances : on peut viser l'invisible.

Le solitaire naïf succombe facilement à l'orgueil ; le solitaire lucide - et bon calculateur ! - y cultive l'humilité, puisque la solitude, c'est surtout l'absence de bons outils de mesurage, et se placer en bas de l'échelle oblige à en imaginer de nouvelles balances et de nouveaux points zéro.

Se trouver, pour les hommes, signifie, le plus souvent, trouver l'endroit le plus propice et performant, au sein d'un rouage collectif. Ceux qui se doutent de l'existence d'un soi inconnu et inimitable, se tournent vers son mirage et se retrouvent plus seuls que jamais. *Si je*

devais retrouver le chemin vers moi-même, il faudrait que je me résignasse à l'horreur de la solitude - G.Mahler - Sollte ich wieder zu meinem Selbst den Weg finden, so muß ich mich den Schrecknissen der Einsamkeit ausliefern. Cette résignation est un état d'âme, qui résiste aux mots, mais se donne aux meilleures notes. Quel écrivain peut y être plus convaincant que toi et Beethoven ? Ou Tchaïkovsky : *Le destin est irrésistible ; il ne te reste que la résignation et une stérile angoisse -* *Фатум непобедим ; осмѣётся смириться и бесплодно тосковать.*

L'état d'âme, par rapport à la réalité, devrait être comme le climat, comparé au paysage, - une fatalité presque immuable, forçant notre saine résignation. En tant qu'état d'âme et contrairement à une maladie, la solitude est incurable.

L'humble s'ignore, c'est pourquoi il s'admire, puisque, en soi, il trouve, en miniature, tout ce qui, dans le monde entier, est digne d'enthousiasme, tout en restant incompréhensible. Se mépriser, c'est être orgueilleux. Chesterton : *évite de te réjouir de toi-même - never learn to enjoy yourself* - n'y a rien compris.

Il n'y a plus de vrais solitaires, puisque la fierté ou l'humilité du devoir, ces deux voies royales vers la solitude, n'attirent plus personne, tellement les sentiers battus du droit sont nombreux et larges. *Qui garde sa fierté est condamné à la solitude. Qui tient à son amour, en sera esclave* - Mérejkovsky - *Кто гордость победить не мог, том будет вечно одинок, кто любит, - должен быть рабом.* Les fiers, comme les humbles, sont prédestinés à la solitude, c'est à dire à une hauteur déserte, avec

I'humilité s'élevant au plus haut - Angélus - die Demut die erhebt.
L'indigné et le présomptueux font le gros du troupeau. Bonne gestion,
c'est le nom moderne que l'homme libre donne à la maîtrise, aussi
bien des sentiments que des comptes en banque.

Tous ceux qui *optèrent* pour la solitude sont de piètres repus ; je
ne respecte que ceux qui y furent *prédestinés*. Une volonté, lucide et
basse, ou une résignation, obscure et haute.

La solitude, c'est l'impossibilité de se faire connaître et la
résignation de se contenter d'être inventé.

Un reclus involontaire, Boèce, attend de la philosophie – une
consolation céleste ; un reclus volontaire, Abélard, espère la
consolation dans la résignation terrestre ; un reclus du pouvoir,
[Sénèque](#), fait de la consolation – un outil de sa rhétorique ; un
professeur grégaire, [Hegel](#), impose sa dialectique mécanique aux
rapports entre la philosophie et la consolation : *La philosophie n'est pas une consolation, elle réconcilie - Die Philosophie ist nicht ein Trost; sie versöhnt.* La philosophie n'est pas une paix des profondeurs, mais
une consolation dans les hauteurs.

Deux genres d'homme du troupeau – le robot ambitieux, qui
formule les buts terrestres, et le mouton soucieux, qui réclame les
moyens terrestres. Mais le solitaire, le poète, l'amoureux, le fier ou
l'humble, s'enivre de ses buts et moyens, plutôt célestes que terrestres,
mais ne vit que de l'élan de ses commencements.

La solitude est soit choisie soit subie. Chez le solitaire blasé se développe l'orgueil, chez le solitaire prophétisé – l'humilité. Beethoven ou G.Mahler.

La tragédie est dans la perte de l'intensité de nos plus beaux mouvements. Deux attitudes possibles : la résignation, dans une solitude, ou l'invention de caresses, humbles, sentimentales, spirituelles, que tu prodigues ou reçois. *Et puisque, tôt ou tard, tout homme est condamné à assumer un malheur irréversible, le dernier mot de la philosophie, c'est la solitude* - Chestov - Так как, рано или поздно, каждый человек осуждён быть непоправимо несчастным, то последнее слово философии – одиночество - il peut n'être que l'avant-dernier, avant l'espérance.

Toutes les médiocrités diplômées stigmatisent la bêtise de leurs semblables, qu'ils fréquentent tous les jours (et qui leur répondent par la même morgue), et finissent par s'auto-proclamer solitaires incompris. Le vrai solitaire a un désert, naturel ou inventé, autour de lui, où il rêve d'une fraternité introuvable, les yeux humblement baissés.

La fierté est humble mais superlatif, et l'orgueil – comparatif et exagéré. Haute faiblesse et force basse.

Dans la vie, tu n'échapperas jamais à la solitude, mais dans le rêve, en particulier – dans la création, tu auras toujours un voisin, un

ami, un complice. *La noblesse du métier d'écrivain est dans la résistance au consentement à la solitude* - Camus.

Toutes les réussites, tu les dois à la foule, dont tu rejoindras la lie, et tu ne pourras plus partager ta solitude avec les meilleurs, les purs, les humbles. *Même étant riches, ce qui nous rend pauvres, c'est ne plus pouvoir rester seul* - Hölderlin - *Das macht uns arm bei allem Reichtum, daß wir nicht allein sein können*.

N.Chamfort : *Savoir dire non et savoir vivre seul, sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère*. On l'apprit si bien, que la liberté devient jactance, et les caractères sont des clones. Le sage est plus disposé à dire oui et à ne pas vivre, une fois dans la multitude. Pour dire un *oui* monumental, on doit s'appuyer non pas sur le *toi* prochain, mais sur le *nous* lointain, contrairement à Éluard : *C'est à partir de toi que j'ai dit oui au monde*. Le *oui* doit être infini, contrairement au *non* : *La joie du Oui dans la tristesse du fini* - Ricœur. Encore que ce qui est fini pour les sens peut être infini pour le sens.

J.Joubert : *Pour descendre en nous-mêmes il faut d'abord s'élever*. Pour s'élever, au contraire, il suffit souvent de s'abaisser jusqu'au niveau des mots qu'on foule. Malheureusement, on s'imagine, que l'élévation commence avec la hauteur des idées. Les idées n'ont pas de hauteur (ni, au demeurant, de volume). L'idée n'est qu'un lieu auquel Sa Majesté le Mot donne de la stature. On élève sa tour d'ivoire, sachant pertinemment, qu'elle terminera son parcours terrestre par des ruines célestes.

Nietzsche : *Ich habe Niemanden, der mit mir mein Nein und mein Ja gemein hätte* - Je n'ai personne qui partage mon non et mon oui. *Marie Stuart* dit la même chose. Mais si le oui est grand par ce, à quoi il acquiesce, le non l'est par la non-noblesse et la petitesse de ce qu'il nie. Et l'on finit par ne plus vivre que du oui.

Deux recettes fallacieuses contre l'anxiété : l'humilité ou le mépris, s'appuyant soit sur la sophistique soit sur l'éristique. Ces deux remèdes finissent par aggraver le mal. L'amitié d'un mot ou d'un homme est un palliatif plus bénin : l'amitié est vaudevillesque, tandis que l'humilité est tragique et le mépris dramatique.

Les pas - le premier, l'intermédiaire, le dernier - se font sur ces échelles respectives : plaisir-douleur, extase-souffrance, paradis-enfer. Avec l'humilité de la première, cultiver la deuxième en visant la troisième !

Aujourd'hui, même lorsqu'ils saignent, c'est à cause des écorchures d'épidermes, car ils s'étaient trop frottés au troupeau, et qu'ils cherchent à cicatriser par le mépris. Les saignées affectant l'intérieur se soignent mieux par l'humilité, l'atmosphère artificielle et l'isolement, et le sang finit par retrouver sa veine.

La victoire spirituelle sur ou par la souffrance - ces deux voies vers le salut chrétien sont également vaines : la première, à cause du moyen (c'est à l'âme et non pas à l'esprit qu'il revient de maîtriser la

souffrance), la seconde, à cause du but impossible (la souffrance ne s'apaisant que dans une résignation). Il faut voir dans la souffrance une contrainte divine, qui aide à vouer nos meilleurs regards au rêve et non pas à la réalité.

Aucune issue heureuse pour nos misères ; tenter d'en faire une grandeur est sot. Mais il est certain, que les sources du grandiose et du consolant se trouvent derrière nos misères silencieuses et jamais – derrière nos triomphes criards. La musique de l'existence naît du silence de l'âme résignée plutôt que du bruit de l'esprit arrogant.

L'esprit a pour fonction la production de la puissance, tandis que l'âme nous fait pencher en faveur de la faiblesse, et l'on appelle cette dernière faculté – force d'âme : *Il n'y a de force d'âme que dans la résignation* - [Cioran](#) !

La sagesse, c'est s'esbigner avec l'élégance, face au regard droit de la mort, à l'opposé de la familiarité ou de l'hystérie. L'impossibilité d'un équilibre debout, les yeux ouverts. Le ridicule d'une concentration horizontale, la bouche bée, l'attrait d'un éclatement vertical, les ailes pliées (*mystère* signifierait - *bouche fermée*). La sagesse est davantage dans un front baissé que dans un front plissé.

Pour [Tolstoï](#) et Wittgenstein, la connaissance de soi se réduit à l'humilité. Une attitude qui serait justifiée par la souffrance d'autrui ou de soi-même. L'enthousiasme et la honte y seraient mieux à cette place, puisque cette connaissance devrait aboutir à la reconnaissance

de deux mystères : du soi inconnu, inspirateur de nos meilleures images, et du bien inné, intraduisible en gestes.

Trois lectures du monde : symptomatique (la philosophie du *bas* soupçon), remédiaire (l'idéologie de la *profonde* transformation), ironique (la résignation à une *haute* maladie).

L'humilité, devant la fatalité de nos détresses, que la bonne philosophie prône, devrait s'appliquer aussi aux ambitions mêmes de la philosophie, pour suivre la pente : la thérapie, l'anesthésie, la consolation. Ni diagnostic, ni remède, mais la musique fascinante, tonitruante, aveuglante. Ne pas approfondir, c'est à dire ne pas entendre ou ne pas voir, c'est le seul moyen noble de garder un semblant de hauteur, qui est notre seul salut. Et la philosophie, c'est le culte de la hauteur.

L'âme n'étant que l'esprit tourné vers l'infini, la consolation philosophique consiste à détourner l'esprit du fini, où tout est tragique et inconsolable, et à chercher à le transformer en âme, résignée à vénérer le Bien intraduisible et résolue à traduire le Beau insensé, ces seuls infinis indéniables.

La hauteur est contre-indiquée au bonheur ; elle est une cohabitation d'une souffrance fatale et d'une béatitude inventée, de la honte terrestre et de la fierté céleste, du sacrifice de la lumière et de la fidélité aux ténèbres. Le bonheur, lui, est dans le doux vertige d'ascension.

Dans la partie d'échecs, qui nous oppose à l'adversaire coriace qu'est le temps, les plus compétents s'aperçoivent, les premiers, d'une défaite annoncée implacable, d'où le ton mélancolique et résigné qu'ils adoptent, sans attendre l'humiliation finale (abandonner la partie se dit, en anglais, - *to resign*). Les autres se gigotent et s'illusionnent sur leurs chances de tenir tête à celui qui les domine sans broncher.

La modestie croissante de ceux qui souffrent et ironisent : *Essais de Montaigne*, *Pensées de Pascal*, *Remarques de Lichtenberg*, *Déracinement de Chestov*, *Aveux de Cioran*. La constante arrogance de ceux d'en face : *Méthode de Descartes*, *Critique de Kant*, *Mots de Sartre* ou Foucault. Deux exceptions, dans les deux camps : *Nietzsche* et *Goethe*.

Il est facile d'être humble, quand on se déteste. Il est facile de s'aimer, quand on est orgueilleux. Mais comme il est désespérant et presque impossible - de s'aimer ET d'être humble !

La consolation n'est pas dans une paix d'âme, mais dans la fierté retrouvée des passions vécues jadis, dans l'élan vers les étoiles éteintes.

D'innombrables horreurs, dans la nature ou dans la morale, et qu'on peut énumérer sans peine et à l'infini, résultent dans deux attitudes types : soit on s'effarouche et maudit la Création divine et l'on est homme du ressentiment, soit on trouve une consolation dans la

création humaine, où le Beau s'émancipe du Bon et résume en soi l'essence du monde et l'on est homme de l'acquiescement.

Le salut : une conscience tranquille, une paisible résignation, une lumière sans tache – toute recherche de ces béatitudes ne peut être que sotte. À son opposé – la consolation : la Vérité des glaces et des ombres, dans l'âme trouble, face aux caresses - souvenirs de la chaleur du Bien introuvable ou étincelles tremblantes du Beau réinventé, réanimé.

Un jour ou l'autre, tout homme est envahi par un désespoir ; le médiocre réagit par l'action ou la résignation ; le sage, ou l'homme du rêve, cherche une espérance – l'esclave ou l'homme libre. *La vraie liberté commence de l'autre côté du désespoir* - [Sartre](#).

Dans les tragédies européennes, antiques ou modernes, les victimes adressent aux bourreaux, aux rois, aux ennemis les discours ampoulés, qui ne valent pas celui, humble et fou, que, dans la *Cerisaie*, [Tchékhov](#) adresse à une armoire.

Toutes les tentatives épiciennes ou stoïciennes de conjurer l'angoisse face à ta mort sont vouées à l'échec. Aucune consolation par un rêve retrouvé, aucune résignation par un esprit capitulard, aucune fierté des souvenirs d'un cœur généreux, aucune pénitence des bras fautifs, aucune étendue d'une âme créatrice, aucune surabondance de la foi – rien de noble, rien de vrai, ne peut te garantir un paisible trépas.

La débâcle se produit sur les chemins terre-à-terre ; les attirés par le large subissent le naufrage. Il faut pratiquer la résignation sur les premiers et chercher une bouteille de détresse – sur les seconds. L'humilité devant la force perdue du loup ou le pathos des derniers mots scellés, du chant du cygne.

Seul l'orgueilleux souhaite l'humilité ; seul le grégaire souhaite la solitude ; l'humble ou le solitaire en souffre.

Tout homme, sachant s'écouter et reconnaissant s'ignorer, vit, tôt ou tard, cet état de sa conscience : un cœur exsangue, une âme flétrissante face à un esprit toujours serein, prêchant le désespoir. Et sa volonté tenterait cette grande leçon : au cœur - la résignation à porter un gouffre infranchissable entre le motif et l'acte ; à l'âme – la consolation en tant que l'humble fidélité aux premiers élans de sa jeune noblesse ou de sa noble jeunesse.

L'expérience montre que le soupir et la larme reflètent l'état d'âme le plus fréquent chez tout le monde et à tout moment, affaire du degré de conscience ; exhiber son propre chant, fier, solitaire et mélancolique n'est donc ni égoïste ni élitiste ni narcissique, mais modeste et humble.

Spinoza : *Abiectio est de se præ tristitia minus justo sentire - L'humilité consiste à te voir, en proie à la tristesse, moins grand que tu n'es.* C'est pourquoi, parmi les orgueilleux et transparents comptables,

les plus répandus de tes admirateurs, on ne voit pas beaucoup d'humbles. Le soi visible peut être profond, mais l'humilité consiste à reconnaître, qu'il ne sera jamais aussi haut que le soi inconnu. Ou bien qu'en matières profondes nous sommes tous interchangeables ; la fierté n'y a pas sa place.

Plutarque : *Celui qui vise de hauts faits souffre hautement.* À l'échelle du rêve tous les faits sont bas ou plats ; la souffrance, humble de fond, c'est à dire altière de forme, sera toujours au-dessus de la souffrance fière.

Kierkegaard : *Pour se chagriner, il faut du courage moral ; pour se réjouir, il faut du courage religieux.* La résignation, dans les deux cas, est préférable : elle rend le chagrin plus profond et la douleur - plus haute. La religion est toujours au-dessus de la morale, puisque se laisser guider par ce qui n'existe pas est plus noble que consulter les normes qui existent bien.

Dostoïevsky : *Невозвратимые результаты сознания : скуча и упадок - Les résultats obligés de la conscience : l'ennui et la résignation.* La jovialité et la dignité couronnent l'inconscience. Il faut choisir entre le bonnet d'un âne, heureux et sans foi, et les nimbes ombrageux, que ne voient que des hommes de foi.

Nietzsche : *Das Leiden ist kein Argument gegen das Leben - La douleur ne peut pas servir d'argument contre la vie.* La vie s'évalue surtout d'après le type des opérateurs passionnels composés, plutôt

que des opérandes événementiels imposés. Et le sens est donné à la valeur de vérité par un *acquiescement religieux*.

Nietzsche : *Die Zucht des grossen Leidens hat alle Erhöhungen des Menschen geschaffen* - *Toute hauteur de l'homme est gagnée par la culture de la grande souffrance*. Mais ce n'est pas la volonté de puissance, stoïque ou héroïque, qui rend possible cette culture, mais la résignation de ne pas prêter trop attention à la souffrance mesquine, facilitant la profondeur et la platitude. Et la création haute, non pas en tant qu'un anesthésiant (*la grande délivrance de la souffrance - die große Befreiung vom Leid*), mais en tant qu'un excitant.

Le camp de l'acquiescement universel est désespérément vide. Dans l'éternité et dans les espaces infinis il y a assez de mystères, pour ne pas les profaner par l'intérêt, porté aux problèmes de son temps. Contredire est mécanique, la vérité des contemporains est mécanique, la négation du mécanique est mécanique ; ne seraient organiques que le mépris ou l'enthousiasme.

Pas de vérité sans requête, pas de requête sans langage, pas de langage sans représentation, pas de représentation sans réalité. Où cherches-tu la vérité ? Le plus superficiel et arrogant dira – dans la réalité, et le plus profond et humble – dans la requête.

Jadis, l'ignorance protégeait contre l'inquiétude, et de doux mensonges berçaient notre félicité. De nos jours, les consciences tranquilles sont préservées mieux grâce au savoir, et la félicité béate -

grâce à la vérité arrogante, plutôt qu'au timide mensonge. L'ignorance est incapacité de nouvelles unifications bouleversantes, incapacité due à la perception du connu comme d'une constante, l'intelligence consistant à savoir toujours y déceler quelques troublantes variables. Plus de constantes, plus d'ennui et de tranquillité.

Le Talmud : *La vérité, la justice et la concorde ne sont qu'une seule et même chose.* Il faudrait l'expliquer aux Européens qui, depuis 150 ans, se divisent en deux camps : celui de la vérité sans justice et celui de la justice sans vérité. Assez curieusement, il existe un mot, qui signifie ces trois choses à la fois, - c'est la *pravda* russe (à moins que le *ma'at* égyptien et la *dharma* hindoue ne signifient la même chose...). Des trinités contre nature ne datent visiblement pas des Pères de l'Église. Comment la justice et la concorde des hommes peuvent se confondre avec la vérité, qui est inhumaine ? Peut-être comme le Saint-Esprit, qui procède, paraît-il, non seulement de l'instigateur de Père, mais aussi du résigné de Fils.

Les actes réveillent en moi un négateur ; mon acquiescement repose sur des rêves, où je cultive mon espérance atemporelle, incompatible avec l'espoir du futur. L'espérance cohabite avec la honte et même s'en nourrit.

Spinoza : *Omnis determinatio negatio est - Toute définition est négation.* Syntaxiquement, c'est faux ; une définition est un filtre muni d'un mode de son emploi permettant le constat de succès ou d'échec ; une des négations sémantiques, la moins constructive, mais donnant

de la rigueur à la résignation, est la négation par échec. En logique comme dans la vie, la négation n'est bonne qu'auréolée d'une défaite. Les définitions apophatiques sont nulles. Il vaut mieux compter sur les contraintes – les antonymes.

Dès que j'emballe mes muscles, je perds le contact avec Dieu ; de même, la tête basse, mieux que la tête haute, convient à mes rendez-vous avec Lui ; les yeux plutôt fermés. Et non pas à cause de Sa puissance, mais, au contraire, puisqu'il est non seulement dans la faiblesse, mais peut-être Il est même inexistant, comme mes rêves ou mes prières. *Ce qui est divin est sans effort* - Eschyle.

Me rire de mes actions sur les choses ; me détourner de l'homme réactif en moi, me tourner vers l'homme actif ; mépriser le non passager, saluer l'acquiescement éternel, le oui du retour du même, en unisson de la première onde et surtout à la même hauteur.

Trois démarches intellectuelles dominantes : visant une thèse, une antithèse ou une synthèse. Je leur préfère celle qui voile, humblement et pudiquement, la source de la thèse et la conclusion de l'antithèse, et au lieu d'un bond dialectique prend forme d'une immobilité métaphorique.

Mes impératifs sont dictés par la géographie, l'éducation, la physiologie, le hasard. Rien d'absolu ne s'y incruste ; c'est pourquoi savoir ce qu'il ne faut pas faire y est plus judicieux que savoir ce qu'il faut faire ; appliquer des filtres plutôt que chercher des amplificateurs.

Ce sont des jeux, où la connaissance de règles l'emporte en efficacité sur les enjeux. Il faut une forte dose de résignation, pour accepter des contraintes extérieures, sans trop piétiner les contraintes intérieures. Mon fait détermine ma place dans le monde. Si ma vraie vie est ailleurs, dans le rêve, je ne dois pas trop me soucier des rangs et des galons, au milieu des moutons et robots, mais me résigner à osciller entre tes rôles d'ange ou de bête.

En effet, Dieu est peut-être amour. Je me résigne assez facilement, que tous fassent la sourde oreille face aux mots, soufflés par mon esprit, ou que personne ne soit attiré par la hauteur que je vise, - mais, mon Dieu, comme il est difficile de porter la caresse non sollicitée par personne ! Dieu serait-il caresse ? La caresse serait-elle Son commencement ? Suivie de ou précédée par l'émotion : *Au commencement était l'émotion* - Céline. Même l'éternel retour est le mieux illustré par les métamorphoses de la caresse, vues par Lucrèce : *Vénus-volupté, Vénus-amour, Vénus-paix, Vénus-nature (hominum divumque voluptas)* - le monde, au bout de la chaîne, retombant sur la caresse.

Le Bien n'est ni moyen, ni voie, ni but ; il est une étincelle, un appel illisible, troublant ma conscience, rendant humble mon esprit, et pudique – mon âme.

L'écoute du Bien se traduit par le réveil de ma faiblesse – de mes hontes et de mon humilité ; et toute tentative de faire appel à la force, à l'action donc, ne fait qu'élever ma honte et d'approfondir mon

humilité. *Tout acte de bien est une démonstration de puissance* - [Unamuno](#) - *Todo acto de bondad es una demostración de poderío.*

J'associe l'ange à la pureté et non pas à l'innocence ; celle-ci est difficilement compatible avec la honte, que je porte en tout lieu. Grothendieck confond peut-être l'innocence avec la honte : *Seule l'innocence unit l'humilité et la hardiesse*, mais il est juste d'exclure le courage et de prôner la hardiesse.

Mes compères républicains : liberté des délicats, fraternité des non-jaloux, égalité des humbles.

Je sais bien, que la résignation colla toujours au nom des esclaves. Cependant je vois, que les plus résignés aujourd'hui se trouvent parmi les hommes les plus libres.

La poésie n'a pas sa place dans les affaires publiques ; tout y doit être traité prosaïquement, pour empêcher tout prurit héroïque ou utopique se matérialiser dans un massacre. C'est pourquoi à la liberté des fiers (déjà atteinte) et à la fraternité des nobles (hors de notre atteinte) je préfère l'égalité des humbles (à portée de nos bourses) comme le premier souci.

Plus je peins ma sueur, moins de place y restera pour mon sang. Laisse geindre les voix fades et ne suis que ton rêve, doux ou amer, froid ou ardent. *La sueur et la peine, le lot de ces hommes, pour que d'autres puissent rêver* - Longfellow - *One half the world must sweat and*

groan that the other half may dream. Les récompenses trébuchantes, récoltées par la première moitié, devinrent si alléchantes - de même que leur sueur se réduisant aux calculs sans douleur - la seconde moitié se fondit et rejoignit la première. Quelques derniers îlots de résignation seront prochainement submergés.

Reconnaître, que j'ignore mon soi, rend ma création plus mystérieuse, mon humilité - plus profonde et ma liberté - plus haute, puisqu'elle est plus sujette à s'abaisser sous l'autorité d'une connaissance que de s'aplatir sous le diktat d'une ignorance.

Je commence, comme tout le monde avec la sensation de suivre quelque chose de plus grand que mon humble soi ; vue de plus *loin*, ou de plus *haut*, cette grandeur s'avère appartenir à mon soi inconnu, le soi exécutant n'étant que mon soi connu, et je reçois une belle dose d'étonnement et de fierté.

La lecture des meilleurs poètes et sages m'apprend la domination de la forme sur le fond. Et pourtant mon arrogant nihilisme part de la supériorité mesurée de mon fond, dans l'incertitude ressentie de sa bonne traduction dans la forme. Le bon nihilisme doit être humble. Se contenter de dire que, pour bien connaître l'humanité universelle rien ne vaut un plongeon dans sa propre introspection.

L'écriture est faite de jugements et de métaphores. Chez **Nietzsche** domine la métaphore, et chez **Valéry** – le jugement. Moi, j'en cherche l'équilibre ; **Cioran** le trouve dans une ténébreuse gnostique ;

je le veux consolateur, réconciliant l'inquiétante réalité du Beau avec le paisible rêve du Bien.

Je regarde leurs visages - la transparence, l'évidence, la parfaite connaissance de soi-même - ni étonnement ni honte : *cette lueur d'impuissance et de stupéfaction, qui fait défaut à la race sans secret* - Baudrillard.

Pour reprendre Schopenhauer, je dirais que l'art de représenter le rêve est plus précieux que l'artisanat de manifester sa volonté dans le réel. C'est pourquoi le suicide, résultant d'une forte volonté, est moins méritoire que la résignation de peindre sa faiblesse.

Ce sont bien des attributs du néant - mystère, hauteur, résignation - qui remplissent le mieux mon vide exigeant.

À l'ironie amère des orgueilleux, je préfère l'ironie des humbles, l'ironie du sel, celle d'une larme, d'une perlée au front angoissé ou d'une goutte en mer déchaînée.

Quelle que soit la hauteur des citations, dans ce livre, je tente d'y ajouter quelques marches de plus vers le haut. Ce n'est pas en chien reconnaissant, de bas en haut, que je dévisage les auteurs, mais en chat connaisseur – de haut en bas.

Quand, sur une balance, je mets dans les deux plateaux respectifs ce dont je suis libre et ce dont je suis esclave, je ne sais jamais de quel

côté elle pencherait ; mais j'en sors toujours satisfait – avec plus d'humilité ou plus de fierté.

L'inaboutissement extrême, qui me place devant un fait inaccompli, que je reçois avec une résignation inexploitée.

Je dis être en présence d'un *mot*, lorsque j'ai la sensation, que l'exigence d'une fine oreille se transforme imperceptiblement en l'acquiescement d'un haut regard.

Savoir m'incliner devant ce qui me dépasse sur une échelle non-quantifiable, devant mon soi inconnu, par exemple, qui résume ce qu'il y a de divin dans mes frissons. Il y a des servitudes que seul un homme libre peut se permettre.

Le matin et l'automne reçoivent mes commencements, mais le commencement matinal s'inspire des rêves nocturnes et ne fait pas beaucoup de promesses au jour ; le commencement automnal vit de la mémoire des fleurs printanières plus que de la résignation devant le linceul hivernal.

Il n'y a pas beaucoup de grandes choses dans le monde ; je n'en connais qu'une seule – le rêve, avec plusieurs façons de se manifester : l'amour, la musique, l'admiration. Il n'y a pas de balance universelle, pour évaluer cette grandeur ; se résigner à s'occuper du petit, car presque invisible, et laisser le grand, soi-disant trop voyant, aux autres, est une aberration, visuelle et intellectuelle.

La nature d'une forêt, belle, sauvage et infinie, rendit humbles mes yeux ; la culture d'une cité, policée, délicate et fermée, rendit fier mon regard. La contemplation et la création sont incompatibles, dès qu'il s'agit de la beauté ; elles ne sont solidaires que dans l'abstrait, c'est-à-dire dans le Bien et dans le Vrai.

M'abaisser ou me hisser, la descente ou l'ascension, - la noblesse peut accompagner ces deux mouvements complémentaires – vers l'humilité ou vers la fierté.

L'accès de foi, pour eux, - l'empressement pour dévorer la Bible. Pour moi - regarder, avec les yeux écarquillés, les œillets, écouter, avec les oreilles musicales, les cigales, me sentir, la tête baissée, solidaire des coléoptères.

Quand j'entends que Dieu est un être *suprêmement intelligent* ([Descartes](#)) ou un étant *absolument infini* ([Spinoza](#)), je suis tenté de trahir mon goût du superlatif, pour m'accrocher au positif, à portée d'un cœur naïf et d'un esprit humble.

Ce rude pays, la Russie, m'ouvrit ses bagnes et ses forêts, ses poètes et ses mouchards, ses grognements et sa musique, sa mathématique et ses casernes. Même sans sa langue, qui est aussi la mienne, je serais resté son fils, sans savoir exactement qui est mon père spirituel. La France, plus attentive, ironique et souple, m'adopta. L'appel du large, que me légua la Russie, se transforma en besoin de

hauteur. Ayant appris le vertige de la hauteur, l'humilité de résignation devint une honte agissante. Le goût de vastes panoramas s'effaça au profit des climats exquis et rares. La déraison poursuit l'histoire russe et fournit aux plumes, sortant des sillages rationnels, des instigations au rêve ou à l'invention.

Soit je m'adresse à mes semblables, et ma voix devient humble et ferme, soit je n'ai qu'un seul destinataire, Dieu, et ma voix doit être tremblante et fière. [Montaigne](#), qui ne s'adresse qu'à son entourage et ignore l'écoute divine, a, dans son audience, raison : *C'est faire le sot, que parler toujours bandé.*

Les chemins, qui m'attirent le plus, sont ceux où je ne mettrais jamais les pieds, car ils se perdent dans le lointain et conduisent aux cibles inaccessibles. Mais rien que le regard fidèle sur eux apporte deux résultats paradoxaux : l'ennoblissement de la faiblesse de l'esprit et l'humble force de l'âme.

Sur l'origine de la solitude en fonction de ma position : debout, personne ne me voit ; assis, nous sommes tous indiscernables ; couché, je ne vois personne. C'est encore à genoux que j'ai la meilleure chance de rencontrer l'Autre : en priant, en recevant un adoubement, en avalant des couleuvres de mes écrasantes défaites. *Pourquoi garder les pieds sur terre, quand on peut s'agenouiller ?* - Enthoven.

Tant qu'un reniement peut encore me faire rougir ou pâlir, je suis en compagnie. La solitude, c'est vivre au milieu de mes

acquiescements incolores, aucune négation ne parvenant jusqu'à l'objet nié pour s'en colorer.

La part du sauveteur - gendarme - rééducateur en moi : repêcher la volonté noyée, traîner sur la place publique mon caractère anachorète, redresser mon tempérament hypocrite, corrompre mon espoir geôlier.

Dans ma première jeunesse, je me crois seul, mais, en réalité, je partage ma vue avec le monde entier. Ensuite, je me trouve une fratrie lucide, qui m'isole d'une majorité aveugle. Et je finis, avec mon esprit unifié avec la merveille de l'humanité, mais dans une solitude de mon regard, nostalgique de l'enfance. Une étonnante stabilité de l'union : l'âme et l'esprit, la fierté et l'humilité, le rêve et la raison.

Cages bénites ! - êtes-vous le seul moyen, pour ne pas chercher à déployer mes griffes ou pour ne pas me laisser entraîner dans un troupeau ? Pour ne pas muer en une machine féroce ? Et pour réussir, peut-être, à embrasser une courageuse résignation ? *L'animal, même sauvage, quand on le tient enfermé, oublie son courage* - Tacite - *Etiam fera animalia, si clausa teneas, virtutis obliviscuntur.*

Abandonnant un pessimiste, abandonné par un optimiste, l'axiologue Nietzsche se retrouve seul. Sur le même axe d'acquiescement, je fus toujours et je reste seul ; mon Schopenhauer et mon Wagner s'incarnèrent dans une même personne, optimiste à ses débuts et pessimiste sur la fin, qui préserva ma solitude non pas par

abandon advenu mais par distance entretenue. Sans cette solitude je n'aurais pas pu écrire des livres, dont je peux, aujourd'hui, dire qu'*Il n'existe nulle part des livres d'une espèce plus fière et plus raffinée* - **Nietzsche** - *Es gibt durchaus keine stolzere und raffiniertere Art von Büchern.* Seulement, à la place de force et cynisme déclamatoires je mets la faiblesse fière et le nihilisme raffiné.

Les accès et excès de la non-reconnaissance font tourner ma saine et grandiose humilité en folie des grandeurs douteuses. **Hegel** a raison, quand il voit dans le désir de reconnaissance un besoin humain majeur. Il appartient à mon regard de former mon reconnaisseur net, monumental ou mesquin, qui finira par déterminer le volume de mon soi tâtonnant.

En l'absence de lecteurs, une bonne raison de continuer à écrire : avoir imaginé un axe de valeurs, un critère, une exigence, selon lesquels on n'est point raté, et plutôt – brillant. L'extrême fierté y rejoignant l'humilité extrême.

Au milieu des miens, je manipuleraï bien le centimètre, mais perdrai l'usage de l'altimètre. La hauteur ne se donne qu'aux exilés ou nomades, à ceux donc chez qui la fierté est la plus humble. Et pour me débarrasser du tic hautain, la solitude ou l'exil ne sont pas de bons états.

L'ange muet fraternise avec mon soi inconnu, cachottier et divin ; la bête bavarde s'insinue dans mon soi connu, ouvert et humain.

Pourtant, l'amoureux et l'artiste, dans leurs rêves, écoutent l'ange, et dans leurs réalités, se soumettent à la bête. *Il n'y a pas d'œuvre d'art sans collaboration du démon* - A.Gide.

Pour qu'une résignation ne m'émousse pas, il faut qu'elle soit déchirante. Me vaincre moi-même, c'est ne pas hésiter à sonder les lieux les plus peccables chez moi, lieux que je connais mieux que les autres.

Celui qui me fait le plus envie, c'est, le plus souvent, celui qui m'avait le plus fait pitié. L'épreuve par l'humilité promet de la hauteur, comme l'épreuve par l'orgueil - de la profondeur.

Ces misérables et naïves proclamations des philosophes, voyant dans la passion de connaître le motif de leurs exercices. Je le verrais plutôt dans le désir de caresser : caresser, avec une humble pitié, la souffrance humaine et caresser, dans un style fier, le langage de la découverte du monde.

Naissance de la tragédie : je comprends, que mon regard peut se substituer à toute lumière, ensuite que mon regard se réduit aux jeux des ombres, enfin que tout ce qui est mesquin est voué à la platitude et tout ce qui est grandiose – aux ténèbres. Extinction, excitation, résignation.

En songeant aux conditions les meilleures pour une écriture, au ton et à la pénétration, dont je rêve, je jalouse les destins antithétiques

de ceux qu'enviaient Tolstoï ou Cioran - ceux des bagnards ou des persécutés - et pour un objectif inverse au leur - plus d'authenticité et d'humilité. Je jalouse J.Joubert ou H.-F.Amiel, leurs salons parisiens et leurs chaires helvètes, où la bile et la peine attestent une totale et orgueilleuse invention.

Le besoin d'écrire naît de la honte d'avoir l'œil sec, tandis qu'une larme ravage ton cœur, la honte de marcher droit, tandis qu'une danse fait chavirer ton rêve, la honte de parler, tandis que ton fond n'est que chant, soupir ou râle. La résignation : *Le cri ne peut être égal ni à la douleur ni à la raison* - Sénèque - *Non potest par dolori esse, nec rationi, clamor.*

Les critères pour juger du bilan de ma vie : je les approfondis - je constate un lamentable échec ; je les rehausse - je vois une réussite exceptionnelle. Mais les arguments sont d'un poids comparable ; d'où l'équilibre entre mes enthousiasmes et mes hontes, mon espérance et mon désespoir, ma fierté et mon humilité.

Les tracas de mon soi connu se calment par la résignation, la fatalité ou l'ironie ; n'a besoin de consolation que mon soi inconnu. *La souffrance : l'appel au secours de l'autre moi, le gémissement d'une demande de consolation* - Levinas.

Rien de ce qui relève de l'intelligence ne résistera à la maîtrise par la machine : la logique, le langage, le style, la liberté, le hasard, l'invention. Certains états d'âme – la dignité, la résignation, la

mélancolie, l'optimisme - pourront également être imités. Je ne vois qu'un seul type de plaisir, la caresse secrète, et un seul type de chagrin, la souffrance dans la joie, qui ne sauraient être machinisés.

Pour mon âme, le culte des commencements est le culte du printemps et de son sacre, de l'optimisme et de l'acquiescement ; les autres saisons me plongent dans un pessimisme de la faiblesse, de l'immobilité ou du dépitissement. Plus humblement je baisse alors ma tête rédemptrice, plus fièrement se redressera mon âme créatrice.

Le désespoir décroît avec la décroissance de mes attentes du ciel ; je commence par lui attacher la fonction majestueuse de protecteur, ensuite – celle, ironique, de complice, et enfin – celle, humble, de lecteur ; ces rôles épuisés et abandonnés, je n'aurais d'autre justicier ou mesureur que mon propre regard, père d'espérances, dont la plus belle naît de la solitude céleste ; la solitude terrestre ne promet que l'horreur.

La souffrance me rend plus sensible au vague appel du Bien ; mes mots-échos, au début nus et naïfs, se mettent à rechercher des habits de la Beauté. C'est ainsi que se produit la fusion entre la vie et l'art, dont le Bien restera la victime muette d'un triomphe de la Beauté, préparé par une souffrance. Ce chemin fut parcouru par Hölderlin, Dostoïevsky et Nietzsche.

Dans les trois sphères de la reconnaissance – intellectuelle, professionnelle, sentimentale – j'ai de profondes raisons, pour geindre

de mes ratages, et de hautes raisons, pour m'en sentir comblé. Dans toutes les trois, je vécus des brèves étincelles éblouissantes de nuit, faisant oublier les longues ténèbres de jour.

Je ne connais pas de héros tragiques ; les seules tragédies que je connaisse sont celles des résignés, des honteux, des inconsolables. Le hasard, dans un drame de circonstance, crée le héros optimiste ; la fatalité tragique conduit l'artiste pessimiste.

Derrière l'espérance, telle que je la conçois, il n'y a ni paradis, ni redressement de tête, ni réparation des torts, ni aplatissement des routes – il n'y a qu'un regard, attendri, désespéré, éternel - sur le Bien irréalisable et sur la Beauté incompréhensible – regard qui va s'éteindre, mais dont les ombres de ma création veulent prolonger la bouleversante lumière du Créateur, qui m'avait accompagné dans cette vie terrible mais merveilleuse. Le Non n'exprime que ma rancune terrestre, le Oui témoigne de ma vénération céleste.

Vivre de l'humilité des vérités verbales fugitives et la fierté des élans vers l'indicible certain.

Index des Auteurs

Abélard	313	la Bible	<i>16, 29, 53,</i> 65, 72, 301, 331	Cicéron	234, 282
Adorno Th.	299	Blok A.	<i>194, 222,</i> 241	Cioran E.	5, 15, 28, 89, 109, 114, 204, 218, 228, 237, 240, 265, 269,
d'Alembert J.	25	Bloy L.	<i>209</i>		278, 286, 306, 317, 319,
Amiel H.-F.	42, 336	Boèce	<i>283, 313</i>		328, 336
Andersen H.	198	Boehme J.	<i>35</i>	Claudel P.	18
Angélus	313	Borgès J.	<i>309</i>	Cocteau A.	97
Aragon L.	205, 294	Bossuet	<i>177</i>	Coleridge S.	47
Arendt H.	63	Bouddha	<i>144, 227</i>	Comte A.	169
Arioste	108	Braque G.	<i>85, 182</i>	Connes A.	277
Aristote	10, 18, 49, 67, 195	Broch H.	<i>165</i>	Conrad J.	45, 248, 305
Artaud A.	113, 257	Bruno G.	<i>32</i>	Custine A.	167
St-Augustin	34, 49, 117, 141, 146, 153, 235, 244, 245, 269, 297	Byron G.	<i>30, 298</i>	Dante A.	233
Averroès	111	Camus A.	<i>21, 32, 32,</i> <i>63, 104, 131, 136, 194,</i> <i>212, 217, 270, 315</i>	Darwin Ch.	62, 126
Bacon F.	170	Canetti E.	<i>231, 264</i>	Debray R.	5, 11, 17, 55, 67, 71, 110, 119,
Badiou A.	105, 166	Casanova G.	<i>283</i>		128, 146, 160, 179, 194,
Bakounine M.	67, 169, 192	Castro F.	<i>8</i>		237, 246, 247
Bataille G.	7, 202, 278	Céline F.	<i>56, 275,</i> <i>326</i>	Defoe	310
Baudelaire Ch.	56, 249	Cervantès M.	<i>108, 252,</i> <i>310</i>	Deleuze G.	257
Baudrillard J.	205, 246, 329	Chamfort N.	<i>315</i>	Démocrite	69
Beethoven L.	47, 140, 208, 312, 314	Char R.	<i>29, 31, 42,</i> <i>78, 84, 130, 204, 287</i>	Derrida J.	126
Benda J.	48	Chateaubriand F.-R.	<i>22, 71, 129, 192, 215,</i> <i>217, 239, 244</i>	Descartes R.	84, 107, 146, 167, 211, 243, 259, 279, 310, 319, 331
Benjamin W.	178	Che Guevara E.	<i>72</i>	Dickens Ch.	5
Benn G.	83, 271	Chesterton G.K.	<i>99,</i> <i>131, 169, 184, 312</i>	Dickinson E.	88
Benoît XVI	291	Chestov L.	<i>4, 233, 281,</i> <i>289, 314, 319</i>	Diderot D.	118
Berbérova N.	84	Chomsky N.	<i>290</i>	Diogène	216, 246
Berdiaev N.	6, 61, 82, 126, 172, 178, 188	Churchill W.	<i>89, 130,</i> <i>173, 288</i>	Dostoïevsky F.	5, 58, 61, 80, 89, 90, 94, 102, 133, 153, 175, 185, 193, 203, 219, 227, 252, 267,
Bergson H.	107				304, 305, 309, 310, 322,
Bernanos G.	236, 278				337
Bhagavad-Gîtâ	211			Eckhart Me.	291, 297

Einstein A.	145, 149, 269	Hésiode	49	Kundera M.	231
Eliot T.S.	291	Hesse H.	24, 25, 57, 121, 129, 230	Lao Tseu	82, 200, 262, 263
Éluard P.	315	Hippius Z.	14, 17, 221	La Rochefoucauld Ch.	5
Emerson R.W.	23, 163, 205, 299	Hitler A.	220	Le Bon G.	165
Empédocle	125	Hobbes Th.	74, 219	Lec S.	161, 176, 188, 291
Enthoven R.	29, 332	Hofmannsthal H.	119, 282	Leibniz W.	125, 174, 267, 269
Épictète	236, 266	Hölderlin F.	16, 31, 84, 315, 337	Leopardi G.	5, 39
Épicure	123, 192, 282, 310	Homère	40, 49, 56, 138	Lermontov M.	308
Eschyle	56, 237, 325	Horace	8, 53, 60, 250	Levinas E.	140, 183, 258, 336
Euripide	166			Lichtenberg G.	319
Feynman R.	38, 59			Longfellow H.	327
Flaubert G.	5, 56, 102, 185, 209, 243, 299	Hugo V.	5, 11, 50, 185, 193, 200, 206, 275,	Lorca F.	91
Foucault M.	319		303	Lossev A.	297
France A.	109, 212, 280	Husserl E.	211, 233, 279	Lucrèce	121, 326
Freud S.	51, 85, 126	Jankelevitch V.	23, 110, 282, 292	Lulle R.	34
Gary R.	262	Jésus	5, 15, 34, 41, 51, 57, 65, 83, 125, 141, 159, 216, 302	Luther M.	72
de Gaulle Ch.	224, 250	Johnson S.	143	Machado A.	133
Gide A.	57, 335	Joubert J.	127, 192, 207, 315, 336	Mahler G.	311, 314
Gobineau A.	71	Joyce J.	43	Maïakovsky V.	3, 5, 182, 241
Goethe J.W.	25, 67, 85, 125, 172, 271, 273, 278, 291, 294, 319	Jünger E.	150, 241	de Maistre J.	150, 227, 227
Green J.	288	Juvénal	8, 104, 148, 293	Mallarmé S.	185, 298
Griboïedov A.	308	Kafka F.	50, 60, 123, 162, 169	Malraux A.	56, 311
Grothendieck A.	327	Kant E.	10, 36, 69, 146, 153, 207, 319	Mandelstam O.	50, 118, 225
Hegel G.	17, 35, 36, 84-86, 100, 105, 124, 143, 157, 191, 207, 224, 228, 265, 275, 279, 313, 334	Karamzine N.	261	Mann Th.	286, 307, 309
Heidegger M.	34, 100, 100, 107, 123, 126, 132, 146, 163, 201, 214, 239, 241, 247, 265, 284	Keats J.	171	Marc-Aurèle	10
Heine H.	5, 46, 98, 192	Kierkegaard S.	135, 145, 232, 300, 322	Marcuse H.	290
Hemingway E.	62, 112	Kojève A.	85	Marx K.	10, 39, 51, 71, 76, 85, 99, 126, 168, 182, 187, 193, 225, 226, 228, 242
Héraclite	146	Kontchalovsky A.	242	Mérejkovsky D.	128, 219, 231, 312
		Koyré A.	85	Michel-Ange B.	157
		Kraus K.	48, 139, 166, 234	Milton J.	116
				Modigliani A.	119
				Molière J.-B.	102

Montaigne M.	22, 33, 176, 198, 319, 332	Platon	10, 39, 71, 107, 125, 137, 153, 216, 219, 239, 258, 267, 282, 284	Schlegel F.	20, 25, 156, 189
Montesquieu Ch.	96, 132	Plaute	74	Schopenhauer A.	4, 31, 80, 122, 232, 265, 295, 298, 329, 333
Morand P.	186	Plotin	311	Schweitzer A.	246
More Th.	33	Plutarque	168, 227, 310, 322	Searle J.	234
Mozart W.	140, 157	Pope A.	8	Sénèque	30, 82, 117, 139, 146, 313, 336
Musil R.	74	Pouchkine A.	57, 129, 198, 306, 308	Serres M.	190
Nabokov V.	90, 113, 115, 166, 173, 228, 240	Prichvine M.	116	Shakespeare W.	38, 61, 126, 198, 209, 251, 256
Napoléon	29, 95, 129, 136, 183, 184	Protagoras	74	Shaw B.	54, 127, 193
Nietzsche F.	4, 13, 15, 25-28, 30, 31, 33, 34, 35, 41, 45, 49, 51, 63, 73, 81, 88-90, 94, 101, 102, 107, 109, 110, 112, 113, 126, 131, 137, 140, 149, 153, 157, 172, 175, 185, 186, 203, 216, 218, 229, 231, 246-248, 255, 258, 265, 274, 284, 286, 286, 291, 293, 316, 319, 322, 323, 328, 333, 334, 337	Proudhon	119, 126	Shelley P.B.	7
Ortega y Gasset	12, 165, 201, 221	Proust M.	173, 212, 274, 275	Sloterdijk P.	72, 105
Ovide	52, 109, 311	Publilius	175, 281	Socrate	13, 15, 39, 40, 48, 107, 127, 302
Parménide	211	Pyrrhon	45, 125, 264	Soljénitsyne A.	194
Pascal B.	15, 28, 83, 85, 94, 117, 126, 174, 180, 213, 221, 247, 248, 267, 319	Pythagore	125, 139, 246	Soloviov V.	81, 304
Pasternak B.	212, 255	Racine J.	263	Spencer H.	278
Paz O.	26	Renan E.	10	Spengler O.	16, 223, 228, 308
Péguy Ch.	123, 142, 307	Renard J.	109	Spinoza B.	4, 84, 153, 262, 271, 279, 298, 321, 324, 331
Perrault Ch.	198	Ricœur P.	215, 315	Rimbaud A.	186, 227
Pessôa F.	13, 143	Rilke R.M.	96, 124, 151, 260	Rivarol A.	22
Pétrarque	138, 144, 216	Ronsard P.	52, 254	Ronsard P.	22
Pic de la Mirandole	272	Rostand E.	264	Rostand E.	264
Planck	147	Rousseau J.-J.	94, 132, 186, 197, 219, 241, 243, 246, 251	Rousseau J.-J.	94, 132, 186, 197, 219, 241, 243, 246, 251
		Rozanov V.	136	Rozanov V.	136
		Ruskin J.	117	Ruskin J.	117
		Russell B.	99, 115, 136	Russell B.	99, 115, 136
		Saint Exupéry A.	119	Saint Exupéry A.	119
		Saint-John Perse	253	Saint-John Perse	253
		Salomé L.	82, 216	Salomé L.	82, 216
		Sartre J.-P.	5, 44, 96, 247, 277, 300, 319, 320	Sartre J.-P.	5, 44, 96, 247, 277, 300, 319, 320
		Schelling F.	297	Schelling F.	297
		Schiller F.	99	Schiller F.	99
				Tesson S.	275
				Théophraste	276

Thibon G.	<i>50, 218,</i> 237	Unamuno M.	<i>145, 167,</i> <i>261, 274, 285, 327</i>	Wagner R.	<i>15, 67</i>
Thomas d'Aquin	<i>125,</i> <i>285</i>	Valéry P.	<i>13, 15, 27,</i> <i>81, 89, 94, 102, 107,</i> <i>109, 110, 126, 161, 169,</i> <i>208, 238, 248, 251, 252,</i> <i>270, 274, 308, 311, 328</i>	Weil S.	<i>88, 176, 211,</i> 213, 246
Tiotchev F.	<i>17</i>	Vico G.B.	<i>197</i>	Whitman W.	<i>203</i>
Tolstoï L.	<i>5, 63, 102,</i> <i>129, 131, 135, 185, 186,</i> <i>226, 246, 259, 280, 301,</i> <i>305, 306, 317, 336</i>	Vigny A.	<i>239</i>	Wilde O.	<i>52, 272</i>
Tourgueniev I.	<i>230,</i> <i>305, 308</i>	de Vinci L.	<i>57, 123</i>	Wittgenstein L.	<i>101,</i> <i>253, 317</i>
Tsvétaeva M.	<i>23, 101,</i> <i>155, 195, 223, 296</i>	Virgile	<i>138</i>	Yeats W.B.	<i>145</i>
Twain M.	<i>97</i>	Voltaire A.	<i>93, 124,</i> <i>132, 153, 155, 185, 196,</i> <i>243, 269</i>	Zamiatine	<i>104</i>
				Zweig S.	<i>127</i>

Sommaire

Avant-propos	I
Généralités	3
La Lutte	45
La Révolte	165
La Résignation	245
Index des Auteurs	339

Que tu sois prince ou concierge, ton choix, dans un défi réel, n'est qu'une variation du thème hamlétique – s'opposer ou se résigner. Ton intérêt immédiat - l'intelligence de l'esprit - te fait pencher pour le premier terme ; ta noblesse - l'intelligence du cœur ou la noblesse de l'âme - pour le second. Le premier choix s'appuie sur une force évidente et mène, le plus souvent, vers la réussite sociale ; le second découvre de subtiles faiblesses, acceptant la défaite, dont tu serais fier, même dans la solitude.



www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/65_ApoRes.pdf